

**Les petites aventures de Jérôme Sharp, professeur de physique amusante. Ouvrage contenant autant de tours ingénieux que de leçons utiles, avec quelques petits portraits à la manière noire / Par l'auteur de la Magie blanche [H. Decremps] 18 figures.**

### **Contributors**

Decremps, Henri, 1746-1826.  
Sharp, Jerome.

### **Publication/Creation**

Bruxelles [etc.] : J.F. Desoer, 1793.

### **Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/ppfpp75q>

### **License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome  
collection**

Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>







19867/B

O. XVII p.

181


Decremps, Henri

W.  
Geneva  
13. Nov. 19



38 A 8002

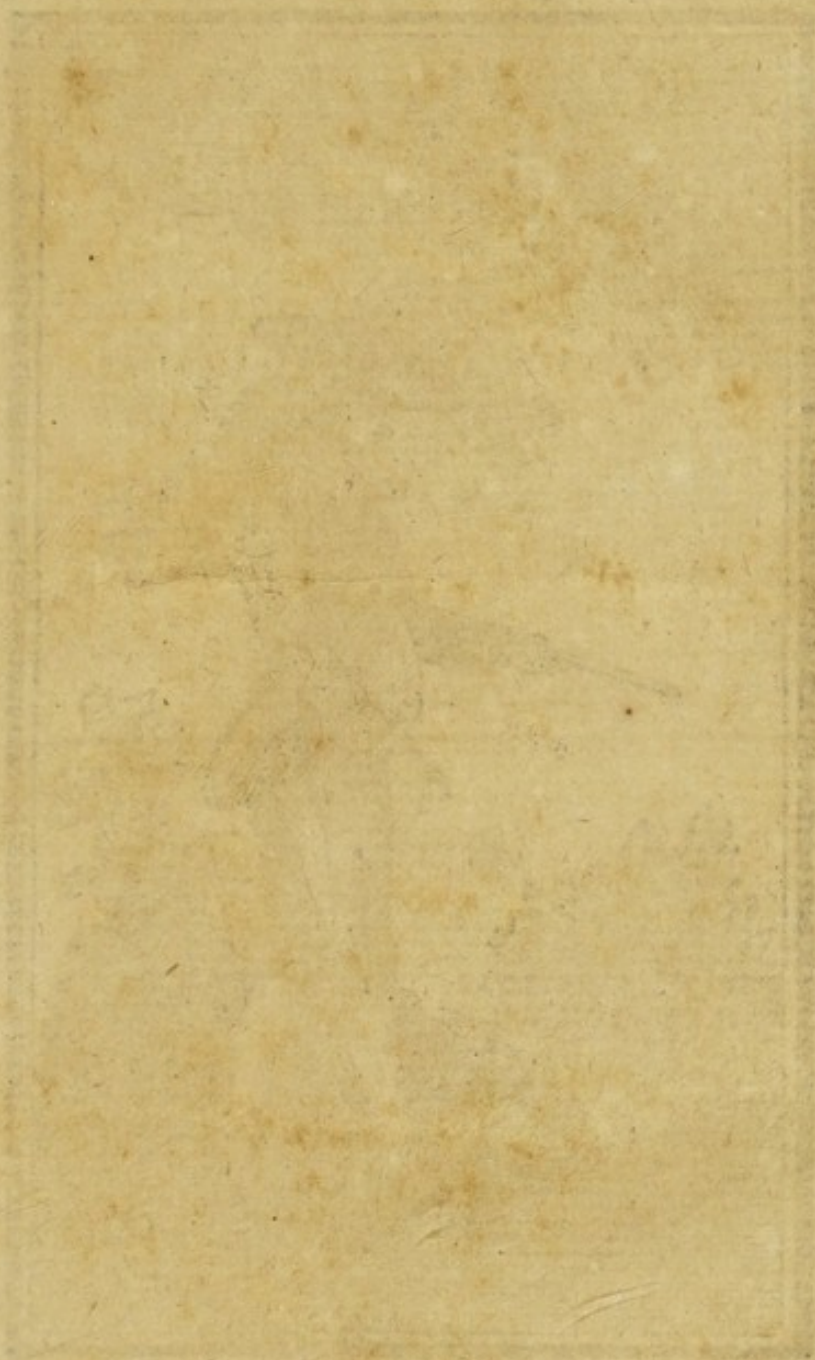




Digitized by the Internet Archive  
in 2016 with funding from  
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28777530>







JÉRÔME SHARP voyageant en  
habit de Chasseur.

Fig. 1<sup>ère</sup>.



Lorsque, sous ce costume, il parcourt la Provence,  
Les Bergères lui font plus d'une révérence :  
Mais, une seule fois, s'il fut un Charlatan,  
Connoissez-vous quelqu'un qui ne le soit autant ?



8662

LES PETITES AVENTURES  
DE JÉRÔME SHARP,

*Professeur de Physique amusante;*

OUVRAGE contenant autant de Tours ingénieux  
que de Leçons utiles, avec quelques petits  
Portraits à la manière noire;

Par l'Auteur de LA MAGIE BLANCHE.

18 Figures.

---

. . . Dolis instructus & arte maligna.

---



A BRUXELLES,

*Et se trouve à LIÈGE,*

Chez J. F. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la  
Croix d'or, sur le Pont-d'Isle.

---

1793.

---



THE  
WELLINGTON





V.

---

# T A B L E

## D E S M A T I È R E S.

---

*AVERTISSEMENT.*

page ix

**CHAPITRE PREMIER.** *Jérôme Sharp ruiné par son Procureur, & trompé par ses Concitoyens, forme le projet d'aller à Paris & à Londres, dans l'espoir d'y lier amitié avec des personnes plus dignes de son estime. Il soutient contre son Oncle l'utilité des Voyages, & commence le sien à pied, en s'avisant d'un petit stratagème pour s'attirer le respect des personnes qu'il rencontre sur son chemin, ce qui ne l'empêche pas de faire connoissance avec un Aventurier qui lui apprend pour douze livres le moyen de faire du Vin de Champagne avec de l'eau de rivière.*

**CHAPITRE II.** *Après avoir rencontré M. Boniface, Marchand ruiné de Marseille, Jérôme Sharp reçoit l'hospitalité avec son nouveau Compagnon de voyage chez un Bourgeois de campagne, auquel on donne une explication palpable du coucher héliaque des Étoiles, des Éclipses de soleil & des Phases de la lune. Le Villageois fait une critique judicieuse d'une Chanson pastorale. On lui apprend un Tour de combinaison, & il réfute solidement la compassion de l'Auteur pour des Oiseaux pris à la pipée. Jérôme Sharp est*



ensuite introduit chez un Seigneur de village pour la construction d'un Paratonnerre ; & après avoir donné une légère idée de l'Électricité, il dévoile l'art de rendre inflammable l'Air atmosphérique.

29

**CHAPITRE III.** Courte description de Lyon. Tandis que Jérôme Sharp s'amuse dans un Café à proposer des Charades & à deviner des Questions aussi oiseuses que subtiles, deux Juifs projettent contre lui un Tour perfide. Il console une Femme désolée par un Phénomène effrayant, & après avoir démontré quelques erreurs de Voltaire & du Spectateur, il soutient sa propre cause en faisant l'éloge des Auteurs subalternes, & finit par l'explication d'une jolie Récréation chimique. 75

**CHAPITRE IV.** Il fait de vains efforts pour donner de l'Esprit à une Financière qui lui apprend ce que c'est que de L'EAU BÉNITE DE COUR, & après avoir enseigné des Mots qui s'écrivent de cinq à douze manières différentes, quoiqu'ils soient toujours les mêmes pour l'oreille, il expose le danger de jouer au Domino dans les Cafés, & dévoile l'art de faire parade de Science sans en avoir. Un Lyonnais lui fait manger du Poisson d'Avril au mois d'Octobre. Conversation avec un Peintre Matérialiste, dont le système sur la Formation des insectes n'étoit fondé que sur un tour de passe-passe. 120

**CHAPITRE V.** Jérôme Sharp & son Compagnon de voyage, logent à Auxerre, dans un petit Cabaret borgne, avec une troupe de Saltimban-



ques. Définition du mot *BANQUISTE*. Dialogue avec un *Directeur de Spectacle*, qui égorgoit ses *Acteurs* quand ils ne jouoient pas bien leur rôle. *Avis au Public* sur les *Marchands ambulans*, & sur certains *Voyageurs* soi-disant dévalifés. *Conseil aux Curés de campagne* sur les *Marchands d'encens*. *Leçon aux bonnes Gens* qui ont des *Parents* dans des pays lointains. *Notice* sur les *Mendians* connus sous le nom de *FRANCS-BOURGEOIS*. *Tour d'escroquerie* joué à un *Aubergiste*. *Moyen de vendre trois louis un vieux pot-de-chambre de faïence*. *Récréation hydraulique*.

162

CHAPITRE VI. *Conversation avec des Militaires Philosophes dans le Coche d'Auxerre*. *Expériences physiques sur la Réfraction de la Lumière*, & sur le *Mouvement composé*. *Joli Problème d'Architecture*. *Tour d'escroquerie* joué à *M. Boniface*, à *Fontainebleau*, par deux *Chevaliers d'industrie*, sur une *Récréation mathématique*. *Rencontre au village d'Essonne*, de quelques *Goguenards de Paris*, qui mystifioient deux *Marchands de vin*; le *Mystificateur* est mystifié à son tour. *Jérôme Sharp* fait des *Paris à coup sûr*; il enseigne l'art d'attraper sans courir, & après avoir prouvé que les plus instruits ne sont pas ceux qui possèdent les plus grandes bibliothèques, il jette un coup-d'œil rapide sur les divers genres de *Charlatanismes* dont il n'a pas encore parlé.

193



---

NOTA. *Ayant eu soind'insérer dans chaque Chapitre quelques idées neuves qui puissent réveiller l'attention des gens instruits, & réclamer leur indulgence pour des articles moins importans, nous osons nous flatter de publier ici une demi-douzaine de bonnes Vérités qui n'ont jamais été imprimées; mais si, contre nos conjectures, les Personnes qui ont beaucoup lu & beaucoup réfléchi, pouvoient parcourir cet Ouvrage entier sans rien apprendre, nous nous contenterions alors de le destiner à des Lecteurs d'une classe inférieure, en prenant pour devise:*

Indocti discant & ament meminisse periti.

---



---



---

## A V E R T I S S E M E N T.

---

Tout le monde convient que les meilleurs Livres sont ceux qui instruisent en amusant, & qui ne présentent d'utiles leçons que sous la forme du plaisir;

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

H O R A T. de Arte Poeticâ.

Mais il n'y a peut-être pas d'ouvrage qui puisse mieux atteindre ce double but, que le récit simple & naïf d'un voyage par terre & par mer, lorsque l'Auteur, initié dans la connoissance des hommes & dans les secrets des sciences & des beaux-arts, rapporte tout ce qu'il peut avoir observé d'intéressant sans user de ces exagérations qu'on reproche si justement à ceux *qui viennent de loin* ( 1 ).

---

( 1 ) Je cite beaucoup de Livres de voyages, dit M. Bernardin de Saint-Pierre ( Études de la Nature, tom. IV, ) parce que ce sont ceux que j'aime & que j'estime le plus de toute la littérature. J'ai beaucoup voyagé, continue-t-il, & je peux assurer que je les ai trouvés presque toujours d'accord sur les mœurs de chaque pays, quand ils n'y portent pas l'es-



## X A V E R T I S S E M E N T .

Les faits merveilleux & les aventures romanesques peuvent intéresser pour un instant le vulgaire, & produire l'étonnement dans l'esprit d'un Lecteur qui a la bonté de les croire; mais de quel usage ces évènements controuvés peuvent-ils être dans la vie ordinaire, puisqu'il ne s'en présente jamais de pareils? Les faits réels, mais peu connus, ne sont-ils pas plus instructifs, & la Nature n'est-elle pas assez belle pour que le tableau fidèle de ce qu'elle offre de plus intéressant puisse nous plaire? Il est vrai qu'elle nous fait voir souvent des volcans & des précipices à côté des plus beaux payfages; mais le Peintre, lors même qu'il ne représente que des tempêtes ou des roches arides & escarpées, a, selon moi, mieux choisi son sujet que celui qui le puise dans la fable ou dans son imagination.

---

prit de leur Nation ou de leur parti, à l'exception d'un petit nombre dont le ton romancier frappe d'abord; tout le monde les décrie, & tout le monde les consulte; c'est chez eux que puisent sans cesse les Géographes, les Physiciens, les Naturalistes, les Navigateurs, les Écrivains politiques, les Philosophes, les Compilateurs en tout genre, les Historiens des Nations étrangères, & même ceux de notre pays, quand ils veulent connoître la vérité.



## A V E R T I S S E M E N T. xj

Pénétrés de ce sentiment, nous ne prétendons raconter ici que ce que nous avons vu, ou ce que nous avons cru voir, & si nous cherchons à amuser nos Lecteurs, ce ne sera que par la vérité & par la variété de nos tableaux.

Dans notre narration, nous suivrons à peu près l'ordre chronologique; mais ce ne sera pas pour faire un chapitre particulier des observations de chaque jour ou de chaque semaine, parce que nous avons quelquefois voyagé pendant huit jours sans rien observer qui puisse intéresser les lecteurs. Nous ferons donc quelques suppressions pour rapprocher les évènements, qui, par ce moyen, paroîtront plus multipliés, & cette seule circonstance pourra quelquefois leur donner un air d'in vraisemblance, quoiqu'ils ne soient pas moins vrais.

Quelque naïve que soit la peinture que nous offrons au public, nous nous garderons bien de croire qu'elle puisse être du goût de tout le monde, parce que nous avons notre manière de peindre, & tout le monde n'aime pas la manière noire.



Quoique nous ayons été acteurs ou spectateurs dans toutes les petites scènes que nous rapportons, il ne faut pas croire qu'il puisse en arriver autant à chaque Voyageur; parce que le hafard feul procure des aventures, & bien des gens ne favent pas profiter des hafards; il arrive souvent qu'un homme timide ou infouciant ne peut rien voir, là où l'homme curieux & entreprenant trouve parfaitement de quoi fe fatisfaire.

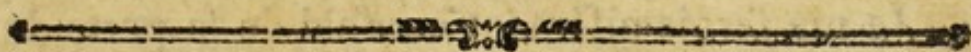
Au refte, Jérôme Sharp peut fe flatter de connoître un peu le monde, parce qu'il a fréquenté fucceffivement des Médecins & des Procureurs, des Militaires & des gens d'Église, des Magiftrats & des Artiftes, de riches Rentiers & de pauvres Villageois; les rigueurs de la fortune l'ont quelquefois obligé de fe retirer fous un humble toit à côté des Saltimbanques & des Hiftrions, qu'il a fréquentés fans baffeffe, & fes talens l'ont fait admettre plus d'une fois fous des lambris dorés à la table des grands Seigneurs, auxquels il a fait fa cour fans faire fortune.





LES PETITES AVENTURES  
DE JÉRÔME SHARP;

PROFESSEUR DE PHYSIQUE AMUSANTE.



CHAPITRE PREMIER.

*Jérôme Sharp, ruiné par son Procureur, & trompé par ses Concitoyens, forme le projet d'aller à Paris & à Londres, dans l'espoir d'y lier amitié avec des Personnes plus dignes de son estime. Il soutient contre son Oncle l'utilité des voyages, & commence le sien à pied, en s'avisant d'un petit stratagème pour s'attirer le respect des personnes qu'il rencontre sur son chemin, ce qui ne l'empêche pas de faire connoissance avec un Aventurier qui lui apprend pour douze livres le moyen de faire du Vin de Champagne avec de l'eau de rivière.*

**Q**UOIQUE je sois natif de la province de Suffolk, en Angleterre, je me regarde comme François & Provençal, parce que, dès ma tendre jeunesse, je fus transporté avec mes parens dans



la ville de Marseille, où j'ai reçu ma première éducation.

J'avois à peine dix-huit ans, & je venois de soutenir des thèses de philosophie quand mon père mourut, en me laissant pour héritage deux maisons, avec un procès qui, trois années après, me ruina de fond en comble en faisant la fortune de mon Procureur.

Je me ferois aisément consolé de la perte de mes biens, si elle ne m'eût occasionné une autre perte bien plus considérable, celle de tous mes amis; mais hélas, la ruse & l'intrigue n'eurent pas plutôt triomphé de mon inexpérience, que je me vis abandonné de tous ceux qui m'avoient fouri la veille, & qu'une ville où l'on compte cent mille habitans ne fut pour moi qu'un vaste désert.

Dès ce moment, je n'eus d'autres compagnons que mes Livres; j'étudiai successivement des Ouvrages d'Architecture, d'Histoire, de Poësie & de Jurisprudence. Je n'avois pas encore vingt-cinq ans que je savois la signification & l'étymologie de deux ou trois mille mots techniques, de sorte que j'étois en état de parler sur une infinité d'objets sans être entendu; cependant je m'aperçus bientôt que la science des mots ne vaut pas autant que celle des faits, & je crus que pour acquérir cette dernière, je devois,



sans renoncer à la lecture, tâcher de voir de temps en temps les choses par moi-même : c'est-à-dire, observer, réfléchir & voyager.

Comme je possédois à fonds la Géographie des Colléges, je favois quelles sont les capitales du Duché de Parme, & du Royaume de Naples; je n'ignorois point de quelle couleur est la Mer Rouge, & combien il y a d'arches au Pont-Euxin; je n'aurois pas été embarrassé de nommer les rivières qui passent à Bar-sur-Aube, & à Châlons-sur-Marne; enfin, je favois que Paris est en France, & Londres en Angleterre. Quel plaisir n'aurois-je pas, disois-je en moi-même, de voir ces deux villes qui s'élèvent autant au dessus de celle qui m'a vu naître;

*Quantum lenta solent inter viburna cupressi?*

Première Églogue de Virgile.

je vivrai d'abord parmi les bons Parisiens qui sont toujours polis sans intérêt, & qui n'abandonnent jamais un ami dans l'infortune; j'irai me promener le soir dans de beaux jardins où de jolies femmes se passionnent pour les passans; j'entendrai ces Avocats qui protègent gratuitement la veuve & l'orphelin; je converserai avec les Gens de Lettres, parmi lesquels il règne continuellement une amitié fraternelle; ensuite j'irai dans la Basse-Picardie me promener sur



les bords de la mer , qui font vraisemblablement plantés de vignes , & ornés de jolies maisons de campagne comme les *bastides* qu'on voit autour de la principale ville de la Provence ; enfin je verrai les Anglois mes compatriotes , qui m'introduiront dans leurs manufactures pour me faire connoître leurs procédés dans les arts , & me dévoiler tous leurs secrets. Plein de ces idées , je me disposerai à partir en vendant à la hâte quelques meubles vermoulus , & une vieille masure que mon Procureur avoit eu la bonté de me laisser , parce qu'il ne favoit pas qu'elle m'appartînt.

Après avoir fait mes adieux aux voisins dans des visites qui se réduisirent à de vains compliments & à des regrets simulés , je me mis en route *pedibus autem* , c'est-à-dire , à pieds comme les Apôtres ; cette manière de voyager a bien ses avantages , quoi qu'en disent nos Sybarites. Il est bien vrai qu'on n'est pas accueilli dans les auberges aussi bien que ceux qui vont en poste ; mais si on reçoit un peu moins de politesses , on a au moins l'avantage de voir les hommes tels qu'ils sont ; on promène la vue sur de beaux paysages , on admire les richesses de la Nature , & lorsque sur la fin d'un beau jour on rencontre un Philosophe qui se promène sur le bord d'un ruisseau , on peut entrer en conversation avec



lui, & passer deux ou trois jours dans le hameau qu'il habite, pour faire avec lui un échange de connoissances utiles & agréables.

Telle étoit mon idée sur l'agrément de voyager, à pied, lorsque je fus assailli à la porte de la ville par deux femmes qui m'accablèrent d'injures, comme si je fusse parti sans payer mes dettes; elles me prodiguoient les épithètes les plus dures, & plus je leur témoignois de douceur, en leur disant qu'elles avoient raison, plus je voyois augmenter leur colère; cependant leurs discours étoient accompagnés de gestes expressifs, & elles cherchoient à me convaincre par des raisons *palpables*; mais je supportai cet assaut avec une fermeté vraiment stoïque en pratiquant la morale d'Épictète :

*Sustine & abstine.*

Souffre & t'abstiens.

Si mon Lecteur est curieux de savoir pourquoi je fus ainsi apostrophé par deux femmes, il peut lire les deux articles suivans pour satisfaire sa curiosité.

Mademoiselle Doucet, étoit une jeune brune presque noire, d'une beauté piquante, ou qui du moins m'avoit paru telle dans le temps que je l'aimois; mais dans la suite, une maladie trop commune parmi les jeunes personnes la couvrit



tout à coup d'une laideur affreuse qui fit aussitôt cesser mes hommages. Voilà bien, me direz-vous, comme sont tous les hommes d'aujourd'hui; ils promettent une fidélité éternelle à l'objet qui les captive, & le moindre changement dans la figure de la personne adorée, le moindre rhume ou la plus petite fièvre suffisent, comme un revers de fortune, pour rendre un amant inconstant & perfide.— Je réponds à cela, que vous ne voyez pas encore sous son vrai point de vue le portrait que je viens de faire de celle qui reçut mon premier ferment de fidélité. Car la beauté que j'admirois en elle ne consistoit qu'à posséder un bon cœur & une belle ame; dans la suite, elle fut atteinte d'une maladie qu'on appelle la coquetterie, ce qui la rendit orgueilleuse, égoïste, & inconstante. Je fis d'abord mon possible pour la guérir de cette première indisposition; mais elle finit par me témoigner de l'aigreur, du mépris, & même de la fureur. Dans la suite, Mademoiselle Doucet voulut me prouver, à coups de poings, que je serois trop heureux de devenir son époux; mais je le demande à tout homme raisonnable, fut-ce ma faute, si je ne vis en elle qu'une mégère, & si je cessai d'aimer une telle personne qui ne m'avoit plu d'abord que par les belles qualités de l'esprit & du cœur?



Madame Dumont étoit, au contraire, une jeune veuve, qui fut toujours, pour moi, douce & complaisante, excepté le jour de mon départ ; mais elle avoit témoigné sa douceur & sa bonté à un si grand nombre de personnes, que je m'étois vu obligé de lui en faire le reproche. Voici comment j'avois découvert qu'elle avoit des complaisances pour la moitié du genre-humain. Elle m'écrivoit de temps en temps des lettres charmantes, qu'elle copioit tout au long dans le petit livre intitulé *le Nouveau Secrétaire de la Cour* ; mais étant bien persuadé de son amour pour moi, j'étois indulgent à son égard, & je ne lui faisois pas un crime de ce petit larcin. En effet, disois-je, si elle me peint au naturel la vraie situation de son cœur, que m'importe que son tableau soit un original ou une copie ? Telle étoit ma manière de penser sur cette aimable veuve, lorsque je la priai de me prêter quelques Livres qu'elle me permit de choisir moi-même dans sa bibliothèque. Les ayant emportés chez moi, je trouvai, en les feuilletant, deux lettres écrites par ma perfide, à deux jeunes gens de ma connoissance. Comme elles n'étoient point encore cachetées, je les lus avidement ; mais je fus bien puni de ma curiosité quand j'y trouvai les mêmes paroles & les mêmes protestations dont on m'avoit amusé long-temps, & dont vraisemblable-



ment on amusoit aussi mes rivaux. Ah! friponne, m'écriai-je, c'est ainsi que tu me joues; il y a peut-être deux cents hommes à qui tu fais le même ferment, & chacun d'eux se regarde comme le seul chéri, mais dès ce jour, je ne ferai plus au nombre des amans trompés;

*Every woman in her heart is a rake.*

.....

*Femina nulla bona est, vel si bona contigit ulla,  
Nescio quo pacto res mala facta bona est.*

Les deux personnes dont j'avois ainsi pris congé sembloient me regretter, non par un reste d'amitié, mais parce que leur amour propre humilié souffroit de ma désertion. C'étoit pour me retenir auprès d'elles, & pour m'atteler à leur char de triomphe, que, le jour de mon départ, elles vinrent me jouer la scène dont je viens de parler; mais le moyen qu'elles employèrent fut trop peu attrayant pour me faire changer de dessein. Quand elles virent que les injures & les coups ne m'inspiroient aucune tendresse, elles changèrent de batterie, & prirent un ton de supplication qui en auroit imposé à tout autre; mais je les vis pleurer sans m'attendrir, parce qu'il y a des hommes très-sensibles qui conservent toujours assez de raison pour ne pas se laisser



toucher par des larmes feintes; enfin je leur fis mes adieux, en leur disant :

Vos pleurs pour moi n'ont plus de charmes,  
Et voici le mot d'un Ancien :  
*Si je vous coûte bien des larmes ,  
Les larmes ne vous coûtent rien.*

J'avois à peine fait deux lieues sur la route de Paris, lorsque je me souvins que j'avois un oncle maternel, Curé d'un village à une demi-lieue du grand chemin. J'allai chez lui, tant pour lui faire part de mon projet de voyager, que pour lui demander l'hospitalité. Il ne connut pas plutôt mon dessein, qu'il me traita de fou, en me disant, que j'étois un homme perdu sans ressource. Malheureux, me dit-il, fais-tu bien ce que c'est qu'une vie errante & vagabonde ? Tu veux donc aller courir sans cesse de climat en climat, pour transporter ton inutilité d'un pôle à l'autre, étant en horreur au genre-humain & à toi-même. Apprends, misérable, que tu mourras dans une terre étrangère loin de ta famille & de tes amis; mais auparavant, tu trouveras des guides qui t'égareront, des femmes qui te corrompront, & des Médecins qui te grugeront. Tu ne voudras peut-être pas m'en croire sur ma parole; mais du moins fais quelque attention au passage suivant, d'un



Auteur justement célèbre par la sagesse qui règne dans ses écrits.

*Dans maint Auteur de science profonde,  
 J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;  
 Très-rarement en devient-on meilleur,  
 Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.  
 Il vaut donc mieux vivre au sein de nos Lares,  
 Et conserver, paisibles Casaniers,  
 Notre vertu dans nos propres foyers,  
 Que parcourir bords lointains & barbares;  
 Sans quoi, le cœur, victime des dangers,  
 Revient chargé des vices étrangers.*

C'est ainsi que mon oncle vouloit me prouver, tant en prose qu'en vers, que j'avois tort d'aller à Paris & à Londres: mais voici quelle fut ma réponse.

Permettez-moi, mon oncle, de vous faire observer que vous exagérez un peu trop; on peut aller à deux ou trois cents lieues sans être toute sa vie errant & vagabond, & l'on peut chercher à s'instruire en parcourant l'Europe, sans transporter son inutilité d'un pôle à l'autre.

Les dangers dont vous me parlez, ne m'effrayent point, parce que, comme le dit un de nos Modernes (M. Marat), voulant être l'apôtre des sciences, j'aurai, s'il le faut, assez de courage pour en être le martyr. Quant à l'Auteur que vous citez, c'est un Poète qui se fait un jeu de prouver ce qu'il ne pense pas.



On ne peut mieux le comparer qu'à cet Ecrivain célèbre qui a remporté le prix d'une Académie en déclamant contre les Lettres qu'il cultivoit lui-même avec succès. Quand je lis son discours, il me semble entendre un ambitieux qui prêcherait le mépris des honneurs & des richesses quoiqu'il en connût tout le prix, & cela parce qu'il désireroit d'en devenir lui-même le seul possesseur. Un pareil Moraliste, s'il en existoit de cette espèce, diroit tout haut, *méprisez les honneurs; & tout bas, laissez-les pour moi, qui ne les méprise point.* Je ne suis pas étonné qu'un littérateur distingué se soit fait couronner dans une Académie par un discours bien éloquent, dans lequel il a fait une vive peinture de tous les maux qu'un voyageur peut effuyer, & des vices qu'il peut contracter; puisqu'il a passé prudemment sous silence tous les services que ce même voyageur peut rendre à la société, à sa patrie, à ses parens, & à lui-même. C'est par le même art, qu'en faisant un tableau terrible des maux de la guerre, sans parler de la paix qu'elle nous procure, on pourroit tâcher de persuader aux jeunes Gentilshommes de ne pas entrer au service, & aux anciens Militaires de demander un congé de semestre la veille d'une bataille. Enfin c'est par les mêmes réticences & les mêmes abstractions,



que certains Philosophes modernes ont voulu bannir toutes fortes d'opinions religieuses à cause des abus que peuvent en faire les superstitieux & les fanatiques. J'aimerois presque autant entendre dire qu'il faut arracher nos vignes parce qu'il y a des hommes qui boivent trop de vin. Je peux même sur ce point vous faire part d'une parodie que je fis autrefois, étant écolier, sur les vers que vous m'avez cités.

Un grand Auteur dit qu'on se rend indigne  
 Du vrai bonheur, en cultivant la vigne.  
 Son fruit, dit-il, n'est qu'un poison flatteur,  
 L'excès du vin inspire la fureur.  
 Il vaut donc mieux faire, comme en Turquie,  
 Dans nos celliers, n'avoir pas un tonneau,  
 Et sobrement boire toujours de l'eau,  
 Que se gorger de vin & d'eau-de-vie;  
 Sans quoi, l'esprit du buveur imprudent,  
 Comme son corps, va toujours chancelant.

Mais, tes comparaisons clochent, me dit, mon oncle. Des maux produits par l'excès du vin on ne peut pas conclure qu'il faille cesser de cultiver la vigne, parce que le vin est excellent en lui-même, & ne fait jamais de mal que par la faute de ceux qui en boivent excessivement; mais il n'en est pas de même des sciences humaines, qui sont en général nuisibles à la fortune, & ne deviennent utiles que par hasard.



Quoi, mon oncle, lui répondis-je vivement, le Pilote Astronome qui va chercher le café à Mokka, les diamans à Golconde, l'or au Pérou, l'encens en Arabie, le sucre à la Martinique, du bois de teinture au Brésil, & la morue à Terre-Neuve, ne vous fait du bien que par hasard! Et celui qui, après avoir prédit les éclipses, a construit votre calendrier, & qui vous empêche de trembler à l'aspect d'une comète, est-il un être parfaitement inutile? Et le voyageur Chimiste, Botaniste, ou Mécanicien, qui apporte des pays lointains de quoi vous guérir de la fièvre, ou de quoi perfectionner la porcelaine, la teinture, la draperie & l'hydraulique, ne vous fait-il du bien que par hasard? & le peintre qui a appris en Italie le secret de faire ces tableaux sublimes qui peuvent achever de convertir à la vertu l'homme vicieux que vos sermons n'ont fait qu'ébranler: ce Peintre, dis-je, ne fait-il du bien que par hasard? & ce savant Musicien, cet Organiste, qui fait passer un feu divin dans les cœurs les plus froids, lorsque, par les doux accords de son instrument, il nous peint l'harmonie de l'univers & la gloire de l'éternel Architecte, doit-il être compté pour rien? Mais je m'arrête ici, parce que j'aurois trop à dire, & ma réponse me conduiroit trop loin.



Tu parles en vain , me dit mon oncle , & si j'étois à ta place , j'aimerois mieux être comme M. Jouffe , qui a fait fortune en vendant des étoffes dans le village qui l'a vu naître , que de ressembler à ces fous qui se ruinent à force de courir & d'acheter des Livres.

Et moi , lui répondis - je , j'aimerois mieux ressembler à tel homme instruit , qui par son mérite personnel peut se procurer une subsistance honnête dans tous les pays policés , que d'être comme ce Marchand ruiné qui se trouvant dévalisé de tout son mérite en perdant ses marchandises , ne possède en sa personne aucune ressource contre la mendicité. Croyez , mon oncle , que tout est compensé dans ce monde ; le commerce a ses chutes , & les Lettres ont leur triomphe ; l'histriion méprisé , remplit ses coffres , & l'Officier sans fortune est couvert de gloire ; l'homme de Lettres est estimé nonobstant son indigence quand il se comporte avec dignité , & le riche Turcaret est quelquefois méprisé des parasites qu'il admet à sa table.

Et j'aime mieux Patru , même dans l'indigence ,  
Qu'un Commis engraisé des malheurs de la France.

Alors mon oncle me répondit par ces vers  
de Regnier :



Déjà nous avons vu le Danube inconstant,  
 Qui, tantôt Catholique, & tantôt Protestant,  
 Sert Rome & Luther de son onde,  
 Et qui, comptant bientôt pour rien  
 Le Romain, le Luthérien,  
 Finit sa course vagabonde  
 Par n'être pas même Chrétien :  
 Rarement, à courir le monde,  
 Devient-on plus homme de bien.

Mon cher oncle, lui repliquai-je, si le Danube représente les voyageurs qui se pervertissent dans leur course, le Rhône nous offre l'image plus agréable de ceux qui gagnent à courir le monde, puisqu'il est Protestant à Genève, & qu'il finit par être bon Catholique en Provence; d'ailleurs il est plus naturel de comparer l'esprit d'un voyageur à un fleuve quelconque, qui, à mesure qu'il avance acquiert de la force & de la profondeur : on peut aussi comparer un Philosophe qui quitte le pays de sa naissance pour s'instruire, à la lune dont la lumière va toujours en croissant à mesure qu'elle s'éloigne davantage du point du Ciel où elle a commencé de paroître, & comme cet astre, en se rapprochant de ce même point, perd peu à peu de son éclat, ne semble-t-il pas nous avertir par là que l'homme de génie ne peut guère briller dans les lieux qui l'ont vu naître; *nullus in regione Propheta* :



convenez donc que toutes les déclamations contre les voyages ne font, comme je vous l'ai déjà dit, que des jeux d'esprit où l'on s'efforce de prouver ce qu'on ne pense point.

Mais, ajouta mon oncle, si tout le monde pensoit comme toi, personne ne cultiveroit les arts, car il n'y auroit sur terre que des hordes errantes.

Mais, lui repliquai-je, si tout le monde étoit célibataire comme vous, la terre ne feroit pas couverte de vagabonds, car elle feroit bientôt déserte; si chaque François passoit la journée à monter la garde ou à faire l'exercice militaire, on ne pourroit pas sûrement combattre l'ennemi, car on mourroit de faim faute de vivres, & si chacun vouloit absolument commander, ce feroit un grand malheur, car alors personne ne voudroit obéir; concluez-vous de là qu'il ne faut ni célibataires, ni soldats, ni commandans de provinces? Mais encore un coup, je m'arrête, parce que j'aurois trop à dire.... Au reste, puisque, considérés en eux-mêmes, tous les états contribuent également au bien-être de la société, croyez, mon oncle, que je fournirai ma meilleure part en prenant un parti auquel mon goût & mon penchant me destinent; & pourquoi voudriez-vous m'empêcher de satisfaire ma passion, parce que vous en avez une contraire,



contraire , lorsque la mienne peut aussi tourner à mon avantage & à celui de ma patrie ? Mais , me direz-vous , il y a des risques sans nombre , des travaux sans fin , avec beaucoup de craintes & de soucis ; — hé bien , je suis prêt à renoncer à mon projet , si vous pouvez me prouver qu'on y trouve toujours du travail sans récompense , de la peine sans plaisir , de la crainte sans espérance , & du danger sans gloire.

*Ille mihi patria est ubi pascor , non ubi nascor.*

OWENUS.

Le lendemain matin , mon oncle me voyant bien décidé à partir , augmenta mes finances de trois louis , & je continuai ma route.

Les premiers jours de mon voyage , j'effuyai quelques petits désagrémens , car je rencontrai successivement des Rouliers , des Soldats , & des Chaudronniers , qui allant du même côté que moi , entroient librement en conversation , & me demandoient , sans façon , d'où je venois & où j'allois. Peu accoutumé à leurs expressions & à leur familiarité , je ne répondois guère que par monosyllabes ; mais un Grenadier m'ayant demandé de quel métier j'étois , sans recevoir de moi une réponse satisfaisante , me dit brusquement : *mon ami , je suis du Régiment d'Anjou , & quand j'ai le plaisir de rencontrer un bon garçon , je veux savoir qui est-ce qui l'a pondu ,*



*Et qui est-ce qui l'a couvé.* Là dessus, je lui dis que j'étois un pauvre bourgeois ; mais que j'allois à Paris & à Londres, pour recueillir plusieurs successions.

Et quelles sont, me dit-il, les bonnes gens qui ont eu la complaisance de mourir, après vous avoir amassé du bien.

Il y en a un, lui répondis-je, qui s'appeloit *la Bruyère*, l'autre étoit nommé le *Spéctateur*, de son nom de guerre.

Celui-ci, dit alors le Grenadier, étoit donc Militaire : je voudrois bien savoir, ajouta-t-il, si la succession qu'il vous laisse consiste en biens-fonds, ou en argent comptant.

Je crois, lui dis-je, qu'elle consiste principalement en portraits & en tableaux ; mais il y en a quelques uns qui sont enrichis de diamans & de pierres précieuses, sans le mélange d'aucun faux brillant.

Alors le Grenadier redoubla le pas, en disant fièrement : *tout cela se peut, si cela est.*

Le lendemain, je m'avifai d'un petit trait de charlatanerie que je dois confesser ici, parce que je n'écris pas mon histoire pour faire toujours mon éloge. J'avois un bâton creux, ou pour mieux dire, une sarbacane dont je m'étois servi autrefois, quand j'étois écolier, pour faire la guerre aux oiseaux, en leur soufflant des pois ou



des noyaux de cerifes. J'attachai à un bout de ce bâton deux paires de bas, que je couvris d'un mouchoir; par ce moyen, ma sarbacane ressembloit assez bien à un fusil, dont on auroit enveloppé la batterie pour éviter la rouille. D'une autre part, comme je m'étois muni d'un passeport qui me permettoit le port d'armes pour ma sûreté, j'achetai à Aix un pistolet, & je le mis dans ma poche après l'avoir attaché à un double cordon que je plaçai sur mon épaule en bandoulière; ayant alors mon fusil postiche sous mon bras, & mon chapeau rabattu sur mon visage, la pointe en arrière, j'avois toutes les apparences d'un Chasseur. Dans cet accoutrement, je reçus les saluts les plus respectueux de tous les gens à pied que je rencontrais sur mon chemin, parce que par-tout où je passois, on me regardoit vraisemblablement comme un Seigneur des environs qui alloit dîner dans quelque château voisin.

Quand les Payfans me saluoient de loin, & que les jeunes Villageoises, assises devant leur porte, se levoient pour me faire la révérence, je leur rendois un petit salut de protection qui achevoit de leur persuader que j'étois un homme de conséquence. Je jouissois ainsi de ma supercherie en me rappelant la familiarité des gens que j'avois rencontrés la veille; mais je ne pou-



vois m'empêcher de réfléchir sur la foiblesse de l'esprit humain. Les Villageois, disois-je en moi-même, sont donc aussi injustes ou aussi imbécilles que nos gens d'esprit de Marseille, qui ne veulent jamais reconnoître le mérite sous des haillons, mais qui se prosternent humblement devant un faquin décoré. Là dessus, je disois tout bas, & sans que personne m'entendît : *ô gens d'esprit, que vous êtes bêtes.*

Tout en faisant ces réflexions, j'avançois à petit pas dans un lieu solitaire vers la ville d'Avignon, lorsque j'entendis derrière moi une voix qui me dit : Monsieur, vous allez si vite qu'il est bien difficile de vous joindre. Aussi-tôt je me retourne, & je vois un garçon Perruquier qui me salue honnêtement, mais sans gêne, & qui me dit : Il paroît, Monsieur, que vous allez loin ; mais, si vous voulez me le permettre, j'aurai l'honneur de voyager avec vous. Vous êtes bien le maître, lui répondis-je, de m'accompagner, si vous voulez ne marcher ni plus vite ni plus lentement que moi.

Il me dit alors qu'il suivroit mon pas, & que si la lenteur de ma marche pouvoit le retarder de deux ou trois jours, il en seroit bien récompensé par l'honneur de ma compagnie. — Vous êtes bien poli, lui dis-je ; mais comment savez-vous que je vais loin ? Je présume, dit-il, que vous



n'êtes pas un Chasseur de ce voisinage, parce que je vous ai vu passer à Aix, & je vois, d'ailleurs, à votre costume, que vous n'êtes pas un habitant des terres du Pape, & qu'après avoir demeuré dans de grandes villes, vous n'allez pas terminer votre course dans un village.

Ce Perruquier connoissoit le monde; il avoit déjà fait trois fois son tour de France; il m'apprit, dans le courant de notre conversation, qu'il avoit frisé tous les Comédiens de Marseille, & joué des rôles muets sur leur théâtre; qu'il avoit enlevé une Actrice à Bordeaux, pour l'abandonner à Toulouse; qu'il s'étoit battu à Paris contre trois *mouchards*, & qu'ayant déserté, à Valenciennes, des Dragons de Lorraine, & se voyant sur le point d'être pris dans le Hainaut par les Cavaliers de Maréchaussée, il avoit lestement franchi un fossé pour s'enfuir à travers les champs. Il me conta plusieurs autres prouesses de ce genre, qui auroient dû me le faire regarder comme un homme suspect; mais comme j'avois peu d'expérience, & que je connoissois mieux les Livres que les hommes, je supposai qu'il n'avoit fait tant de folies que pour devenir plus raisonnable, ou pour mieux dire, son ton de politesse m'en imposa au point que je ne regardai les écarts de sa jeunesse que comme des espiégleries. Quelle apparence y a-t-il, disois-



je en moi-même , qu'un homme si franc veuille me tromper ? Il feroit peut-être à craindre , s'il ne racontoit de lui-même que des traits d'honnêteté & de probité ; parce que c'est en disant *je suis un honnête homme* que la plupart des fripons trompent leurs voisins & leurs amis , mais celui qui convient d'avoir souvent manqué de délicatesse , semble dire à ceux qui l'écoutent : *je me suffis à moi-même , je n'ai besoin de personne , & je me passe facilement de votre estime & de votre confiance , parce que je ne veux rien avoir de ce qui vous appartient.*

Telle fut l'idée que je me formai de ce Peruquier. La suite de mon histoire va faire voir si j'avois raison.

Tout en faisant notre route , il me conta qu'il avoit refusé une place de Valet-de-Chambre chez un Prince , & qu'il s'étoit brouillé avec beaucoup de ses pratiques , parce qu'elles s'étoient avisées de prendre un ton vis-à-vis de lui ; cela ne vous surprendra pas , me dit-il , quand vous saurez que j'appartiens à une famille très-honnête , & qu'ayant reçu une bonne éducation , je ne suis pas fait pour être Valet-de-Chambre. Un homme comme moi , ajouta-t-il , qui a des sentimens , & que les rigueurs de la fortune ont obligé de manier le peigne & le rasoir , ne permettra jamais que des Commis de bureau ou des Marchands Drapiers s'avi-



fent de le traiter comme un Perruquier ordinaire.

Surpris de ce que je ne l'approuvois pas sur ce point, il me demanda mes raisons; voici quelle fut ma réponse.

Je suppose, lui dis-je, que vous soyez assez riche pour vous faire fervir, & que vous ayez pour Domestique un ancien Bourgeois ou un Gentilhomme que la misère auroit réduit à cet état : Je suppose en outre que ce malheureux ne veuille pas faire pour vous ce que feroit un autre à sa place, & qu'il s'avise de vous contre-carrer à chaque instant, en prenant à votre égard un ton de fierté : ne seriez-vous pas en droit de lui faire cette observation ? Monsieur le Gentilhomme, quand je vous ai reçu chez moi, c'étoit pour avoir un Domestique, & non pour me donner un Maître : Si vous avez de grands sentimens, je vous en félicite ; mais je veux être servi pour mon argent : Commencez donc par faire tout bonnement votre devoir ; dans la suite, je pourrai connoître tôt ou tard quel est votre mérite, & je verrai alors si je dois vous traiter avec quelque distinction.

Je vous entends très-bien, me dit le Perruquier ; je sens que j'avois tort, & je tâcherai de mettre à profit votre leçon, dont je vous fais mes très-humbles remerciemens.



Quand nous fûmes arrivés à Avignon, & que nous eûmes diné, il porta la main à son gouffet, en disant qu'il alloit payer pour nous deux. Mais ne voulant pas permettre qu'un garçon Perruquier fût plus poli que moi, je jetai aussitôt un écu de six francs sur la table, & je priai l'Aubergiste de se payer pour le tout. Cela se trouvera compensé, me dit mon compagnon de voyage, parce que ce soir je payerai la couchée. D'une autre part, ajouta-t-il, je suis bien aise de ne pas changer ici un double louis d'or, crainte qu'on ne me rende de mauvaise monnaie.

A deux lieues de là, il entra dans une boutique pour acheter du tabac; mais il sortit aussitôt pour me prier de lui prêter trois sous, à cause qu'on n'avoit pas de quoi lui rendre sur son double louis. Comme je n'avois pas de petite monnaie, je lui donnai un petit écu, m'imaginant qu'il me rendroit cinquante-sept sous un instant après, & le reste à la couchée, quand il auroit changé sa grosse pièce; mais il en fut autrement, car en sortant de la boutique, il ne m'offrit qu'une prise de tabac; alors je pensai que c'étoit un oubli de sa part, ou qu'il vouloit peut-être me rendre le tout ensemble, & je ne crus pas que l'affaire fût d'une assez grande conséquence pour lui en parler avant la fin du jour. Nous continuâmes donc notre route en



parlant de la pluie & du beau temps. Le soir, il me fit entrer dans une grande auberge où il demanda une chambre à deux lits, après avoir commandé un bon souper à quatre francs par tête. Vous m'avez bien traité à dîner, me dit-il, il est juste que je vous régale à mon tour; cependant il ne me parla pas de mon petit écu; mais je pensai que ce seroit pour le jour suivant, quand il auroit changé son double louis. Le lendemain, il se leva un quart-d'heure avant moi, & me dit qu'il alloit payer, & passer à la cuisine pour faire préparer le déjeûner. Mais j'étois à peine à moitié habillé, lorsque l'Aubergiste entra dans ma chambre en me demandant si j'allois payer pour celui qui venoit de fortir. — Non sûrement, lui répondis-je, c'est lui qui doit payer pour moi. — J'espère cependant, dit-il, que vous aurez cette bonté-là, car l'autre est déjà bien loin. Je l'ai laissé fortir, parce que je favois que vous étiez encore ici; & comme ceux qui occupent la même chambre dans une auberge, & qui soupent ensemble, sont cautions l'un pour l'autre, si vous refusez de me payer le tout, je vais vous faire conduire chez le Juge du lieu, en disant que vous êtes d'accord comme deux larrons en foire.

Vous n'avez pas besoin de me menacer, lui dis-je : personne ici ne fera la dupe que moi.



Alors je voulus prendre ma bourse pour en tirer deux écus de six francs que j'avois mis à part; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'au lieu de cet argent, je n'y trouvai qu'un billet conçu en ces termes :

Monfieur le CHASSEUR,

Comme je fuis honnête homme, je ne prétends pas vous voler; mais je vous prie en grâce, fi vous avez un peu d'humanité, de vouloir bien me prêter les douze francs que je prends dans votre bourse; je vous rendrai un pareil service lorsque je vous rencontrerai sur le grand chemin, n'ayant, comme moi, pour faire votre route, qu'un double louis d'or.

*Signé,* le PERRUQUIER ambulante.

*Post scriptum.* Comme je ferai peut-être longtemps fans vous rencontrer, permettez que je vous paye dès aujourd'hui le revenu de votre argent, en vous enseignant un secret qui vaut plus que votre capital, & qui pourra vous en tenir lieu, si l'occasion de vous le rendre ne se présente point.

Remplissez d'eau de rivière, jusqu'aux trois quarts & demi, une bouteille ordinaire, que vous boucherez avec un bouchon troué dans sa longueur, armé dans sa partie inférieure d'une



petite soubape. — Tâchez, à l'aide d'un bon soufflet, d'y introduire une certaine quantité d'air que la soubape laissera entrer, sans lui permettre de sortir; & couvrez le bouchon avec un morceau de cuir ou de parchemin, que vous attacherez au col de la bouteille avec de bon fil ou de la ficelle. Quand vous serez avec un gourmet que vous voudrez *faire* (c'est le mot pour dire attraper), mettez cette bouteille sur la table, avec cette étiquette, *vin de Champagne*. Priez le gourmet de la déboucher après lui avoir fait rincer un verre; il n'aura pas plutôt détaché le cuir ou le parchemin, que le bouchon repoussé par l'air comprimé, sautera au plancher avec explosion, & votre homme concluant de là que le vin est bon, se trouvera bientôt confus, de voir que vous ne lui avez servi autre chose qu'un plat de votre métier.

Ha fripon, m'écriai-je, je t'ai fait hier une leçon de morale, & tu m'en fais aujourd'hui une autre plus sensible. Il y a donc des aigres-fins qui font l'aveu de leurs fautes pour qu'on les regarde comme des gens véridiques, & qui, pour mieux obtenir la confiance d'autrui, font semblant de n'en avoir pas besoin. Mais, par bonheur pour moi, tu ne savois pas qu'un certain pressentiment m'avoit fait cacher mon or dans mon portefeuille.



En prononçant ces mots, je payai sa part & la mienne, & je fortis de l'auberge, bien résolu de ne jamais me fier aux Perruquiers déserteurs, qui après avoir enlevé des Actrices à Bordeaux, les auroient abandonnées à Toulouse.

Quand je fus sur le grand chemin, je demandai à chaque instant aux Payfans que je rencontrais, s'ils n'avoient pas vu passer un Perruquier, que je désignois par sa taille & son costume. Chacun m'affuroit ne l'avoir pas vu; mais un homme qui couroit la poste à franc-étrier me dit qu'il l'avoit rencontré sur le chemin d'Orange, c'est-à-dire, que mon aventurier avoit rebrouillé chemin, pour que je ne pusse pas le rencontrer sur ma route.

Voyant que mon costume de Chasseur n'avoit pas empêché le Perruquier ambulant de m'acoster pour me jouer un tour, je regardai cette première rencontre comme une punition de la petite charlatanerie dont je m'étois avisé pour m'attirer le respect des Payfans. En conséquence, renonçant à ma supercherie, je cachai ma bandoulière; je mis mes bas dans ma poche, & je me servis de ma farbacane comme d'un bâton. Je trouvai alors beaucoup de voyageurs qui vouloient entrer en conversation avec moi; mais je redoublas le pas, ou je ralentissois ma



marche selon le besoin, pour éviter toute compagnie, & de cette manière, j'arrivai jusqu'à Valence, en Dauphiné, sans aucun évènement qui puisse contribuer à l'instruction de mes Lecteurs.



## CHAPITRE II.

*Après avoir rencontré Monsieur Boniface, Marchand ruiné, de Marseille, Jérôme Sharp reçoit l'hospitalité avec son nouveau Compagnon de voyage chez un Bourgeois de campagne, auquel on donne une explication palpable du coucher héliaque des étoiles, des éclipses de soleil, & des phases de la lune. Le Villageois fait une critique judicieuse d'une Chanson pastorale. On lui apprend un tour de combinaison, & il réfute solidement la compassion de l'Auteur pour des oiseaux pris à la pipée. Jérôme Sharp est ensuite introduit chez un Seigneur de village pour la construction d'un paratonnerre; & après avoir donné une légère idée de l'électricité, il dévoile l'art de rendre inflammable l'air atmosphérique.*

**I**L y avoit environ trois heures que j'étois sorti de Valence, pour aller à Vienne, en Dauphiné, lorsque je rencontrai M. Boniface, ancien Mar-



chand Mercier, de Marseille. Je l'avois autrefois connu dans notre ville, dans un café dont il étoit le plus fort pilier ( Monsieur Boniface n'avoit jamais été dans ce lieu d'assemblée pour converser avec les gens d'esprit ; c'étoit un bon homme qui cherchoit tout simplement à tuer le temps, & qui prenoit plaisir à hauffer les épaules à tout ce que pouvoient dire les Gens de Lettres réunis dans cette fociété ). Il m'apprit qu'il alloit à pied en Hollande, & là dessus il apostropha un Payfan, en lui disant : *Dis donc, l'ami, est-ce ici le chemin d'Amsterdam ?* Le Payfan lui répondit : *ma foi, Monsieur, je ne sais ce que vous voulez me dire.* Vous vous méprenez, dis-je alors à Monsieur Boniface ; les Payfans ne sont pas Géographes ; vous ne devez leur demander ici, que le chemin de Vienne ou de Lyon ; quand vous ferez dans la Bourgogne, vous demanderez celui de Dijon, pour aller à Auxerre ; dans la suite, lorsque vous ferez au delà de Paris, on vous enseignera celui de Péronne, pour aller à Cambrai ; & celui de Mons, pour aller à Bruxelles. Enfin, quand vous aurez passé la capitale du Brabant, tout le monde vous indiquera celle de la Hollande, qui n'en est guère éloignée.

Vous faites donc toujours le bel esprit, me dit alors mon compatriote.



Monfieur Boniface , lui repliquai-je , il n'y a pas d'esprit là dedans ; il n'y a que du bon fens ; mais vous , continuai-je , vous aimez toujours mieux les écus que la Littérature.

Ma foi , me dit-il , je n'en ai guère à préfent ; mes débiteurs m'ont fait banqueroute , & m'ont obligé d'en faire autant à mes créanciers , mais , ajouta-t-il , je ferai fortune en Hollande. L'or y eft commun ; je ferai d'abord Commis chez quelque riche Négociant ; enfuite j'entreprendrai un petit commerce en détail , & puis en gros. Que fait-on ? je puis devenir Banquier , riche Armateur , & faire conftruire des vaiffeaux.

Alors je lui répondis par ce diftique :

Prenez bien garde auffi de battre la campagne,  
Et de ne rien bâtir que châteaux en Espagne.

Enfuite , je lui récitai la fable de la Laitière & le pot au lait , & je finis par lui chanter la chanfon dont les couplets font terminés par ce refrain :

Et ne vendez la peau de l'ours  
Qu'après l'avoir couché par terre.

Tandis que je chantois ainfi , vers la fin du jour , dans un vallon folitaire , un homme avançoit derrière nous , & finit par nous joindre , en nous adreffant la parole. D'abord fa voix forte & fa



haute taille m'inspirèrent quelque crainte; mais je fus bientôt rassuré par la douceur & la bonhomie qu'il montra dans tous ses discours; il avoit l'air d'un petit Bourgeois de campagne; mais il nous dit franchement qu'il n'étoit qu'un Payfan. Je viens, dit-il, de voir le père de ma femme, à dix lieues de chez nous, & c'est le plus grand voyage que j'aye fait de ma vie! ô grand Dieu, que le monde est grand. J'ai cru que je n'en verrois jamais la fin.

Après nous avoir fait diverses questions sur le lieu de notre naissance, & le sujet de notre voyage, il nous apprit qu'il aimoit beaucoup à parler de guerre & de politique avec les voyageurs, & que le Seigneur de son village lui faisoit présent de ses vieilles gazettes: là dessus, je lui parlai d'une infinité d'objets que je n'avois jamais vus, mais dont la lecture m'avoit donné une légère idée. Je lui fis la description des ports de Brest & de Rochefort, où je n'avois pas encore été. Je l'étonnai par mon érudition sur le jet des bombes, la fonte des canons, les évolutions militaires,

Et je lui fis, tant bien que mal,  
Le tableau d'un combat naval.

A propos de vaisseaux, il me dit, qu'il ne pouvoit pas comprendre comment les Pilotes peuvent



vent se guider sur mer, quand ils n'aperçoivent que Ciel & eau.

Je lui fis entendre, de mon mieux, que le loc & la bouffole leur font d'un grand secours, & qu'ils peuvent aussi se guider par les étoiles. Voyez-vous celle-là, lui dis-je, en lui montrant l'étoile polaire, qui brilloit vers la plus haute branche d'un arbre, à côté duquel nous passions? elle reste toujours à la même place, parce que c'est sur elle que le ciel tourne comme sur un pivot. Si j'allois toujours de ce côté-là, j'arriverois en Suède & en Laponie; du côté opposé, j'irois en Espagne & en Afrique; à gauche, j'irois à Brest & en Amérique; & à droite, je prendrois le chemin de la Suisse & de l'Autriche; voilà à peu près comme raisonnent les Marins pour se guider sur mer.

Mon homme parut alors ravi en extase, & me dit: je crois, Monsieur, que vous savez tout; mais puisque vous avez toute la science à vous seul, je ne suis pas surpris qu'il ne reste rien pour moi. Je voudrois bien, ajouta-t-il, que vous fussiez notre voisin pour avoir le plaisir de m'instruire dans l'occasion; vous pourriez m'apprendre le nom de toutes ces étoiles, car chacune a le sien, à ce que m'a dit notre Curé.

Votre Curé a raison, lui dis-je, & aussi-tôt je lui montrai du doigt la grande Ourse, Cassio-



pée, & la Claire des gardes, qui tournent autour du pôle; la Lyre, qui étoit presque sur notre tête; la Chèvre, qui touchoit presque l'horizon vers le nord; Arcturus ou le Bouvier, qui étoit à l'occident à la queue du chariot; & vers le midi, le Poisson austral, qui s'élève très-peu sur notre horizon. Ensuite je lui fis voir les planètes de Mars & de Jupiter, que je lui appris à ne pas confondre avec des étoiles. Enfin, je lui montrai la planète de Vénus, qu'on appelle, à la campagne, l'étoile du Berger, & qui paroît quelquefois le soir, d'autre fois avant l'aurore, parce que tournant autour du soleil, tantôt elle le suit, tantôt elle le précède.

Je voudrois bien favoir, dit le Villageois, d'où vient que nous ne voyons pas à présent les trois rois, & la pouffinière, que nous voyons en hiver.

Ce n'est pas étonnant, lui dis-je, c'est parce qu'elles ne sont pas encore levées.

C'est fort bien dit, remarqua le Campagnard; mais d'où vient qu'à présent elles se lèvent si tard: il seroit bien plus naturel de se lever de bonne heure en été, que dans le temps des neiges.

Mon ami, lui dis-je, avez-vous remarqué que la lune change de place dans le ciel, & qu'elle ne répond pas tous les jours aux mêmes étoiles.



J'ai bien remarqué cela , me dit-il , & c'est fans doute ce qui la fait retarder de trois quarts-d'heure chaque jour ; car quand je l'ai vue une fois se lever avec une étoile , je la vois le lendemain se lever avec une autre , qui étant au-deffous , doit paroître un peu plus tard.

Vous avez raison , lui dis-je. Hé bien , le soleil en fait de même , mais un peu plus lentement , car il ne fait que dans un an la course que la lune fait dans un mois. Le soleil va donc d'une étoile à l'autre , quoique nous ne voyions pas alors ces étoiles , à cause de la lumière du soleil qui les éclipse ; de même que vous ne pourriez pas voir de loin une chandelle allumée , qui seroit exposée au grand jour en pleine campagne ; or , quand le soleil , dans sa course , se trouve vis-à-vis les Pleïades que vous appelez la *Pouffinière* , ils se lèvent en même temps , vont ensemble , & la pouffinière se couchant alors avec le soleil , ne peut pas paroître pendant la nuit ; mais quand l'astre du jour est arrivé à l'autre côté du ciel , alors l'un se couche quand l'autre se lève ; il n'est donc pas étonnant que vous puissiez les voir chacun à leur tour , l'un le jour , l'autre la nuit.

Je comprends bien un peu , me dit le bonhomme , qui dans ce moment ne comprenoit peut-être rien ; mais j'aimerois mieux savoir



pourquoi la pleine lune disparoit quelquefois entièrement par une éclipse, & pourquoi elle va tantôt en croissant, tantôt en diminuant.

Mon bon ami, lui dis-je, ceci est un peu plus difficile, & si vous voulez que je vous l'explique, il faut venir souper avec nous, à la première auberge.

Mon bon Monsieur, me dit-il, je le voudrois bien; mais c'est impossible, car si je n'arrivois ce soir de bonne heure pour consoler ma femme, elle mourroit de chagrin. A propos, ajouta-t-il, il me vient une bonne pensée. Ma maison n'est qu'à un quart de lieue du grand chemin; vous êtes de bonnes gens: venez tous deux coucher chez nous, & je vous ferai goûter du vin que je ne donne qu'à mes bons amis. D'abord, nous le remerciâmes de son honnêteté; mais il nous pria deux ou trois fois de si bonne grâce, que nous crûmes devoir acquiescer à son invitation.

Nous trouvâmes, en arrivant chez lui, une jolie maman, une grosse réjouie, entourée de cinq enfans, qui demandoient à l'embrasser. Elle versa des larmes de joie en revoyant son mari qu'elle n'avoit pas vu depuis trois jours. Quand je vis la tendresse de cette bonne femme, pour son mari, & pour ses enfans, en me rappelant les froides épouses qui habitent nos cités, je



ne pus m'empêcher de dire : Ah ! que je suis heureux d'être reçu aujourd'hui dans l'asyle de la vertu, du bonheur, & de l'amour conjugal. Heureux Villageois, je voudrois bien jouir de ton sort.

*Uxor tua sicut vitis abundans,  
Filiis tuis sicut novellæ olivarum.*

Autant cette tendre mère paroissoit contente de revoir son époux, autant elle étoit surprise de voir arriver avec lui deux hommes, dont elle entendoit à peine le langage; mais son mari lui conta comment nous avions fait connoissance, & lui dit de préparer à souper. Messieurs, nous dit-il, vous n'aurez ici ni vin frélaté, ni gigot de mouton; mais nous avons des canards dans notre basse-cour, & des pigeons au colombier.

Quand nous eûmes soupé, il me rappela la promesse que je lui avois faite sur les changemens de la lune : & voici comment je m'y pris, pour lui rendre mon explication palpable. Je lui demandai un peloton de fil, que je plaçai d'abord entre ses yeux & la chandelle, & comme dans ce moment il ne pouvoit plus voir la lumière, je lui dis que c'est ainsi que la lune éclipe le soleil, quand elle se trouve entre le soleil & la terre. Ensuite je le plaçai lui-même entre la chandelle & le peloton, qui dès ce



moment ne fut plus éclairé; c'est ainsi, lui dis-je, que la lune cesse de luire, & se trouve éclipfée quand elle est plongée dans l'ombre de la terre, qui est alors entre la lune & le soleil. Enfin, faisant tourner le peloton autour de sa tête, mais à une certaine distance, je lui fis comprendre qu'il y en avoit toujours la moitié éclairée par la chandelle; mais qu'après avoir vu cette moitié toute entière, il ne pouvoit quelquefois en voir que le tiers, ou le quart, selon la position que je donnois au peloton. C'est par la même raison, lui dis-je, que la partie éclairée de la lune, qui est toujours la moitié de cet astre, se tourne plus ou moins vers nous, & paroît plus ou moins grande, selon qu'elle s'éloigne plus ou moins du soleil.

Cette petite expérience, que je réitérai pour mieux la faire entendre, parut lui faire plaisir, & il finit par me dire: je suis si content de vous & de ma femme, qu'il faut boire un coup, pour chanter ensuite chacun notre chanson.

Quand mon tour de chanter fut venu, je fredonnai un couplet, sur le bonheur champêtre; mais notre Hôte ne fut pas aussi satisfait de ma chanson qu'il l'avoit été de mon explication physique, sur les phases de la lune. C'étoit un homme franc, & d'un gros bon sens, qui aimoit mieux la vérité que la fiction, & ma chan-



fon lui parut fausse, en ce qu'elle exagéroit le bonheur dont on jouit à la campagne. Je ne peux m'empêcher de citer ici les observations qu'il me fit, quand je la chantai pour la seconde fois.

---

*Critique d'une Chanson champêtre; par un villageois.*

Dans notre heureux asyle,  
Nous jouissons d'un sort tranquille;

C'est bien vrai, dit le Campagnard; mais nous serions bien plus tranquilles, si les Procureurs & les Huissiers ne nous faisoient jamais la guerre, & surtout si les Collecteurs des Tailles avoient la bonté de ne pas nous faire quelquefois une pistole de frais pour faire payer un petit écu.

Sans crainte, nous voyons,  
Dans un champ fertile,  
Mûrir nos moissons,

Oh, pour celui-là, c'est bien faux, car nous craignons continuellement la nielle, & la grêle; mais malheureusement nous n'en sommes pas toujours quittes pour la peur.

Et, sur de verts gazons,  
Bondir, bondir nos moutons.

Et comment voulez-vous que ces pauvres bêtes bondissent, quand elles sont entourées de loups, ou malades de la clavelée.

Des dons charmans  
De Flore & de Pomone,



Je ne fais pas ce que c'est que Flore & Pomone; mais, s'il faut en juger par le reste, il y a là dessous quelque mensonge.

Un éternel printemps  
 Couronne nos champs,  
 Couronne nos champs;

Un éternel printemps! vous savez bien vous-même qu'il ne dure que trois mois; d'ailleurs dans son commencement, il est froid comme l'hiver, & vers la fin, chaud comme l'été; & puis j'aime bien moins le printemps avec toutes ses fleurs, que l'automne avec sa vendange.

Et Bacchus, à son tour, nous donne ses doux présens;

Je fais bien ce que c'est que Bacchus, mais il ne donne rien, car nous achetons notre vin assez cher, par nos travaux & nos sueurs.

A l'ombre d'un feuillage,

Croyez-vous bonnement que nous sommes à l'ombre pour faire la moisson?

Au doux ramage des oiseaux,  
 Au doux ramage des oiseaux,

Et du pain? croyez-vous que nous en gagnerions à écouter ces *pieux*?

Les Bergers fidèles  
 Du nom de leurs belles  
 Font retentir les côteaux,



Dites donc qu'ils font retentir quelquefois les tonneaux, car ils ne chantent guère que l'hiver, quand ils ont bu notre vin à la veillée.

Et sur leurs chalumeaux  
Ils chantent sans cesse,

Sans cesse! c'est-à-dire, deux ou trois fois par an.

Et leur tendresse,  
Et des jours si beaux.

Ils ne sont pas si beaux, quand le tonnerre gronde, & que nos campagnes sont ravagées par des torrens; mais, Dieu soit loué, ces mauvais jours, à ce que dit ma femme dans sa chanson, n'empêchent pas que nous n'ayons de temps en temps d'assez belles nuits.

Telles furent les remarques que fit notre Hôte, à mesure que je chantois, & je n'y ai presque rien changé, que quelques fautes d'expression. J'ai cru pouvoir les insérer ici pour l'instruction de ceux qui ne jugent de la campagne que par des églogues, ou par des Comédies pastorales. Il est certain que plusieurs personnes se forment à cet égard de fausses idées. Tel va demeurer dans un hameau, dans l'espérance d'y entendre le chant des Bergères & du rossignol, qui n'y entend autre chose que des disputes de



Payfans & le cri du hibou, & cependant je me souviens d'avoir entendu soutenir par un Avocat au Parlement, homme très-obstiné, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup d'esprit, qu'il n'y avoit dans toute la Normandie que des mœurs simples & pacifiques comme dans le siècle d'or, & que les Bergères de ce pays-là étoient aussi bien poudrées & aussi chargées de pompons, de rubans & de dentelles, que les Bergères de théâtre & les Nymphes d'Opéra.

Quoique nous eussions déjà passé une partie de la nuit à chanter ou à discourir, nous continuâmes encore de causer sur divers objets, & de propos en propos, nous vînmes à parler de devins & de forciers; je dis, alors, que le nombre des magiciens n'a jamais été aussi grand qu'on a bien voulu le croire, & que tel homme passe pour forcier, qui, examiné de bien près, n'est autre chose qu'un imposteur.

Cependant, me dit le Villageois, il a passé dans ce village un Marchand d'orviétan, qui, pendant trois jours de fête, a deviné la pensée de tout le monde, en faisant aussi beaucoup d'autres diableries; il a même fini par se rendre invisible, car on n'a pas pu le trouver dans l'auberge, pour lui faire payer sa dépense.

Mon très-digne ami, lui répondis-je, je pense que vous voudriez bien ne pas me regarder



moi-même comme un forcier ; cependant je peux vous assurer que je pourrois faire tout ce qu'a fait votre Marchand d'orviétan , excepté cependant que je ne pourrois pas m'en aller d'une auberge sans payer.

Mon hôte paroïssoit un peu incrédule sur ce que je venois de lui dire , & pour achever de le convaincre , je me mis à lui faire quelques tours de cartes que j'avois appris à Marseille , d'un Escamoteur Hollandois.

Quand il vit que je devinois une carte pensée , & que je la faisois paroître ou disparoître , pour la faire trouver dans tel ou tel paquet , dessus ou dessous , à son choix , il s'écria : Juste Ciel ! je crois que vous êtes forcier tout comme l'autre.

J'aurois pu le laisser dans son erreur ; mais je me ferois cru coupable de la plus noire ingratitude , si , après avoir reçu l'hospitalité chez un honnête homme , j'eusse contribué à le confirmer dans ses préjugés ; je crus donc que je devois au moins payer mon gîte & mon souper en dévoilant quelques vérités utiles. En conséquence , je lui fis voir clairement que mes prestiges ne provenoient que de l'agilité de mes doigts. Je lui appris même quelques petites expériences , qu'il pouvoit exécuter sans adresse , pour s'amuser dans l'occasion avec ses amis.



De tous les tours que je lui montrai, celui qui lui fit le plus de plaisir, fut précisément celui qui l'avoit le plus embarrassé, parce qu'il avoit voulu le deviner. Il consiste à mesurer quatre pintes de vin bien au juste, quand on n'a que trois pots, dont l'un en contient huit, l'autre cinq, & l'autre trois; mon homme avoit beau verser & reverser du vin dans des verres, auxquels il supposoit la capacité que je viens d'assigner pour les pots; il avoit toujours quelques pintes de plus ou de moins; mais je lui appris enfin, qu'après avoir rempli le pot de huit pintes, il faut, 1<sup>o</sup>, remplir avec celui-ci, le pot de trois, qu'on vide ensuite dans celui de cinq; 2<sup>o</sup>, remplir encore, avec le premier, le pot de trois, pour achever avec celui-ci, de remplir le pot de cinq; 3<sup>o</sup>, vider le pot de cinq dans celui de huit, & mettre dans celui de cinq la pinte qui reste dans celui de trois; 4<sup>o</sup>, remplir celui de trois avec le pot de huit: & alors les trois pintes qu'on vient de verser dans le petit pot, forment avec celle qui est à part dans celui de cinq, les quatre pintes qu'on a demandées.

Comme nous étions sur le point d'aller nous reposer, il survint un petit orage, & bientôt après le tonnerre se fit entendre. Je dis alors à mon Hôte, qu'une des plus grandes découvertes qu'on eût faites dans les sciences, étoit un



moyen simple & naturel d'empêcher la foudre de tomber sur une maison ; j'ajoutai même que je connoissois ce moyen - là : Ha, Monsieur, me dit-il, la Dame de notre village se trouve mal quand elle voit des éclairs ; elle est à présent enceinte, & il est bien à craindre qu'elle ne fasse une fausse couche. Ah, si le Seigneur de notre Paroisse vous connoissoit, qu'il seroit content de vous voir, & surtout de vous entendre. Là dessus, il nous conduisit, Monsieur Boniface & moi, dans un petit logement séparé, au fond de la cour, & quand il nous eut introduits dans une jolie chambre à deux lits, il nous souhaita un bon repos, & se retira. Mon compagnon de voyage, qui n'avoit presque rien dit pendant la soirée, me dit alors : Ma foi, quand l'esprit ne seroit bon qu'à être bien reçu chez un riche Payfan, on pourroit le dire bon à quelque chose. Je lui répondis : il n'y a pas d'esprit là dedans, Monsieur Boniface ; il y a seulement de la raison & du bon sens, & c'est bien assez.

Le lendemain, nous comptions de nous mettre en route aussi-tôt après le déjeûner ; mais ce ne fut pas possible ; notre Hôte avoit écrit une lettre au Seigneur de son village, & nous dit que nous ne pourrions partir qu'après-dîner lorsqu'il auroit reçu la réponse.

Pour nous désennuyer, en attendant, il nous



conduisit dans un beau vallon, où nous cueillîmes du raisin, des poires, des noix & des pêches. De là, nous passâmes dans un bosquet, où nous nous amufâmes à prendre des merles à la glu & à la pipée. Quand nous eûmes glué de petites verges que nous attachâmes légèrement à plusieurs arbrisseaux, nous construisîmes tout auprès, une petite cabane que nous couvrîmes de feuillage, & nous nous plaçâmes en dedans. Là, notre Hôte ayant un brin d'herbe entre ses lèvres, imita si bien le chant & le piolement des merles, que tous ceux des environs accoururent pour chanter & pioler à l'unisson; d'abord ils sembloient s'approcher lentement & avec discrétion, comme s'ils eussent craint l'embuscade; mais quand une fois il y en eut un d'empêtré, il cria si fort, & d'une manière si plaintive, que tous les autres, loin de fuir, pour éviter un pareil sort, vinrent voltiger & crier à l'entour, comme pour le délivrer, ou le consoler. On a bien raison de dire que les êtres les plus sensibles sont quelquefois les plus malheureux; ces pauvres oiseaux ne pouvoient s'approcher du captif pour prendre part à sa douleur, sans être pris à leur tour, & le cri des victimes s'augmentoît à chaque instant, en proportion de leur nombre; je ne fais s'ils gémissoient plus pour eux - mê-



mes, que pour leurs tendres compagnes, que nous réduisions à un triste veuvage; mais lorsque nous sortîmes de la cabane pour nous mettre en possession de notre proie, il en restoit encore quelques uns qui voltigeoient autour de nous, & sembloient par leurs cris nous demander leur bien, & nous reprocher la dureté de notre cœur. Pauvres petits, m'écriai-je, si vous avez de la connoissance, vous ne pouvez nous regarder que comme des bêtes farouches. Ensuite je chantai les trois couplets suivans, de M. Berquin.

MAIS quoi ! n'entends-je pas leur mère  
Qui pousse des cris douloureux ;  
Oui, je le vois ; oui, c'est leur père  
Qui vient voltiger autour d'eux.



HÉLAS ! si, du sein de ma mère,  
Un méchant venoit me ravir,  
Je le sens bien, dans sa misère,  
Elle n'auroit plus qu'à mourir.



ET je serois assez barbare  
Pour vous arracher vos enfans :  
Non, non, que rien ne vous sépare :  
Non, les voici, je vous les rends.

Quoi, Monsieur, dit alors mon Hôte, en étouff-



fant les oiseaux qu'il venoit de prendre, vous qui êtes si raisonnable, vous êtes attendri sur la mort d'un merle, & vous voudriez donner la liberté à ces maraudeurs qui vivent à nos dépens! Il faudroit donc aussi avoir pitié des moineaux & des fauvettes, qui tous les ans nous mangent chacun pour quarante sous de blé; nous devrions par la même raison, épargner l'épervier qui mange nos pigeons, la souris qui ronge nos meubles; le blaireau qui ravage nos vignes, & la limace qui est un poison pour nos brebis; il faudroit aussi, en bonne justice, ne pas tuer le crapaud; car, comme la beauté ne fait pas le mérite, *un vilain crapaud* peut s'estimer autant *qu'un beau merle*; mais si nous étions si bons envers les bêtes, il y en auroit ensuite un si grand nombre, qu'elles finiroient par nous manger nous-mêmes. Ne foyez donc pas trop bon, gardez la pitié pour vos semblables, vous avez assez de quoi l'exercer; ainsi plumez comme nous, & vous conviendrez, en dînant, que les merles sont faits pour être croqués par d'honnêtes gens. Deux heures après, quand les oiseaux furent les uns rôtis, les autres fricassés, on me demanda si j'aimerois mieux les entendre sur des arbres que de les sentir sous la dent; je répondis que, le tout bien examiné, je croyois les trouver plus agréables au goût qu'à l'oreille; vous faites



faites bien de répondre ainsi, me dit mon Hôte en riant, car si vous aviez dit autrement, je ne vous aurois servi pour votre dîner que des choux & des navets; mais, puisque votre pitié pour les oiseaux ne vous empêche pas de manger un merle, je vous servirai de plus une grive & deux alouettes.

A peine nous sortions de dîner, que nous vîmes arriver un homme avec deux chevaux. C'étoit un Domestique, à livrée du Seigneur du village. Il remit à mon Hôte une lettre conçue à peu près en ces termes :

*Pierre THIERRY!*

» Je vous remercie de votre bonne attention :  
» si les Messieurs qui ont couché chez vous  
» veulent bien venir passer une quinzaine de  
» jours dans mon château, je tâcherai de leur  
» en rendre le séjour agréable; & si le plus jeune  
» est en état, comme vous le dites, de conf-  
» truire un de ces instrumens qui, à ce qu'on  
» prétend, garantissent de la foudre, je lui en  
» aurai mille obligations, quand même son ou-  
» vrage ne serviroit qu'à garantir mon épouse  
» de la peur. J'envoie à ces Messieurs un cheval  
» pour chacun; engagez-les à venir me voir,  
» & promettez-leur, de ma part, qu'ils feront

D



» bien reçus. Vous trouverez, ci-joint, un paquet de toutes les gazettes du mois dernier.»

» Je suis,

*Pierre THIERRY!*

très-affectionné à vous servir.

*Signé, GOMBAUD DE ST.-THIEBAUD.»*

Alors M. Thierry nous dit, qu'il avoit écrit à son Seigneur pour lui faire favoir que je pouvois lui être utile dans plus d'un genre; & il ajouta qu'il feroit bien aise que M. Gombaud me fût utile à son tour.

M. Boniface étoit bien aise de m'accompagner, mais il étoit un peu embarrassé pour jouer son bout de rôle dans le grand monde où il alloit être introduit pour la première fois. Jusqu'alors, il n'avoit, pour ainsi dire, vu de Gentilshommes qu'à la Comédie; il croyoit que les grands Seigneurs disent chez eux d'aussi belles choses que les Auteurs en font dire aux confidens des Rois sur le théâtre, & il ne favoit pas trop ce qu'il pourroit répondre à de si belles harangues; sa honte au reste, n'étoit autre chose qu'un mélange d'orgueil & d'ignorance, puisque toute sa timidité consistoit dans la crainte d'être humilié.



Quand nous eûmes pris congé de M. Thierry, en lui promettant de le revoir dans la quinzaine, mon compagnon de voyage me disoit de temps en temps, tandis que nous avancions sous la conduite d'un Domestique : je suis bien fâché d'être venu, car il y aura peut-être dans ce château, des Marquis, des Barons, des Comtes, & des Seigneurs de la Cour ! Oh, que j'aimerois bien mieux être à ma boutique, si je n'avois pas fait banqueroute.

Alors je le rassurai autant qu'il m'étoit possible, en lui disant : Mon ami, les Seigneurs de village ont quelquefois de la morgue & de la fierté; mais soyez assuré qu'ils n'ont pas plus d'esprit que vous, M. Boniface; d'ailleurs si vous avez la bonhomie de les regarder comme des êtres sublimes, je ne m'y oppose pas; j'exige seulement de vous, que vous sachiez vous taire, & que vous me laissiez parler : Et quelle honte voulez-vous que je puisse avoir devant des êtres qui ne sont mes supérieurs que par préjugé, mais qui savent bien qu'en examinant leur valeur réelle, on les trouvera mes égaux ou mes inférieurs. Ne croyez pas, au reste, que je veuille me prévaloir ici de mes petits talens, ou de ma probité, car, quand je n'aurois ni l'un ni l'autre, je sens au fond de mon cœur que la distance entre un Seigneur & moi n'est



pas immense comme on voudroit quelquefois me le faire accroire.

Cependant, me dit M. Boniface, la distance n'est pas si petite.

Cela est vrai, lui dis-je; mais elle n'est pas non plus si grande, que le Roi ne pût bien la franchir en un seul instant; car il pourroit, en disant *oui*, faire de moi un grand Seigneur, quoiqu'il ne puisse pas aussi facilement métamorphoser un grand Seigneur en homme de mérite; au reste, pour vous prouver jusqu'à quel point je serai timide dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, j'ai l'honneur de vous prévenir que, quand je me trouverai dans le grand monde, je me regarderai comme un Jardinier, qui étant parmi des tas de choux & de betteraves, peut leur parler sans être entendu. Je ne prétends pas vous dire par là, que je serai un babillard impertinent; le Ciel m'en préserve; mais je voudrois vous inculquer dans l'esprit, que chacun doit savoir ce qu'il vaut, & qu'on peut agir librement sans insolence, & honnêtement sans timidité: & que voulez-vous que je craigne de la part d'un Seigneur qui a besoin de moi: croyez-vous que, quand même je ferois un sot, un Gentilhomme pourroit avoir la lâcheté de me maltraiter chez lui, lorsque je ne lui témoignerois aucune mauvaise intention, & au pis



aller, quand il y auroit quelque chose à souffrir, pourvu qu'il n'y eût rien de déshonorant, je me consolerois d'avance de toutes les fautes qui ne seroient pas les miennes.

En parlant ainsi, nous arrivâmes au château, qui étoit à une demi-lieue de la maison de M. Thierry. Monsieur Gombaud nous fit l'accueil le plus riant & le plus flatteur; d'abord, il nous fit reposer un instant dans le salon de compagnie, où nous fûmes présentés à Madame, après avoir passé dans plusieurs antichambres, à travers une double haie de gens de livrée. M. de St.-Thiebaud ne prit avec nous aucun ton de grandeur; mais je crois que, ce jour-là, il avoit ordonné de faire toilette à tous ses Valets, jusqu'au dernier Marmiton, comme s'il eût voulu que son affabilité fît à nos yeux un contraste plus agréable avec tout le faste qui l'environnoit. Il nous fit voir très-gracieusement ses appartemens & ses donjons, ses jardins & ses viviers; enfin il ordonna qu'on nous préparât deux chambres, & chacun de nous eut un Domestique à ses ordres.

Le soir du même jour, une demi-heure avant de souper, j'entendis ce Seigneur avec sa Dame, dans une chambre voisine dont la porte étoit entr'ouverte. Il s'agissoit entr'eux de savoir à quelle table on nous feroit manger; la Dame



opinoit pour nous mettre à l'office avec l'Intendant & les Femmes-de-Chambre; mais l'opinion du mari prévalut pour nous admettre à sa table, quand il lui dit: Madame, tous les gens à talens font Gentilshommes, & je vais bien vite joindre ces Messieurs, parce qu'ils ne sont pas faits pour s'ennuyer dans notre antichambre. Bientôt après, nous soupâmes, & la première soirée se passa sans parler en aucune manière de l'objet pour lequel nous étions venus. Les trois jours suivans, on nous conduisit à la chasse & à la pêche, & nous jouâmes successivement aux cartes, au volant & à la balançoire.

Cependant on ne parloit encore que d'amusemens, & M. Boniface me demanda si on nous fêtoit ainsi pour nos beaux yeux. Il s'en faut bien, lui répondis-je; croyez que, dans cette manière d'agir, l'orgueil trouve encore son compte; car, par ce moyen, nous rendrons ici un service dont on fera censé n'avoir pas besoin, & en attendant, nous recevons des politesses qu'on paroît nous faire gratuitement, quoique dans le fond il y ait des vues d'intérêt.

Au cinquième jour, M. Gombaud me demanda, par forme de conversation, si je croyois qu'il y eût quelque moyen d'empêcher la foudre de tomber sur un château; je lui dis que j'en connoissois un qui étoit regardé des Savans comme



infaillible. C'est beaucoup dire, me dit ce Seigneur; mais comment a-t-on pu découvrir un secret qui paroît si merveilleux? Je lui répondis qu'on avoit fait cette grande découverte par trois moyens réunis; savoir, l'expérience, le raisonnement, & le génie.

Et croyez-vous, me dit-il, que ce moyen produise toujours l'effet que vous en espérez?

Et croyez-vous, Monsieur, lui repliquai-je, que le Roi de France en auroit fait mettre sur le château des Tuileries, & que le Docteur Franklin en auroit placé sur tous les châteaux du Roi d'Angleterre, s'il n'avoit pas été vérifié auparavant, par les Physiciens des deux Royaumes, que ces instrumens servent à quelque chose?

Mais, me dit-il, comment ces machines peuvent-elles écarter la foudre? — Elles ne l'écartent point, puisqu'elles n'en garantissent qu'en l'attirant vers la terre. — Expliquez-moi donc comment elles peuvent l'attirer de cette manière.

Monsieur, lui repliquai-je, je n'ai pas besoin de vous expliquer comment se fait cette attraction, parce que, si les Sauvages du Canada me demandoient comment ils pourroient faire du vin chez eux, je leur répondrois tout simplement de faire l'essai de leur terrain, & de planter des vignes, mais il seroit inutile de leur faire des



raisonnemens à perte de vue sur les lois de la végétation.

C'est fort bien, me dit M. Gombaud ; mais comme j'ai quelques connoissances, vous pourriez entrer avec moi dans un plus grand détail qu'avec les Sauvages du Canada.

Je fais bien, lui répondis-je, qu'il dépendroit de moi de parler ici de l'électricité comme les Médecins parlent des maladies ; c'est-à-dire, qu'à force d'user de mots baroques & d'expressions barbares, je pourrois vous ennuyer & vous assommer par une apparence d'érudition, jusqu'à ce que, pour me faire cesser de parler, vous avoueriez complaisamment que vous m'avez compris. Mais je n'ai pas l'honneur d'être Docteur en Médecine, & je n'ai pas le talent merveilleux de parler long-temps pour ne rien dire, & surtout pour ne rien faire ; c'est pourquoi je vous dis naïvement que, si la crainte de la foudre est votre maladie, un paratonnerre sera votre remède ; d'ailleurs, ou vous êtes Physicien, ou vous ne l'êtes point ; dans le premier cas, vous n'avez pas besoin de mes petites instructions, & dans le second, je ne pourrai pas vous faire comprendre en un quart-d'heure, des découvertes qui ont coûté vingt ans de travaux.

J'avoue qu'il en coûtoit un peu à mon cœur de lui faire une réponse aussi sèche ; mais je



m'étois aperçu qu'il vouloit faire beaucoup de questions , & je favois par expérience que les grands questionneurs font quelquefois très-embarrassans.

Par ce moyen un peu brusque, je crus éluder la difficulté ; mais peu s'en fallut que je ne m'y engageasse de plus en plus ; car M. de St.-Thiebaud me fit cette observation que je trouvai très-juste ; Par l'argument cornu que vous venez de faire , me dit-il , vous m'avez très-bien prouvé que vous ne devez pas entrer dans de plus grandes explications avec moi , soit que je connoisse assez la Physique pour n'avoir pas besoin de vous , soit que , ne la connoissant pas du tout , je ne me trouve pas en état de vous entendre ; mais prenons un milieu entre ces deux extrémités , & supposons que je sois trop peu Physicien pour décider moi-même la question que je vous fais , & que cependant je le sois assez pour comprendre votre réponse ; vous conviendrez que dans ce cas-là , vous pourriez me répondre autrement que par le silence , à moins que vous ne prétendiez qu'il ne faut jamais parler de Physique ; mais , si cela étoit , comment pourroit-on l'apprendre ?

Je ne prétends pas , Monsieur , lui répondis-je , qu'il faille toujours garder le silence sur les matières scientifiques ; je conviens même



que la conversation sur les sciences peut devenir très-agréable, lorsque deux personnes à peu près également instruites fournissent alternativement leurs réflexions, c'est alors, comme deux amis qui se donnent à dîner chacun à leur tour. Mais quand un de ces deux hommes ne fait autre chose que multiplier des questions auxquelles l'autre est obligé de répondre sur le champ, il me semble, soit dit sans vous déplaire, que le premier ressemble à ces parasites emprunteurs, qui reçoivent toujours sans jamais rendre, & que le second ressemble à ces bonnes gens, qui s'épuisent volontiers par leurs bienfaits, mais qui, n'ayant plus rien à donner, ne reçoivent quelquefois pour récompense que du mépris & des reproches (1).

Pour vous faire voir, continuai-je, jusqu'à quel point un questionneur est à son aise, & combien il lui est facile d'embarrasser & de confondre les gens les plus instruits (au nombre desquels je n'ai pas la prétention d'être admis), je suppose que vous ayez ici une assemblée de Savans, & que vous ne deviez juger de leur mérite que par la facilité qu'ils auront à résou-

---

(1) Le Lecteur voudra bien observer que je ne donne pas toutes mes réponses comme des modèles de politesse; mais que je raconte simplement un fait, sans dire s'il est digne de blâme ou d'approbation.



dre les questions que je pourrai leur proposer sur la science que chacun connoitra le mieux ; je suppose aussi qu'ils cherchent à ne pas faire des digressions inutiles , mais à répondre directement. Hé bien , pour les confondre , je n'aurai qu'une question à faire à chacun. Je demanderai au Métaphysicien ce que c'est que l'éternité , au Géomètre quel rapport il y a entre la diagonale & le côté du carré , & à l'Astronome quelle est la distance de Saturne à l'étoile *Syrius*. Je prierai le Géographe de me dire si , aux pôles de notre globe , il y a de la terre ou de la mer , & le Jurisconsulte de me réciter la loi salique que nous n'avons point , ou celle des douze tables dont nous n'avons que des fragmens. J'exigerai que le Politique m'explique pourquoi un Militaire qui va se battre en duel est obligé de commettre un crime capital , sous peine d'être déshonoré. Je demanderai à l'Historien quel étoit le père de Melchisedech , au Savant dans les langues , comment s'appelle en grec & en latin une perruque à *trois circonstances* , au Chronologiste en quelle année est mort celui qui a inventé les tourtes à la franchipane ; enfin j'embarrasserai le Physicien en lui demandant la raison de la raison , sur tel phénomène que je voudrai choisir , & je le prierai , pour vous imiter , de m'expliquer les cau-



ses premières, telle que l'attraction. Si ces Messieurs, interrogés de cette manière, veulent répondre simplement & de bonne-foi, ils conviendront tous qu'ils peuvent prendre pour devise : *que fais-je*, & s'ils ont envie de cacher leur ignorance, ils me feront de savantes dissertations, pour m'expliquer ce qu'ils n'entendront point; mais, quelque preuve qu'ils donnent de leur orgueil & de la foiblesse de l'esprit humain, ils ne feront pas moins de très-savans personnages. Le Géographe qui ne pourra pas me faire la description des terres polaires, connoitra cependant les diverses parties de l'ancien & du nouveau monde, & me prouvera que notre globe a neuf mille lieues de contour, quoique l'Astronome ne connoisse pas la distance d'une planète à une étoile, il me démontrera que celle de la terre au soleil est de trente-quatre millions de lieues; le Jurisconsulte qui ne saura point la loi des douze tables, pourra néanmoins connoître assez bien les ordonnances de Louis XIV & de Louis XV pour me conserver mon bien, & défendre mon honneur; le Latiniste qui ne pourra pas me dire en latin le nom d'un objet qui n'existoit pas du temps des Latins, ne sera pas moins en état de lire dans l'original un grand nombre d'excellens Auteurs. Le Méde-



cin pourra aussi employer avec succès, le quinquina & les autres fébrifuges pour me guérir de la fièvre sans savoir comment; & le Physicien pourra par conséquent vous garantir de la foudre, quoiqu'il ne sache pas répondre à toutes sortes de questions sur la nature du fluide électrique. Croyez, Monsieur, que le plus habile Physicien n'est pas celui qui fait le plus de mots; c'est seulement celui qui a fait un plus grand nombre d'observations & d'expériences; croyez aussi qu'il ne faut pas être bien habile en Physique pour construire un paratonnerre, par la raison qu'un Chaudronnier n'a pas besoin de savoir la Chimie pour faire un alambic. Cependant si vous désirez que je vous fasse entrevoir en deux mots ce que je fais là dessus, veuillez m'écouter encore un instant.

Un Physicien s'aperçut en frottant un morceau de verre dans l'obscurité, que ce frottement produisoit quelques lueurs, & dans la suite il construisit une machine qui par un plus grand frottement donnoit de vives étincelles. Les Savans instruits de ce phénomène, firent des recherches, & s'informèrent mutuellement de leurs découvertes. Après avoir changé & perfectionné la machine de plusieurs manières, qu'il seroit trop long de vous détailler, ils par-



vinrent à produire des étincelles qui par leur vive commotion pouvoient tuer un oiseau & même un chat & un chien (ce sont des expériences qu'il faut voir pour s'en faire une idée). L'un de ces Savans (le Docteur Franklin) soupçonna que ce feu, produit ainsi à force d'art & d'industrie, pouvoit bien être le même qui est répandu dans toute la Nature, & qui produit les éclairs & le tonnerre, lorsqu'un nuage chargé de fluide électrique en rencontre un autre moins chargé qui lui sert comme de briquet.

On s'étoit déjà aperçu que ce fluide est attiré par des pointes de fer, & qu'il suit la surface des métaux comme les eaux suivent la pente d'un aqueduc. En conséquence on éleva dans des temps d'orage des cerfs-volans, qui portoient une petite tringle de fer pointu. Ces tringles parurent bientôt étincelantes & comme entourées de petits éclairs; on voyoit alors le feu du Ciel autour des cerfs - volans; il ne s'agissoit plus que de le faire descendre à terre, & ceci étoit bien facile d'après les connoissances qu'on avoit déjà acquises. On éleva d'autres cerfs-volans dont la petite corde étoit accompagnée d'un mince fil d'archal; on avoit cru, d'après l'expérience, que le feu devoit suivre la surface extérieure de ce léger conducteur,



comme une liqueur fuit la surface intérieure d'un tuyau qui penche; on ne s'étoit point trompé, car celui qui tenoit le bout de la corde & du fil d'archal, reçut bientôt une secouffe violente dont il manqua de mourir. Dans la fuite, pour éviter un pareil danger, on attachâ le bout de la corde & du fil de fer au pied d'un arbre, auprès duquel on plaça successivement divers animaux, sur lesquels, par ce moyen, on fit tomber la foudre. On remarqua en outre que le feu du Ciel une fois arrivé dans la terre, ne pouvoit pas faire plus de mal que les eaux d'un torrent quand une fois elles sont arrivées à la mer; vous voyez par là, que si j'éleve aux quatre coins de votre château quatre tringles pointues qui aillent aboutir à la cave, la foudre ne pourra jamais passer sur votre demeure sans être aussi-tôt conduite vers la terre qui est son grand réservoir. Encore un coup, ce fera comme un torrent dont vous n'auriez plus à craindre les inondations, les débordemens & les ravages quand on auroit construit un aqueduc pour le conduire jusqu'à la mer.

M. Gombaud & sa Dame furent si satisfaits de cette réponse, qu'ils me demandèrent aussitôt quelle somme je pourrois exiger pour leur construire ces quatre paratonnerres.



Je leur répondis que je ferois suffisamment récompensé par le plaisir de leur être utile, & qu'ils pourroient s'arranger pour le prix du fer avec le Serrurier, & ensuite avec l'Orfèvre, pour des pointes que je voulois faire faire en or ou en argent pour éviter la rouille.

Mon défintéressement leur fit plaisir, du moins ils me le témoignèrent par divers amusemens qu'ils cherchèrent à me procurer de nouveau pendant plusieurs jours; cependant je ne perdis pas entièrement mon temps; j'étois alors novice dans l'ouvrage que j'allois entreprendre, & la crainte d'y commettre quelque erreur, me fit écrire à mon ancien Professeur de Physique, pour lui demander des éclairciffemens qu'il m'envoya par le premier Courrier. Aussitôt que je les eus reçus, je montai sur le toit du château, pour prendre mes dimensions, & je fis un plan sur lequel je marquai pour le Serrurier, la longueur, la forme, & la grosseur des barres de fer dont j'avois besoin; j'en fis ensuite autant pour les pointes d'argent, que je fis faire par un Orfèvre de Vienne, en Dauphiné.

M. Gombaud m'avoit laissé le maître de faire mon prix avec les divers Ouvriers que je devois employer; mais quand les paratonnerres furent posés à leur place, je lui présentai un mémoire

bien



bien circonstancié, dans lequel je fis voir que je n'usois point des supercheres ordinaires pour faire de ces profits illicites, qu'on appelle *tours du bâton*.

Ce Seigneur en fut si content, qu'aussi-tôt il me fit présent de vingt-cinq louis; une demi-heure après, Madame me demanda quelle heure il étoit: je lui répondis que je n'en savois rien, parce que je n'avois pas de montre, & à cette occasion elle me fit présent de la fienne, qu'elle me pria très-gracieusement d'accepter. Dans ce moment, M. Boniface étoit à côté de moi, & comme il me regardoit avec ses grands yeux & la bouche béante, il sembloit vouloir me dire: *ma foi, quand les talens ne serviroient qu'à être bien reçu dans un château pour y gagner vingt-cinq louis, & une montre d'or, ils seroient encore bons à quelque chose.*

M. Gombaud vouloit nous retenir encore quelques jours dans sa terre, & nous procurer de nouveaux amusemens; mais le désir que j'avois de voir bientôt Lyon & Paris, ne me permit pas de rester plus long-temps. Il nous fit reconduire par un Domestique qui portoit, pour le Villageois Thierry, de nouvelles Gazettes, avec une lettre dans laquelle on lui marquoit que je m'étois acquitté de mon entreprise avec autant de succès que d'honnêteté. Ce bon Laboureur en fut si content, qu'il me demanda si j'avois



besoin de quelque chose pour continuer ma route, & m'offrit des témoignages pécuniaires de sa reconnoissance; mais je le remerciai en lui apprenant jusqu'à quel point le Seigneur & la Dame de son Village m'avoient témoigné la leur. Quand nous fûmes sur le point de partir de chez lui, il dit à sa femme qu'il alloit nous accompagner jusqu'à une lieue, & nous suivit ensuite en portant un petit panier à sa main. Avant d'arriver sur le grand chemin, nous rencontrâmes, dans un champ, M. Gombaud qui chassoit avec un de ses amis, & nous traversâmes avec eux un bois dans lequel je fus témoin d'une bonne action qui me fit plaisir. Ce bois appartenoit à M. de St.-Thiebaud, qui avoit défendu depuis peu, sous les peines les plus sévères, d'y conduire des bœufs ou des vaches; cependant nous trouvâmes dans l'endroit le plus épais de la forêt, un bon vieillard, qui faisoit paître une vache & un veau. Aussi-tôt que cet homme se vit surpris en flagrant délit par son Seigneur lui-même, il manqua de s'évanouir, & il auroit voulu, pour échapper à sa colère, pouvoir se rendre invisible. Il se croyoit perdu sans ressource, & il ôtoit son chapeau en tremblant, comme un Nègre qui se prépare à recevoir humblement la bastonnade, lorsque M. Gombaud lui dit: Hé bien, notre ami, comment va la joie?



Monseigneur, dit le vieillard, en balbutiant, je vous demande bien pardon; ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit ce bon Seigneur, êtes-vous content? Je le ferois bien, dit le bonhomme, si vous vouliez me pardonner.

Hé, comment voulez-vous que je vous pardonne, dit M. Gombaud; vous ne m'avez pas fait de mal.

Monseigneur, dit le Vieillard, ma vache & moi, nous mourrions de faim, si je ne venois la faire paître ici.

C'est fort bien fait, dit M. Gombaud en tirant de sa poche une de ces grosses tabatières qu'on appelle des *demi-journées*, & puisque c'est ainsi, je vais vous en donner une prise. Alors ce Seigneur versa de son tabac sur la main du bonhomme; mais ce fut en le puisant à plusieurs reprises avec un écu de six francs, & il finit par laisser sur la main du Vieillard le tabac & l'écu qui avoit servi de cuiller. Je ne fais ce que pensèrent là dessus tous ceux qui furent témoins de cet acte de bonté; mais je m'aperçus bien que le bon Vieillard ne fut pas le seul qui versa des larmes de joie.

Quand nous eûmes quitté les Chasseurs, nous arrivâmes bientôt sur le grand chemin, & M. Thierry après nous avoir accompagné jusqu'au village prochain, me demanda si je voulois lui



rendre un double service ; je lui dis que j'étois prêt à faire pour lui tout ce qui dépendroit de moi. Dans ce cas, me dit ce brave homme, je vous prie en premier lieu de m'écrire quand vous ferez à Paris, pour me faire savoir votre heureuse arrivée ; secondement , de vouloir bien prendre mon panier pour le laisser à l'auberge où vous irez dîner.

Mais pour cela , lui répondis-je , il faut que vous me disiez à quelle auberge.

N'importe laquelle, me repliqua-t-il, vous y laisserez le panier, & vous prendrez ce qu'il y a dedans ; je fais que vous ne devez rencontrer que des villages & de petits cabarets ; il n'y aura peut-être rien à manger ; mais vous trouverez dans le panier un chapon rôti pour votre dîner , & puis des pêches & du raisin pour votre deffert. J'ai eu soin aussi, ajouta-t-il, d'y mettre deux merles, pour vous accoutumer à garder vos sentimens de pitié pour les hommes qui en ont besoin, afin que vous ne ressembiez pas à ces grosses Dames qui, à ce qu'on dit, se trouvent mal en voyant tuer un oiseau, & qui dépenfent de beaux louis pour nourrir leurs petits chiens, quand elles ont bien de la peine à jeter un fou au pauvre qui pleure à leur porte, & quand elles favent que plus d'un infirme auroit besoin de leur protection pour entrer à l'hôpital.



Je lui fis mille remerciemens, tant pour ses bonnes attentions que pour la manière dont il me les témoignoit, & nous nous séparâmes en nous promettant mutuellement de nous écrire.

M. Boniface me témoigna la joie qu'il avoit de m'avoir rencontré, & me remercia pour toutes les petites jouissances que je lui avois procurées; je me félicitois moi-même de mon aventure, moins encore pour la montre d'or & les vingt-cinq louis que j'avois gagnés, que pour le plaisir d'avoir fait connoissance avec des personnes aussi estimables par les qualités du cœur; mais hélas, la suite de mon histoire ne prouvera que trop que c'est quelquefois un grand malheur pour un jeune-homme qui doit voir le monde, de n'y trouver en commençant que des personnes dignes d'estime. Les politesses qu'il reçoit, & les vertus dont il est témoin, peuvent lui inspirer une trop grande idée du cœur humain, & lui ôter cette méfiance qui est si nécessaire dans les sociétés où l'on ne trouve quelquefois que des fripons.

Il est bien vrai que mon aventure avec le Peruquier ambulante auroit dû me faire voir que tout le monde ne pense pas comme le villageois Thierry & son Seigneur; mais quand on a plus de bonté que d'expérience, on croit naturellement que les hommes *pervers* font exception à



la loi commune, & malheureusement c'est tout le contraire ( 1 ).

Nous étions si dispos, & nous marchions si vite après nous être reposés quinze jours, que nous allâmes ce jour-là dîner à Vienne; c'est-à-dire, trois lieues plus loin que le village où nous avions projeté de nous arrêter.

L'auberge où nous entrâmes, étoit sur une

---

( 1 ) Bien des Lecteurs sans expérience, regarderont cette assertion comme un horrible paradoxe, mais on les prie de vouloir bien observer que tout ce qu'on pourroit dire pour & contre là dessus, se réduiroit à une dispute de mots. Si l'on n'entend par hommes *pervers*, que ceux qui se font pendre, ou qui méritent de l'être, la proposition peut être fausse; mais si l'on entend par là tous ceux qui cachent quelque grand vice sous des dehors trompeurs, elle ne pourra que paroître vraie à tout homme qui aura souffert de grandes injustices, pour avoir eu trop de confiance & pour s'être formé une idée trop avantageuse du cœur humain. Celui qui se voit privé de tous ses biens pour avoir possédé une belle ame, & qui a eu le malheur de ne rencontrer dans ce monde que de faux amis, & des protecteurs bienfaisans à triple usure; celui-là, dis-je, se trouve naturellement si élevé au dessus du commun des hommes, qu'il lui est permis de voir quelquefois des crimes, là où les autres ne croyent voir que des vertus. C'est comme un Roi qui regarde souvent avec raison, comme très-petits, ceux à qui le vulgaire donne le nom de *grands*.

Il est des cœurs si grands, si généreux,  
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

NANINE, *Acte I.*



petite place à côté des tréteaux d'un Charlatan. Je ne fais si l'Empirique vendoit beaucoup de ses drogues; mais j'observai en l'écoutant un instant, qu'il avoit une adresse merveilleuse pour s'attirer l'attention de son auditoire. Ce n'étoit pas par de grands mots ni par de beaux gestes qu'il cherchoit à éblouir, mais par une éloquence d'autant plus persuasive, qu'elle étoit simple; le style à moitié naïf de l'Orateur, étoit d'ailleurs appuyé sur des faits imposans, comme on va le voir.

Bien des personnes, dit-il, prétendent qu'après avoir perfectionné l'art de guérir, j'ai trouvé le moyen de faire un feu économique pour se chauffer pendant l'hiver sans brûler ni bois ni tourbe, ni charbon; cela n'est point exact: on me donne à cet égard une réputation que je ne mérite point, & comme je ne suis pas un Charlatan, je vais vous dire en deux mots à quoi se réduisent mes découvertes. Il est bien vrai que j'ai guéri cinq à six personnes dont la maladie paroïssoit mortelle, & qui étoient réellement condamnées à mort par les autres Docteurs; il est bien vrai que j'ai enrichi la Pharmacie d'une douzaine de petits remèdes plus efficaces que ceux qu'on employoit auparavant contre la pleurésie, l'hydropisie & la goutte; mais il ne s'en suit pas de là que je puisse faire des miracles, & je vous avoue que bien des gens ont acheté mes



remèdes dans l'idée qu'ils feroient délivrés de la fièvre en moins d'une demi-heure, & qui n'ont réellement été bien guéris qu'au bout de deux jours. Je vous avoue aussi, que toutes mes découvertes sur le feu consistent à faire des lampes qui ne brûlent que de l'air, au lieu de consumer de l'huile & du coton; l'air que nous respirons, & que j'enferme dans ces lampes, forme à la vérité une flamme qui éclaire autant que dix bougies; mais avant de parvenir à faire un grand feu pour chauffer les appartemens avec ce combustible, & avant qu'on puisse se passer de charbon ou de bois à brûler, j'ai peut-être encore à travailler plus de trois ou quatre mois pour perfectionner mon invention.

Alors, il donna deux vessies à deux Paysans, & les pria de souffler dedans pour les remplir, l'une avec l'air des poumons, & l'autre à l'aide d'un soufflet. Quand elles furent pleines d'air atmosphérique, le Docteur y adapta un tuyau de cuivre recourbé; ensuite il en mit une sous son bras comme une mufette, & plaça l'autre sur un tabouret, après l'avoir chargée d'une pierre pour en faire sortir l'air par la compression. Dans ce moment, quoique l'air commençât à s'échapper, on ne voyoit encore aucune apparence de feu; mais quand l'Opérateur eut présenté une bougie allumée au bout du tuyau de cuivre



par où l'air sortoit peu à peu, l'un de ces tuyaux qui n'avoit qu'un trou, nous présenta une simple flamme comme celle d'une chandelle, & l'autre qui en avoit six, fut surmonté de six petites flammes qui formoient une espèce de fleur, mais qui étant détachées du tuyau, paroissoient isolées en l'air comme des feux folets.

M. Boniface, témoin de cette expérience, en fut si enthousiasmé, qu'il me tint ce langage : puisque l'air ne coûte rien, me dit-il, & qu'on a trouvé le moyen de le rendre inflammable, il faudroit, au lieu d'employer une vessie, construire une grande enveloppe de cuir, pour le faire sortir par de gros tuyaux, afin d'avoir un grand feu; & si l'on vouloit qu'il y eût toujours de l'air dans l'enveloppe qui serviroit de réservoir, on pourroit y adapter un soufflet qu'on feroit mouvoir avec un tournebroche, ou par un gros chien, à l'aide d'une roue. Par ce moyen, continua M. Boniface, on auroit toujours à la cheminée un feu qu'on pourroit alimenter sans aucune dépense.

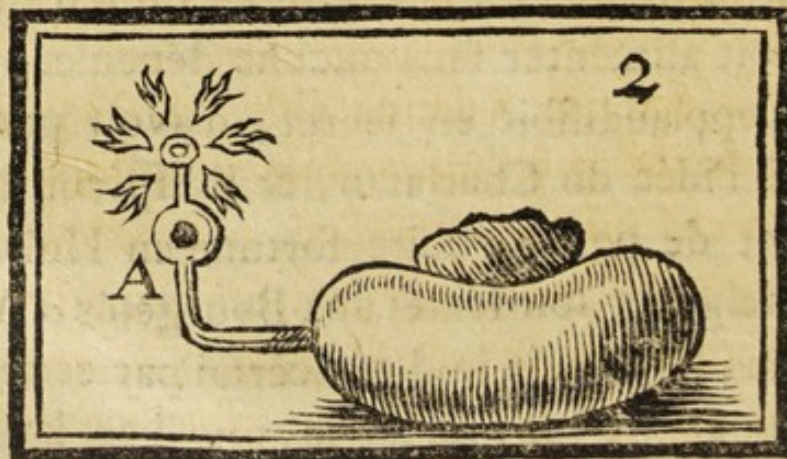
Il s'applaudissoit en secret, d'avoir perfectionné l'idée du Charlatan, & il espéroit bonnement de pouvoir faire fortune en Hollande en enseignant son secret aux Bourgeois d'Amsterdam, lorsque je le déconcertai par cette observation. Croyez, lui dis-je, que si cet homme



avoit fait une découverte aussi importante qu'il semble vous l'avoir prouvé par une fausse expérience, il n'auroit pas besoin de vendre ici de l'orviétan : car il gagneroit cent fois davantage à construire ses lampes économiques & merveilleuses ; il se feroit fait couronner en pleine Académie, & il auroit reçu des récompenses honorifiques & pécuniaires de la part du Gouvernement. C'est pourquoi je crois que l'air ne brûle pas lui-même en sortant du tuyau ; mais qu'il sert tout simplement de véhicule à quelque substance inflammable cachée en dedans, & qui est vraisemblablement aussi coûteuse que l'huile à brûler.

Quand je fis cette réponse à M. Boniface, je ne parlois que par conjecture ; mais voici ce que j'ai appris depuis.

La boule *A*, qui fait partie du tuyau recourbé par où passe l'air de la vessie, contient une éponge imbibée d'éthèr, & à travers laquelle l'air est obligé de passer avant de sortir. *Voyez la fig. 2.*





C'est donc l'éthèr qui brûle, & non l'air atmosphérique; par conséquent, celui qui se flatte d'avoir rendu inflammable l'air de l'atmosphère, ressemble à celui qui prétendrait faire brûler du fable mêlé avec de la poudre à canon, & qui voudrait faire un feu économique en faisant brûler des pierres qu'on auroit imprégnées, à grands frais, de substances sulfureuses & bitumineuses.

---

### CHAPITRE III.

*Courte description de Lyon. Tandis que Jérôme Sharp s'amuse dans un Café à proposer des Charades & à deviner des Questions aussi oiseuses que subtiles, deux Juifs projettent contre lui un tour perfide. Il console une Femme désolée par un phénomène effrayant, & après avoir démontré quelques erreurs de Voltaire & du Spectateur, il soutient sa propre cause en faisant l'éloge des Auteurs subalternes, & finit par l'explication d'une jolie Récréation chimique.*

**L**YON étant la seconde ville du Royaume, je crus devoir y séjourner quelques jours pour en examiner les beautés; mais en satisfaisant ma curiosité sur ce point, j'éprouvai que quand on a jugé un objet d'après la relation de ceux qui ne l'ont aperçu que du beau côté, on est en-



suite surpris de voir par soi-même qu'il ne répond pas à l'idée avantageuse qu'on s'en étoit formée d'avance. Je ne trouvai dans Lyon que des rues fort sales, remplies d'ouvriers oisifs, que la suspension du travail dans les manufactures de soie réduisoit à la mendicité; je vis une ville resserrée entre deux rivières & deux montagnes, & qu'on tâchoit presque en vain d'agrandir sur un terrain rempli de marais infects. Je passai sur quatre ou cinq ponts de bois, où je fus obligé de payer un modique péage; mais où l'on me changea souvent un louis pour recevoir un liard, en me rendant quelquefois d'assez mauvaise monnaie. Je remarquai ensuite la noble fierté de certains Négocians, la cherté des vivres, & la nonchalance de Messieurs les Comédiens François, qui, n'ayant point de rivaux dans cette ville, ne se gênent point pour amuser le public, par la raison que *les chevaux sont toujours mal ferrés dans un lieu où il n'y a qu'un Maréchal*. Ensuite je remarquai sur le mur de l'Hôtel-de-Ville, une jolie amplification de Colége, que je vais rapporter ici.

*Flumineis Rhodanus quâ se fugat incitus undis,  
 Quâque pigro dubitat flumine mitis Arar,  
 Lugdunum jacet antiquo novus orbis in orbe;  
 Lugdunumque vetus orbis in orbe novo.  
 Quod nolis alibi quæras, hinc quære quod optas;  
 Aut hinc aut nusquam vincere vota potes:*



*Lugduni, quodcumque potest dare mundus habebis ;  
Plura petas hæc urbs & tibi plura dabis.*

Jusqu'alors, j'avois cru que les qualités essentielles d'une inscription, étoient la précision & la briéveté; c'est pourquoi, quand je vis le mot *Lyon* enchâffé trois fois dans huit vers (sans compter la périphrase qui le désigne au confluent du Rhône & de la Saone), & lorsque je remarquai que les quatre derniers vers disent quatre fois, sous différentes expressions, *qu'on trouve à Lyon tout ce qu'on désire*, je ne pus m'empêcher de dire en moi-même : c'est bien faux, car outre qu'on n'y trouve point de belles rues spacieuses, ni de beaux ponts, ni un air bien pur, ni de grands Acteurs, ni de Parlement, je ne vois point dans cette inscription la briéveté que je voudrois y trouver : elle sent un peu le brouillard du Rhône qu'on respire à Lyon. Celle qu'on lit sur l'Hôtel-de-Ville de Marseille, est bien différente; elle ne contient aucune répétition fastidieuse; chaque mot y est un habile coup de pinceau : on y trouve autant d'énergie que dans les habitans de la Provence, & son style est pur comme l'air qu'on respire dans cette belle contrée.

*Maffilia,  
Phocensium filia,*



*Romæ soror , Carthaginis terror ,*  
*Athenarum æmula ,*  
*Altrix disciplinarum ,*  
*Gallorum agros , mores , animos*  
*Novo cultu ornavit ;*  
*Illustrat quam sola fides ;*  
*Muros quos vix Casari cesserat ,*  
*Contra Carolum V*  
*Meliori omine tuetur .*  
*Omnium fere gentium*  
*Commerciis patens ,*  
*Europam quam modò terruerat ,*  
*Modò docuerat*  
*Alere & ditare gaudet .*  
*An. MDCCXXVI. Reg. Lud. XV.*

Persuadé que pour bien connoître un pays ,  
 il vaut mieux observer les mœurs de ses ha-  
 bitans que d'étudier sa description topographi-  
 que, je résolus de fréquenter aussi bonne com-  
 pagnie que ma position pouvoit me le permettre ;  
 & je crus avoir un moyen de m'introduire tôt  
 ou tard auprès de quelques citoyens, en fré-  
 quentant le Spectacle & les Cafés; mais je fus  
 trompé dans mon attente, car, dans les pre-  
 miers Cafés de la place des Terreaux comme  
 à la Comédie, je cherchai en vain l'occasion  
 d'entrer en conversation avec autant de bon  
 sens que d'honnêteté : toutes les physionomies  
 semblèrent me repouffer, & me dire d'un com-  
 mun accord : *quel est cet intrus , qui croit que la*



*politesse, l'esprit & le savoir, sont un passeport suffisant pour parvenir jusqu'à nous. J'espérai d'avoir un peu plus de succès au café d'Apollon, & à celui des Muses; mais hélas! je n'y trouvai que des Commis de bureau, des Marchands, & des Courtauds de boutique; & dans un lieu où je croyois entendre parler de Belles-Lettres, il ne fut jamais question que de lettres-de-change.*

Un jour que j'étois assis tout seul sur une banquette de la place *Bellecour*, un Marchand de baromètres m'aborda pour me demander si j'avois besoin d'une lorgnette d'Opéra, ou d'un pèse-liqueur. Je me mis à causer un instant avec lui sur la pesanteur de l'air & des habitans de la ville; alors un homme bien couvert & d'un extérieur honnête, s'approcha de nous sous prétexte d'acheter au Marchand quelques uns de ses instrumens; aussi-tôt, je lie conversation avec lui; le Marchand se retire, & nous continuons de parler de physique. Après un assez long entretien, il m'indiqua le café du Prophète Elie, comme un rendez-vous où je pourrois le trouver tous les jours, & où je serois reçu à bras ouverts par une société de gens instruits qui, à ce qu'il m'assura, seroient ravis de m'entendre. Le lendemain, je ne manquai pas de me rendre avec M. Boniface au lieu indiqué; j'y trouvai en effet quelques érudits,



& des demi-favans qui agirent avec moi aussi bonnement & aussi familièrement que s'ils m'eussent connu depuis plusieurs années. Je m'aperçus bien que j'avois à faire à des Juifs, dont quelques uns étoient Rabins, ou Docteurs de la loi; mais je dis en moi-même : Dieu soit loué; ce sont ici de bonnes gens, & tant qu'il ne s'agira que de s'amuser, j'aime mieux être avec de bons Israélites, qu'avec ces Chrétiens rébarbatifs qui m'ont traité *de Turc à Maure*.

Ces Messieurs, en liant amitié avec moi, & en m'invitant à leurs parties de plaisir, ne me firent point avec l'indiscrétion ordinaire, les cent questions qu'on fait presque toujours à un nouveau venu, touchant ses parens, sa position, sa fortune, ses projets, & ses espérances; mais ils me parlèrent si souvent de leurs affaires en me fournissant adroitement l'occasion de parler des miennes, qu'ils apprirent peu à peu de moi, sans me le demander, tout ce qu'ils avoient envie de savoir. Cependant, on ne parloit d'affaires d'intérêt, que par parenthèse, & la conversation rouloit souvent sur les objets les plus frivoles; on passoit quelquefois un après-dîner à deviner des charades, & à proposer des questions oiseuses & subtiles.

Parmi les charades qui me furent proposées par un Rabin, voici les trois que j'ai retenues.

Première



Première charade. Mon premier se sert de mon dernier, pour manger mon entier.

Solution : *le chien se sert de la dent pour manger le chiendent.*

Deuxième charade. Mon entier se sert de mon premier, pour manger mon dernier.

Solution : *le bec-figue se sert du bec pour manger la figue.*

Troisième charade. Mon premier broute le dernier de mon entier.

Solution : *la chèvre broute la feuille du chèvre-feuille.*

Parmi les questions subtiles, on proposa les suivantes, dont je vais donner l'explication avec d'autant plus de plaisir, que plusieurs personnes l'ont demandée depuis qu'elles ont été proposées dans le préambule de mon Codicille.

P R E M I È R E Q U E S T I O N.

Comment partager dix écus à trois hommes, de manière que le premier en ait la moitié, le second un tiers, & le troisième un quart ?

R É P O N S E.

A la rigueur, c'est impossible, puisqu'en ajoutant la moitié de dix écus ( qui est 15 l. ), au tiers ( qui est 10 l. ), & au quart ( qui est 7 l. 10 s. ), on aura trente-deux liv. dix sous, qui font plus de dix écus ; & ce n'est pas bien étonnant, parce que la moitié, le tiers & le quart, valent



essentiellement plus que le tout. Sous ce point de vue, la chose est aussi difficile que s'il s'agissoit de partager un écu en quatre tiers, ou en six cinquièmes; mais la question peut être entendue d'une autre manière. Pour cela, supposons qu'un homme ait laissé dans son testament dix écus à partager comme la question l'annonce; dans ce cas, ce n'est de sa part qu'une erreur de calcul, & pour exécuter son intention, autant que faire se peut, il est clair qu'il faut diminuer la portion de chaque légataire, de manière que les trois portions soient entre elles comme la moitié, le tiers, & le quart. Alors on n'a qu'à diviser dix écus en treize parties, pour donner six treizièmes au premier légataire, quatre treizièmes au second, & trois au troisième; il est clair que les trois portions faites de cette manière, formeront précisément trente livres, puisqu'elles en feront les treize treizièmes, & qu'elles auront la proportion requise, parce que les nombres six, quatre, & trois, sont entre eux comme la moitié, le tiers, & le quart. Voici la portion de chacun, exprimée en livres, sous & deniers.

Pour le premier . . . 13 liv. 16 s. 11 d.  $\frac{1}{13}$

Pour le second . . . 9 : 4 : 7 :  $\frac{5}{13}$

Pour le troisième . . . 6 : 18 : 5 :  $\frac{7}{13}$

---

total . . . 30 liv.

---



## S E C O N D E Q U E S T I O N .

Que signifient les lettres suivantes de l'alphabet : l, n, n, e, o, p, y ; l, i, a, v, q ; l, i, a, t, t ; l, i, e, d, c, d ?

## R É P O N S E .

Il n'y a qu'à nommer toutes ces lettres en François, & l'on prononcera naturellement la phrase suivante : *Hélène est née au pays Grec ; elle y a vécu ; elle y a tété ; elle y est décédée.*

## T R O I S I È M E Q U E S T I O N .

On a posé une Sentinelle sur un pont, en lui conignant ( sous peine de la corde ) de laisser passer tous ceux qui diroient la vérité, & de jeter tous les autres dans la rivière. Un instant après, un homme passe, & lui dit : *tu me jetteras dans l'eau ;* là dessus la Sentinelle est fort embarrassée, car si elle jette cet homme dans la rivière, elle manquera à sa conigne, en jetant un homme qui a dit la vérité, & si elle le laisse passer sans le jeter dans l'eau ; elle fait grâce à un homme qui n'a pas dit la vérité, ce qui est également contraire à sa conigne. Maintenant, on demande par quel moyen ( ET IL Y EN A UN ) la Sentinelle peut éviter la potence sans déserter, & sans demander grâce.



## R É P O N S E.

Le Factionnaire n'a qu'un moyen de ne pas mourir à la potence ; c'est de se jeter lui-même dans la rivière avec une pierre au cou. On me dira, peut-être, que cette solution n'est guère satisfaisante, tant pour celui qui propose la question, que pour la Sentinelle. J'en conviens ; mais la consigne qu'on suppose à ce dernier, étant souverainement injuste, le Soldat est censé condamné d'avance à la mort sans l'avoir méritée ; & puisque la question est absurde, il n'est pas étonnant qu'on en donne une solution peu satisfaisante.

## QUATRIÈME QUESTION.

On a fait VINGT traits sur une planche avec de la craye ; on demande par quel moyen on peut les effacer tous en CINQ coups de torchon, de manière qu'à chaque coup on efface un nombre IMPAIR.

## R É P O N S E.

Cette question prise dans le sens qui se présente naturellement, est réellement insoluble, parce que cinq nombres impairs ne peuvent jamais faire un nombre pair ; mais il y a une manière de l'entendre, qui en rend la solution



très-facile. Pour cela, supposons qu'après avoir tracé les vingt traits, on s'avise de les numéroter comme à la page présente.

- 1
- 2
- 3
- 4
- 5
- 6
- 7
- 8
- 9
- 10
- 11
- 12
- 13
- 14
- 15
- 16
- 17
- 18
- 19
- 20.

Supposons de plus, que du premier coup de torchon, on efface les quatre premiers traits avec les chiffres correspondans; que du second, on efface les quatre suivans, également avec



les chiffres qui leur correspondent, & ainsi de suite; de cette manière, la question se trouvera résolue en un sens; car le premier coup de torchon aura effacé le chiffre 3, qui est impair; le second aura effacé le chiffre 7, & ainsi du reste; par conséquent, il n'y aura pas de coup de torchon qui n'ait effacé un nombre impair.

On peut proposer ainsi une infinité de questions, qui, à l'aide d'une équivoque, sont aussi faciles en un sens que difficiles de l'autre. Telle est celle où il s'agit de faire voir un cheval qui ait la queue là où les autres ont la tête (en lui attachant la queue à la crèche). Telle est celle où l'on propose de faire voir une *serpentine* (en dessinant un *serpe* dans une *petite tine*, ce qui n'est autre chose qu'une *serpe en tnette*). Telle est enfin celle où il s'agit de mettre trois Normands dans deux bateaux éloignés, de manière qu'il y en ait autant dans l'un que dans l'autre (en mettant un Manceau dans chacun, parce qu'un Manceau est Normand & demi). Les problèmes de cette espèce sont à peu près aussi nombreux que les jeux de mots. J'ai vu des gens qui, par la facilité qu'ils avoient à les résoudre, se regardoient comme des personnes de génie, & j'ai été moi-même la dupe du fol orgueil que mes talens en ce genre m'avoient inspiré. Il n'est pas possible, disois-je



intérieurement, en pensant aux Juifs avec lesquels j'avois fait connoissance, que ces Messieurs, dont la plupart sont si ineptes à résoudre des questions subtiles, soient en état de jouer quelque tour à un homme comme moi qui vient de développer tant de sagacité. Quelle étoit mon erreur ? N'aurois-je pas dû savoir qu'on peut être instruit sur un point & ignorer tous les autres, & que celui-là même, qui fait prédire les éclipses & calculer les équations du troisieme degré, peut succomber auprès d'un idiot par-tout où il est question d'intérêt ? N'aurois-je pas dû savoir que quand un homme subtil & bien intentionné a quelque chose à démêler avec un fripon, quelque sot qu'il soit, la partie n'est pas égale, & que le dernier a tout l'avantage ? 1<sup>o</sup>, parce que le premier a besoin de parer à toutes les ruses, & que le second n'a besoin que d'une ; 2<sup>o</sup>, parce que, l'un faisant parade de son savoir, peut faire connoître facilement le côté par où il est foible, tandis que l'autre, qui n'étale rien, peut cacher des ressources inconnues : telle étoit ma position vis-à-vis d'un Juif nommé Moïse, qui ne disoit presque rien ; mais qui paroïssoit ravi de m'entendre. Il me témoigna la plus grande amitié, & je crus que c'étoit un effet de ma facilité à deviner des charades qui me procuroit cet avantage.

Un jour que nous étions seuls dans le Café,



il me propofa de m'aller promener avec lui ; nous allâmes fous les arbres du *Breuteau* au delà du Rhône ; là nous rencontrâmes un homme que le Juif falua en l'appelant *mon Capitaine*, & en lui demandant depuis quand il étoit de retour du Pérou. Il y a trois mois , répondit cet homme , que je fuis entré avec mon vaiffeau dans le port de la Rochelle. J'ai fait un voyage très-lucratif , & je n'ai befoin que de faire une autre campagne pour achever ma fortune.

M. Moïfe le félicita de fes succès , & la conversation continua fur des objets indifférens. Une demi-heure après , le Capitaine dit au Juif : Mon ami , j'ai dépensé beaucoup d'argent dans cette ville , foit au jeu , foit avec les femmes. Ce n'est pas étonnant , dit le Juif , car les Marins fe dédommagent toujours , quand ils font à terre , des privations qu'ils ont effuyées en mer. A propos , dit enfuite le Marin , vous devez connoître des Orfèvres dans cette ville ; pourriez-vous me faire vendre des lingots d'or ? C'est très-facile , dit M. Moïfe ; mais afin que l'Orfèvre ne puiffe pas nous en imposer , il faudra que j'en faffe l'effai pour en connoître le titre. Je fuis bien-aife , dit le Capitaine , en lui montrant un petit lingot , que vous foyez en état d'en juger par vous-même ; effayez celui-là , continua-t-il , vous le trouverez à vingt-trois



karats, comme tous les autres que j'ai chez moi.

Alors nous allâmes chez le Juif, qui, pour faire cette opération, mit dans une coupelle vingt-quatre grains d'or, avec quarante-huit grains d'argent, & quatre gros de plomb; quand les métaux parfaits furent fondus, & les imparfaits calcinés, à l'exception du plomb qui fut vitrifié, il ne resta dans le creuset que l'or & l'argent qu'on applatit ensuite sous le marteau pour en former une lame très-mince qu'on roula en manière de cornet. On mit ce cornet dans une fiole, pleine aux trois quarts d'acide nitreux, & après la dissolution de l'argent, par cet acide, on retira l'*or de départ*, qui, quand il fut pesé, n'eut perdu qu'un grain par la coupellation. Il est, dit le Juif, à vingt-trois karats, comme vous me l'avez dit; mais il faudra faire l'essai des autres lingots pour savoir si tout votre or est également pur. Le Capitaine sortit aussitôt, pour aller quérir d'autres lingots, & le Juif me tint ce langage: Ce Marin, dit-il, est un bon enfant, qui ne fera pas fâché que je gagne quelque chose sur sa marchandise; je veux la lui acheter moi-même; mais comme je n'ai pas assez d'argent pour prendre le total, il dépendra de vous de saisir l'occasion d'en faire votre profit. Je pourrois bien, ajouta-t-il, don-



ner part au gâteau à quelqu'un de mes confrères ; mais ils font la plupart si ingrats envers moi , que j'aime mieux obliger un véritable ami tel que vous.

Je répondis que je n'étois pas assez riche pour pouvoir faire de pareilles acquisitions , & que d'ailleurs le gain licite que je pourrois y faire , seroit trop peu considérable pour que je voulusse me priver de mon argent comptant , dont j'avois besoin.

Il parut surpris & mécontent de ma réponse ; mais il tâcha de dissimuler , & de cacher sa surprise & son mécontentement , en me disant : *ce que j'en dis , n'est que pour votre bien.*

Cependant le Marin reparut bientôt , & apporta une douzaine de petits lingots qui furent tous essayés & trouvés bons comme le premier. Le Juif proposa de les acheter lui-même , & de les payer dans le courant du mois.

Cela ne suffit pas , dit le Marin , vous pouvez bien garder le tout pour m'en rendre compte à loisir ; mais il faut que vous me donniez tout à l'heure cinquante louis , dont j'ai le plus grand besoin.

M. Moïse répondit , que dans ce moment il n'en avoit que trente ; mais il ajouta , que si je voulois en avancer vingt pour compléter la somme , il me les rendroit le lendemain , & que je



pourrois avoir un lingot en nantissement, pour la sureté de la dette.

J'étois en état de satisfaire sur le champ à sa demande; mais j'eus en moi-même une espèce de pressentiment qui sembloit m'avertir de quelque malheur.

Cependant, craignant qu'un refus total ne me fit passer pour méfiant & ridicule, je dis que je n'avois en mon pouvoir que dix louis. Donnez toujours ce que vous avez, me dit alors le Juif, parce qu'un de mes voisins me prêtera le reste.

Cette manière de s'arranger selon mes facultés me parut un peu suspecte, & pour ne pas me laisser leurrer, j'offris d'aller chercher cet argent à mon auberge, quoique je l'eusse sur moi, & je les priai de me confier un petit lingot, me proposant de le faire essayer par un Orfèvre, avant mon retour.

Le Juif, qui soupçonna mon dessein, parut surpris de ma précaution, & après avoir jeté un coup d'œil au Marin, il lui dit tout bas, mais de manière que je pusse l'entendre: ce Monsieur ne nous connoît pas, & nous ne pouvons que louer sa prudence; ensuite il lima un petit lingot, & me dit: emportez cette limaille pour la faire essayer.

L'Orfèvre à qui je fus la présenter, me dit



que c'étoit de bon or, & je rentrai bientôt pour compter mes dix louis, qu'on promit de me rendre dans le courant de la semaine, en me donnant pour gage le lingot dont j'avois fait effayer la limaille.

Quelques jours après, je ne trouvai le Juif, ni dans le Café qui nous servoit de rendez-vous ordinaire, ni dans son hôtel garni. Cette disparition m'avertit que je pouvois avoir donné dans un piège, & j'appris bientôt après, que je n'avois en possession, pour la fureté de mes dix louis, qu'un lingot de cuivre ou de similor. Cependant le lingot que j'avois reçu, portoit la marque que j'avois vu faire avec la lime, & je ne fais si, après avoir limé un lingot d'or, on y en avoit substitué un de cuivre, avec une marque pareille; ou si, après avoir limé un lingot de cuivre, on en avoit escamoté la limaille pour ne me donner que de la poudre d'or; quoi qu'il en soit, ce tour m'apprit que ceux avec qui il est si facile de faire connoissance, sont quelquefois beaucoup plus à craindre que ceux qui se montrent d'abord inaccessibles, & qu'il ne suffit pas de savoir jaser avec des Juifs soi-disans Chimistes, ou Marins; mais qu'il faut encore se tenir sur ses gardes avec quelques uns de ces Messieurs, qui ne sachant faire ni logogryphes ni charades, savent cependant très-bien faire des dupes.



M. Boniface, à qui je fis part de cette aventure, me dit qu'il n'auroit pas donné dans un pareil piège, parce qu'il auroit voulu faire essayer le lingot même, & non la limaille. Je fais bien, lui répondis-je, que beaucoup de Médecins connoissent la cause des maladies quand il n'est plus temps de les guérir; mais l'amitié que le Juif me témoignoit, la richesse apparente du Marin, & le hasard qui nous l'avoit fait rencontrer à la promenade, tout a concouru à diminuer mes soupçons, & nonobstant votre prudence, je ne voudrois pas encore assurer que vous ne seriez pas trompé vous-même dans des circonstances pareilles.

Le soir de ce même jour, comme j'entrois dans l'hôtel garni où je demeurois, près la place des Cordeliers, je trouvai la maison en deuil, & toutes les physionomies accablées de surprise & de chagrin. La Maîtresse du logis pouffoit des cris & des sanglots, tandis que son mari & plusieurs autres personnes tâchoient en vain de la consoler. Je demandai à la servante quelle étoit la cause de ces gémissemens; elle me dit que sa Maîtresse venoit d'apprendre la mort de son fils unique, qui étoit au service. Et d'où vient, lui dis-je, que le père ne montre pas la même tristesse? Je ne fais pourquoi, me dit-elle, cependant il a beaucoup de tendresse pour



son fils ; mais il croit peut-être qu'il se porte bien. Mais encore, lui repliquai-je, comment la mère peut-elle avoir appris sa mort, tandis que le père le croit en vie ? Alors elle me dit que dans un instant où la mère se reposoit dans sa chambre, deux gouttes de sang étoient tombées sur son front & sur sa coiffure, & que c'étoit pour cette femme, un signe d'autant plus infailible de la mort de son fils, qu'on connoissoit, à Condrieu, un Laboureur qui avoit, deux ans auparavant, appris la mort de sa fille par un signe pareil. Ce n'est pas le tout, ajouta la servante, nous avons un chien dans ce quartier qui aboye tous les soirs dans les rues, & ce ne peut être qu'un signe de malheur.

Voyant que l'ignorance d'un phénomène simple & naturel, portoit ainsi la désolation dans une famille, je demandai à parler à cette tendre mère, pour tâcher de lui donner quelque consolation. Je trouvai dans sa chambre un grand nombre de voisins, parmi lesquels il y avoit deux Savans, ou prétendus tels, qui se disputoient sur la certitude du signe qui causoit tant de larmes.

Le premier disoit que deux gouttes de sang tombées sur le front & sur la coiffure d'une femme, n'annoncent pas plus la mort d'un homme que le rêve sur un numéro de la loterie



n'annonce sa sortie de la roue de fortune. Il peut bien arriver, disoit-il, que le numéro vu en songe soit bon une fois, parce que le rêve ne doit pas l'empêcher de sortir; mais il arrive cinquante fois qu'il ne sort point, parce qu'il n'y a aucune liaison réelle entre l'imagination d'un homme endormi & les combinaisons du hasard. On a vu, continua-t-il, un officier se noyer en Flandre, dans l'Escaut, le même jour & à la même heure que sa sœur s'est noyée à Toulouse dans la Garonne. Dira-t-on pour cela que la vie de la sœur étoit essentiellement dépendante de celle du frère; comme si on ne voyoit pas de temps en temps des gens se noyer sans qu'il arrive aucun autre malheur dans sa famille? De là je conclus que deux gouttes de sang peuvent être tombées sur le front d'un Vieillard de Condrieu, le jour même que sa fille est morte à Genève, sans qu'on puisse induire de là que le même phénomène indique toujours le même malheur.

Et moi, je vous soutiens, disoit l'autre Savant, que ces gouttes de sang annoncent la mort, parce que vous ne pouvez point me citer des faits pareils qui soient arrivés sans annoncer quelque désastre, tandis que je peux, au contraire, vous rappeler le sang qui tomba sur une table où l'on jouoit aux dés à la Cour



de Henri IV, ce qui fut le présage de l'assassinat de ce bon Prince, & de l'évènement funeste qui mit la France en deuil.

Vous vous trompez, repliqua le premier, & vous croyez trop légèrement un fait rapporté sans preuves, par des Historiens qui n'en ont pas été les témoins oculaires. Lisez Voltaire sur ce point; il vous dira que si le Père Daniel avoit été un peu Physicien, il auroit su que les rayons de la lumière réfléchis par les points noirs des dés à jouer, & vus sous un certain angle, doivent paroître rouges, & qu'on peut alors prendre des taches d'encre pour du sang; d'où je conclus, que le fait que vous citez sur Henri IV est apocryphe.

Le Docteur à qui on proposa cette objection inattendue, ne fut guère que répondre; mais il fut encore plus embarrassé quand on lui demanda d'où pouvoient provenir ces gouttes de sang, sinon de quelqu'un de la famille.

Alors je priai ces Messieurs de vouloir bien m'écouter un instant, & je leur dis: il est vrai que Voltaire fait sur le Père Daniel la remarque qu'on vient de citer, & je ne fais si le Poète a tort ou raison de reprocher à l'Historien son ignorance en Physique; mais si Voltaire étoit Physicien, & s'il étoit ici, je le prierois de vouloir bien m'expliquer quel est cet angle sous lequel



lequel il faut voir des points noirs pour qu'ils paroissent comme des gouttes de sang, à tous les Seigneurs de la Cour qui les voyent sous différens angles, sans que personne s'aperçoive de cette illusion d'optique. Voltaire, qui reproche si légèrement aux autres de n'être pas Physiciens, a bien la mine de ne pas connoître lui-même le phénomène sur lequel il fait le savant ; quoi qu'il en soit, voici mon avis.

Un Naturaliste de Dijon a découvert que lorsque la chrysalide d'une certaine chenille qui s'attache aux planchers, se change en papillon, elle verse quelques gouttes de sang, qui peuvent tomber sur une table ou sur une personne qui est dans l'appartement. On a d'autant plus de tort de regarder ces gouttes de sang comme un signe de mort, qu'elles annoncent tout simplement la résurrection d'un insecte.

Cette remarque donna envie de vérifier si dans la chambre où nous étions, il y avoit quelques insectes attachés au plafond, & l'on trouva effectivement vers l'endroit où étoit la Maîtresse de la maison, quand le sang étoit tombé sur sa tête, divers groupes de chrysalides, capables d'inspirer vingt fois la même terreur. Là dessus, je fis quelques raisonnemens pour prouver à cette mère désolée le peu de rapport qu'il y avoit entre la mort de son fils & la naissance d'un



papillon ; & je parus lui faire plaisir quand je lui dis : Madame , je ne peux connoître de science certaine , que votre fils est en vie , parce qu'il n'est pas immortel & que je ne suis pas devin ; mais nonobstant vos craintes , il y a cent à parier contre un , qu'il se porte bien.

Mais , me dit-elle , que signifie donc ce chien que j'entends aboyer tous les soirs d'une manière effroyable ; n'est-ce pas pour annoncer la mort de quelqu'un ? Il y a dix ans , ajouta-t-elle , que ma mère est morte , & la même nuit nous entendîmes un dogue qui beugloit comme un taureau.

Madame , lui répondis-je , la faim peut faire aboyer un chien d'une manière effroyable , surtout quand il a perdu son Maître , & que les ténèbres de la nuit augmentant sa douleur , lui ôtent tout espoir de trouver un gîte ; il aboyeroit dans un désert où il ne meurt personne , comme dans une grande ville où il meurt tous les jours du monde , & ses aboiemens n'ont pas plus de rapport avec la mort de tel homme en particulier , que le chant nocturne du hibou ou le vol de la chauve-fouris avec celle de cinq cents personnes qui meurent en France toutes les nuits.

Là dessus , il lui resta encore quelques doutes ; mais ils furent entièrement dissipés deux



jours après, lorsqu'elle reçut une lettre de son fils, qui annonçoit son retour.

Parmi les personnes qui avoient accouru pour consoler cette femme, il y avoit un Marchand du voisinage, avec lequel je fis connoissance, & qui, trois jours après, m'invita à dîner chez lui; nous eûmes ensemble une conversation que je crois pouvoir rapporter ici.

Il est bien étonnant, me dit-il, qu'un grand génie comme Voltaire se soit trompé comme vous l'avez prouvé l'autre jour, sur un point aussi simple d'histoire naturelle.

Je ne suis pas plus étonné, lui répondis-je, d'apprendre qu'un grand Homme s'est trompé, que d'entendre dire qu'il y a des taches au Soleil: le Poëte Philosophe a trop écrit pour avoir toujours rencontré juste, & il n'y a que ceux qui ne font rien, qui ne se trompent jamais.

Cependant, me dit-il, je ne crois pas que les autres Auteurs se soient trompés si grossièrement.

Vous n'avez donc pas entendu dire, lui répliquai-je, que les erreurs de Descartes ont été réfutées par Newton, & que celui-ci a commencé l'Apocalypse; vous ne savez donc pas, que selon un grand Naturaliste, la terre que nous habitons n'étoit autre chose que du verre, il y a environ vingt-cinq mille ans, & que, s'il



faut en croire le Spectateur, le Roi d'Angleterre pourroit perdre toutes ses possessions en Amérique, & même le Royaume d'Ecosse, sans avoir lieu de les regretter.

Oh, pour ce point, me dit-il, je crois qu'il est vrai, parce que la puissance d'un Roi ne consiste pas dans l'immensité du terrain qu'il possède, mais seulement dans le nombre & l'industrie de ses sujets; d'où il s'ensuit que le Roi d'Angleterre ne perdrait rien en abandonnant la moitié de ses Etats, pourvu que dans l'autre moitié, il prît des moyens pour redoubler l'industrie & la population.

Voilà à peu près, lui dis-je, la raison que donne l'Observateur Anglois; mais je pense que sur ce point il a mal observé. Voici pourquoi: que diriez-vous du Propriétaire d'une forêt, qui en abandonneroit la moitié en disant: ce n'est pas l'étendue de la forêt, qui fait ma richesse, ce sont les arbres; or, je peux planter la même quantité d'arbres dans la moitié de mon terrain; donc je peux abandonner l'autre moitié sans rien perdre.

Il semble, me dit le Marchand, que ce raisonnement est juste.

Dans ce cas, lui dis-je, il peut faire sur la moitié le même retranchement qu'il a fait sur le tout, & se réduire au quart, en y plantant



quatre fois autant d'arbres, que ce quart en contenoit auparavant. Ensuite, il peut se réduire au huitième, en y en plantant huit fois autant qu'il y en avoit.

Le Marchand me dit alors, que ce n'étoit pas possible, à cause que le quart & le huitième de la forêt, ne pourroient jamais contenir autant d'arbres que la forêt entière en avoit auparavant.

Et quand même cela se pourroit, lui dis-je, on auroit tort de resserrer une forêt dans des bornes si étroites, en en abandonnant les trois quarts, ou les sept huitièmes; parce que si on peut parvenir à faire valoir un quart autant que valoit le tout, on auroit évidemment quadruplé sa richesse, si, au lieu d'abandonner les trois quarts, on eût exercé son industrie sur la totalité.

Faites maintenant l'application aux États du Roi d'Angleterre, & voyez d'abord si ce Souverain pourroit mettre dans une seule partie de la Grande-Bretagne autant de Sujets qu'il en a dans ses trois Royaumes, avec ceux de l'Inde & de l'Amérique, sans qu'ils fussent obligés de se manger les uns les autres, dans le cas où cela se pourroit; voyez ensuite si l'Irlande, l'Ecosse, & toutes les terres des Colonies que nous supposons abandonnées, ne feroient pas



suffisantes pour en nourrir quelques millions de plus, & par conséquent dignes d'être conservées à la Couronne.

Quand vous aurez examiné ces deux points, voyez si le Parlement d'Angleterre, où il y a de si grands Politiques, auroit fourni tant d'argent, & fait verser tant de sang, pour conserver treize Provinces dans le Nouveau-Monde, s'il avoit pensé, comme le Spectateur, qu'on n'avoit pas intérêt de les garder.

Je connois des Anglois qui pensent dans la théorie, comme l'Auteur que je réfute; mais je suis très-persuadé que s'ils étoient propriétaires d'un troupeau & d'une prairie, ils n'abandonneroient pas facilement la moitié de leurs pâturages, sous prétexte qu'ils pourroient nourrir le même troupeau dans l'autre moitié.

Vous voyez, d'après cela, qu'il ne faut pas toujours croire les Auteurs sur leur parole, soit qu'ils se trompent de bonne-foi, soit qu'ils prétendent faire croire aux autres ce qu'ils ne pensent pas eux-mêmes. Il n'y a presque pas d'erreur qui n'ait été soutenue par quelque grand Homme; celui-ci prétend que les bêtes ont de la raison, & cet autre soutient que les hommes n'ont qu'un instinct. L'un dit que tout est bien, & l'autre réfute le système de Leibnitz, sans l'entendre, ou, pour mieux dire, il fait sem-



blant de ne l'avoir pas entendu, pour avoir le plaisir de le réfuter. L'un vous dira que le corps humain est une machine, montée d'avance pour produire tous les mouvemens correspondans aux volontés de l'ame, & prétendra expliquer, par cette *harmonie préétablie*, comment l'ame paroît agir sur le corps; l'autre vous dira que les comètes sont des météores passagers, quoiqu'il soit démontré en astronomie que ce sont de véritables planètes qui décrivent des ellipses excentriques. Je ne finirois point, si je voulois vous donner ici le catalogue de toutes les erreurs consignées dans nos bibliothèques; il en est des systêmes philosophiques, comme des procès qu'on plaide au Palais, & comme des prétentions de deux Souverains qui sont en guerre; c'est-à-dire, qu'il n'y en a point qui ne soit en même temps soutenu & combattu par de vaillans champions.

Si cela est, me dit le Marchand, un homme qui n'est pas en état de juger par lui-même, est obligé de douter de tout.

Pardonnez-moi, lui repliquai-je, car, comme nous avons en politique des points sur lesquels deux Nations s'accordent toujours d'après le droit des gens, & comme on connoît en Jurisprudence des principes assez certains, & des maximes assez constantes pour ne jamais four-



nir matière à procès; de même nous avons dans les sciences, des vérités si bien démontrées, qu'elles ne peuvent pas donner lieu à différens systêmes. Quant à celles sur lesquelles les Savans n'ont pas été d'accord, il en est plusieurs qui ne fournissent plus matière à contestation, & sur lesquelles le procès est à présent jugé; & sur ce qui reste d'indécis, c'est au Lecteur prudent à écouter attentivement les raisons fournies de part & d'autre, pour porter ensuite un jugement impartial, en prenant pour devise:

*Amicus Aristoteles, sed magis  
amica veritas.*

Alors un des convives, dont l'habit noir & les cheveux longs annonçoient un Jurisconsulte, se mêla de la conversation, en commençant de cette manière: le métier de faire des Livres est le dernier de tous, & la plus grande fatyre qu'on puisse faire d'un homme, après avoir dit que c'est un fripon, c'est d'ajouter que c'est un Auteur.

Monfieur l'Avocat, lui répondis-je, vous parlez un peu légèrement, en condamnant ainsi, sans aucun discernement, les grands & les petits Écrivains, & votre sort ne seroit sûrement point digne d'envie, si cette mauvaise cause que vous voulez entreprendre, ressembloit à toutes celles que vous avez à soutenir au Palais,



Pourquoi donc ? me dit le Légiste ; n'est-il pas clair qu'on ne publie aujourd'hui que des idées réchauffées & rajeunies. Tout ce que disent nos Écrivains, a été dit par leurs prédécesseurs, & souvent par leurs contemporains, d'où je conclus que la littérature est un pillage, & que les auteurs ne font que des corsaires.

Hé, quand même, lui repliquai-je, on ne publieroit aujourd'hui que des idées réchauffées ou rajeunies, comme vous le prétendez, la chaleur, & la fraîcheur du style, font-elles donc des qualités assez peu considérables pour qu'on doive les négliger & les mépriser ? Mais n'allons pas si vite, & si vous voulez me persuader qu'il n'y a que de vieilles idées dans les Ouvrages nouveaux, commencez par me prouver, si vous le pouvez, que les connoissances humaines ne font absolument aucun progrès, que tout est découvert depuis plusieurs siècles, qu'on n'invente plus rien dans les Arts, qu'au lieu d'admirer nos Palais modernes, il ne faut admettre dans nos villes qu'une Architecture rustique, & qu'il faut brûler l'Histoire Naturelle de Buffon, & les Comédies de M. de Cailhava, pour ne lire que les Ouvrages d'Aristote & les farces Italiennes; quand vous m'aurez fourni cette preuve, ce qui ne fera peut-être pas pour vous une tâche bien facile, il vous



restera encore à me faire voir, qu'un Auteur ne contribue aucunement à la propagation des connoissances humaines, quand il ne publie aucune idée de son invention; comme s'il falloit briser une glace, parce que les rayons qu'elle réfléchit ne viennent pas de son propre sein; ou comme si la Lune n'étoit d'aucun secours au voyageur nocturne, parce qu'elle brille d'une lumière empruntée; mais vous auriez trop à faire, s'il falloit me fournir toutes ces preuves, & pour vous soulager un peu de ce pesant fardeau, je vous offre, moi, de vous démontrer qu'il n'y a point d'Ouvrage littéraire ou scientifique, quelque pitoyable que vous puissiez le supposer, qui ne soit utile dans son genre, depuis un traité d'Alchimie jusqu'à un recueil de calembours.

Hé bien, me dit l'Avocat, dites-moi donc à quoi peut servir le Manuel des Oisifs, ou le recueil de Charades ?

Il sert, lui répondis-je, à amuser les amateurs de ce genre, qui sont en grand nombre : il en est de la nourriture de l'esprit comme de celle du corps : tout le monde ne peut pas digérer des viandes nourrissantes; il est des malades qui sont obligés de choisir les alimens les plus légers; mais, quoique la charade soit ordinairement l'aliment des esprits foibles, il y en a quelquefois de très-vigoureux qui s'astreignent, pour peu de temps,



à ce régime, pour pouvoir ensuite favoriser avec plus de plaisir des matières plus substantielles. D'ailleurs, vous savez qu'il ne faut pas disputer des goûts; & parce que vous aimez la danse de Vestris, & la musique de Gluck & de Piccini, vous ne devez pas exiger que ceux qui aiment les amusemens champêtres s'ennuyent tristement lorsqu'ils peuvent s'amuser au son du fifre & du tambourin. Si vous n'aimez que le genre sérieux ou profond, pleurez tant que vous voudrez à la lecture d'un Drame, pâlissez sur un livre de droit ou d'Algèbre, & bâillez en lisant un discours Académique; pour moi j'aime à rire quelquefois avec un faiseur de charades & de calembours, & plus il est bête, plus il m'amuse. Au reste, le Manuel des Oisifs est utile sous un autre point de vue bien plus intéressant, puisqu'il a fait naître la bienfaisance du sein même de l'oïveté & de la frivolité; c'est un digne Curé de campagne, qui a publié ce Recueil au profit des indigens de sa Paroisse, & il n'y a peut-être pas de charade dans cette compilation, qui n'ait valu cinq à six sous à un pauvre.

A ces mots, l'Avocat me dit qu'il passoit condamnation sur l'utilité du Manuel des Oisifs; mais, ajouta-t-il, à quoi peut servir un Ouvrage d'Alchimie, qui ne donne & ne peut donner que de fausses recettes pour faire de l'or ?



Je conviens , lui dis-je , que l'art de faire de l'or n'est autre chose , par rapport à l'Auteur , que l'art d'attraper de l'argent ; j'en connois un qui , s'étant ruiné à acheter un laboratoire pour faire de bonnes expériences Chimiques , a rétabli sa fortune en composant un assez mauvais *Traité* sur la Pierre Philosophale. Il est bien vrai que l'Ouvrage n'a pas été aussi utile aux Lecteurs qu'à l'Auteur & au Libraire ; mais le public pouvoit-il exiger raisonnablement qu'on lui donnât pour un petit écu l'art de faire de l'or , & le moyen de s'enrichir ? Cependant , on peut dire que les acquéreurs de l'Ouvrage ont reçu à peu près en espérance , la valeur de leur argent ; voici pourquoi : ces fortes de traités ne sont destinés , en général , qu'à des gens qui se repaissent de chimères. Le seul espoir de faire , par leur art , dans un creuset , ce que la Nature a fait dans les mines du Pérou , les occupe continuellement , & leur fait supporter le fardeau de la vie ; & quand un homme n'a pas d'autre bien , n'est-ce pas le servir utilement , que d'entretenir son espérance ? Je connois un malade que la peur feroit mourir subitement , si on lui apprenoit que sa maladie est incurable ; il feroit très-dangereux pour lui , qu'il fût détrompé. L'art du Médecin consiste , en pareille circonstance , à promettre continuellement une guérison qu'il ne peut effectuer ,



& cela pour calmer l'esprit du patient, & le faire vivre quelques mois de plus. Si le Docteur ne peut consoler le malade, que par de belles paroles, ce n'est pas sa faute; mais il fait son devoir, ou pour le moins son métier. Tel est l'Auteur Alchimiste à l'égard de ceux qui ont conçu le projet insensé de faire de l'or; s'il prolonge l'espérance de ses Lecteurs *bénévoles*, c'est seulement pour retarder l'accès de leur chagrin, & ce doit être compté pour quelque chose.

Votre cause est foible, me dit l'Avocat, & la comparaison n'est pas exacte, en ce que le Médecin ne mérite aucun reproche, puisqu'il n'est pas la cause de la maladie mortelle, qu'il promet de guérir; au lieu que l'Auteur d'un traité d'Alchimie fait naître lui-même, par le titre de son Ouvrage, dans l'esprit de ses Lecteurs, un fol espoir qu'il ne peut accomplir.

A cela, je répondis qu'on ne peut guère inspirer l'espérance de faire de l'or, par le seul titre d'un Ouvrage, à moins que le Lecteur ne soit entièrement insensé, parce qu'il faut avoir bien peu de raison, pour ne pas voir que si le secret étoit bon, l'Auteur l'auroit gardé pour lui, que le Libraire le vendroit plus cher, que des millions de Lecteurs en feroient leur profit, & enfin, que l'or deviendroit commun, & qu'un secret d'une pareille importance perdroit abso-



lument toute sa valeur par la publication. Cependant, continuai-je, si nonobstant ces raisons, il y a quelque homme de bon sens à qui le titre d'un traité d'Alchimie puisse en imposer, cet Ouvrage n'en fera pas moins utile, car le monde savant & littéraire ressemble au monde physique, où les êtres qui sont en apparence inutiles ou pernicious, tournent le plus souvent à notre avantage. Ces montagnes incultes & couvertes de bruyères, où l'on ne trouve que des serpens, vous choquent la vue, mais elles vous fourniront du marbre pour embellir votre demeure; elles cachent souvent les minéraux les plus précieux, & c'est de leur sein que sortent les fleuves & les rivières qui fécondent vos campagnes, en faisant fleurir le commerce par la navigation. Les grandes chaleurs de l'été font éclore des millions d'insectes venimeux, mais elles mûrissent vos moissons; le renard mange vos poules, mais vous faites un manchon de sa peau; l'Auteur Alchimiste vous paroît n'avoir écrit que pour la propagation de l'erreur, & c'est en faisant les fausses expériences qu'il indique, qu'on a trouvé un véritable spécifique pour vous guérir d'une maladie.

On peut comparer les Gens de Lettres, collectivement pris, à une armée complète dont chaque membre fait partie essentielle, quoiqu'il



Il y ait beaucoup d'écloppés qui traînent la jambe en marchant. Celui-ci, après avoir écrit en prose, monte sur le cheval Pégase, & nous étonne par la sublimité de son style poétique : c'est un Dragon qui fait alternativement le service de l'Infanterie & de la Cavalerie; celui-là fait, sans goût, une mauvaise compilation méprisée du public : c'est un Soldat maraudeur à qui on inflige une punition exemplaire; il y en a qui mettant les autres à contribution, & rassemblant tous les traits de lumière répandus dans divers Ouvrages, en forment un corps lumineux, qui les fait couronner dans une Académie : ce sont des Capitaines qui, soutenus d'une vaillante cohorte, gagnent la bataille & se couvrent de gloire; d'autres, soit par paresse, soit par impuissance, renoncent à écrire, & cependant ils se mettent vaillamment à la tête des Ecrivains, en indiquant la marche qu'il faut suivre, & en faisant beaucoup plus de bruit que d'ouvrage : ce sont des Soldats qui, ne voulant point manier les armes, se sont fait Tambours; l'un vient de publier un premier essai qui n'est point un chef-d'œuvre; mais il mérite de l'encouragement : c'est une recrue qui peut entrer un jour dans la compagnie des Grenadiers; l'autre a fait imprimer un Ouvrage dont le titre promet des merveilles, mais dans lequel



on ne trouve que des mots : c'est un Militaire fanfaron, qui sera méprisé de ses camarades pour apprendre à pratiquer la devise du Régiment Dauphin :

*Res, non verba.*

On en voit qui parlent quelquefois de littérature, sans rien écrire, ou qui gardent le silence en se reposant agréablement sur le plus joli fauteuil : ce sont des Invalides qui s'entretiennent de combats sans prendre part eux-mêmes dans la guerre actuelle, & dont le repos contribue à inspirer le courage, en offrant à ceux qui combattent une agréable perspective.

Enfin, il y en a quelques uns qui, après de nombreuses chutes dans la carrière littéraire, renoncent entièrement à un genre de combat qui leur a procuré des blessures sans gloire; mais on en trouve aussi, qui recouvrant leur ancienne vigueur, redoublent leurs efforts pour éviter ensuite les écueils qui les ont fait échouer : c'est comme à la suite d'une Armée, un hôpital ambulante, où il y a des moribonds & des convalescens, mais d'où il sort de temps en temps de braves Militaires. Vous voyez, par là, que dans la république des Lettres comme dans une Armée, les maux particuliers, tels que la paresse, les chutes & la forfanterie, sont inévitables, & qu'ils contribuent également au bien général. Mais comme le Chef d'une Armée ne  
pourroit



pourroit exécuter aucun grand dessein, s'il n'étoit soutenu par des combattans de tous les ordres, je vais vous prouver pareillement que les grands Écrivains ne sont tels, que par le secours des Auteurs subalternes.

Croyez-vous, par exemple, que Molière ait tiré de son propre fonds tous les traits dont l'ensemble forme des chef-d'œuvres? Lisez le traité sur l'Art de la Comédie, & vous verrez que quand cet illustre Écrivain puise son intrigue dans Plaute, & son dénouement dans Térence, un Auteur Espagnol lui fournit les incidens, & les Contes de Bocace lui donnent le sujet de la Pièce: tout son mérite ne consiste, pour ainsi dire, qu'à séparer l'or du clinquant, ou à extraire la quintessence des fruits & des fleurs qu'on lui apporte de toutes parts; mais, sans les ouvriers qui ont exploité la mine, ou qui ont ramassé les fleurs & les fruits, qu'est-ce qu'auroient pu faire le savant Chimiste & l'habile Distillateur?

Dans le genre scientifique, prenons pour exemples les Ouvrages Astronomiques de M. de la Lande. Croyez-vous que cet habile Astronome auroit pu découvrir lui seul toutes les vérités lumineuses qu'il développe si savamment? N'a-t-il pas profité des instructions de toutes sortes d'Observateurs, depuis Hipparque jus-



qu'à Picard ? En corrigeant les erreurs de Ptolomée & de Tychobrahé, ne profite-t-il pas de leurs découvertes, pour calculer ensuite l'orbite de la planète de Herschel ? Je ne prétends pas en cela, diminuer la gloire de M. de la Lande; je veux dire seulement, que chacun a son mérite, & que l'habile Architecte qui construit la coupole d'un beau temple, peut bien laisser à d'autres l'honneur d'en avoir élevé l'échafaudage, & d'avoir posé les premiers fondemens de l'édifice.

Pour les Ouvrages d'un genre moyen, je citerai les élémens de Géographie, par Buache. Cet Auteur n'a sûrement pas vu tous les Pays dont il donne la description, & il n'a pas été témoin oculaire de tous les traits historiques qu'il rapporte. Qu'a-t-il donc fait ? il a consulté les Anciens & les modernes; il a profité du Journal aride d'un Pilote, & de la Relation informe des Voyageurs; il a mis à contribution l'Histoire Civile & Naturelle de divers Écrivains, & sous ce point de vue, je ne vois dans son Ouvrage, qu'un fleuve formé par le concours de plusieurs rivières qui ont été formées elles-mêmes par des gouttières & des ruisseaux.

Vous voyez par ces exemples, que le grand & le petit tiennent nécessairement ensemble, que l'excellent & le médiocre sont dans une mu-



tuelle dépendance. Les habitans des chaumières nourrissent le grand Seigneur dans son palais, & le fanal ne brille au haut de la pyramide, que parce que l'édifice est supporté par des pierres exposées aux éclabouffures. Depuis la mousse jusqu'à l'arbre de haute-futaie, & depuis le portrait à la Silhouette jusqu'aux tableaux de Vernet, la Nature & les arts offrent par-tout une infinité de rangs & de nuances, & vous voudriez bannir de la littérature toute médiocrité, & ne juger dignes de l'impression que des Ouvrages sublimes ! Quand même vous pourriez faire exécuter un pareil projet, que pourroit-on imaginer de plus décourageant ?

L'Avocat fut si content de mon petit plaidoyer, en faveur des Auteurs subalternes, qu'il devint mon ami, & m'invita à faire un tour de promenade avec lui, pour me conduire ensuite chez un Physicien qui s'amusoit à faire des expériences Chimiques. J'appris en cette occasion, un petit secret dont je crois devoir faire part à mes Lecteurs.

Le Physicien nous montra d'abord sept bocaux remplis de liqueurs différemment colorées, & nous dit : Messieurs, je ne fais point comme le vulgaire des Chimistes, qui, pour changer la couleur d'une substance liquide, en versent une autre, qui, par le mélange, produit



ce changement. Je ne verserai rien, je ne toucherai point à mes bocaux, & cependant, à votre commandement, ils changeront tous de couleur. Alors, à mesure que nous l'ordonnions, & sans qu'on touchât à l'appareil, le bocal jaune devint vert, le bleu fut changé en cramoisi, le rouge devint bleu, & le bleu parut violet. Le brun fut aussi changé en jaune, le rouge en noir, & le vert en rouge.

Cette expérience nous surprit d'autant plus, que nous ne pouvions entrevoir aucun moyen naturel de l'exécuter; mais nous fûmes encore plus surpris, lorsqu'on opéra sur trois autres bocaux; car l'un, qui étoit vert, perdit sa couleur pour la reprendre ensuite au commandement, & tandis que le second, qui étoit rouge, devenoit noir pour recouvrer ensuite sa première couleur, le dernier, qui contenoit une liqueur limpide, devint alternativement noir, transparent, & encore noir.

Si nous eussions vu verser dans les bocaux quelque liqueur, ou quelque poudre, nous aurions attribué à cette cause des effets qui auroient été alors beaucoup moins surprenans; mais, ne voyant absolument rien de cette nature, & voulant cependant tâcher de découvrir quelque moyen d'expliquer de pareils phénomènes, nous priâmes le Physicien Chimiste de vou-



loir bien réitérer ses expériences, en lui disant qu'on ne pouvoit se lasser de les voir & de les admirer.

*Nec vidisse semel satis est, juvat usque morari.*

Ce ne feroit qu'avec bien de la peine, nous dit-il, que je pourrois recommencer, & j'aurois besoin pour cela de quelques préparatifs; mais si vous voulez favoir par quel art je produis ces petites métamorphoses, apprenez, que tous mes bocaux adaptés à ma commode, communiquent par un tuyau caché à des vases qui sont un peu plus élevés dans la chambre voisine, & que par conséquent, lorsque mon Domestique verse secrettement dans quelqu'un de ces vases une certaine liqueur, elle se glisse aussitôt dans le bocal correspondant, pour y produire les changemens qui viennent de vous surprendre.

Il nous donna ensuite la recette des liqueurs, qu'il falloit mettre dans les vases & dans les bocaux, & je vais en faire présent à mes Lecteurs, après les avoir priés de jeter un coup-d'œil sur la figure suivante, qui représente la position d'un vase & de son bocal. *Voyez fig. 3.*





1<sup>o</sup>. *Pour faire changer le Jaune en Vert.*

Le bocal doit contenir de la teinture de safran, & le Domestique caché dans la chambre de derrière doit verser dans le vase de la teinture de roses rouges.

2<sup>o</sup>. *Pour faire changer le Bleu en Cramoisi.*

Teinture de violettes dans le bocal, & esprit de soufre dans le vase.

3<sup>o</sup>. *Pour changer le Rouge en Bleu.*

Dans le bocal, teinture de roses rouges, & dans le vase esprit de corne-de-cerf, &c.

4<sup>o</sup>. *Pour changer le Bleu en Violet.*

Dans le bocal, teinture de violettes, & dans le vase de la dissolution de cuivre.



5°. *Pour changer le Brun en Jaune.*

Du lixivium dans le bocal, & de la dissolution de vitriol de Hongrie dans le vase.

6°. *Pour changer le Rouge en Noir.*

Dans le bocal, de la teinture de roses, & dans le vase de la dissolution de vitriol de Hongrie.

7°. *Pour changer le Vert en Rouge.*

De la dissolution de cuivre dans le bocal, & de la teinture de cyanus dans le vase, &c.

8°. *Pour ôter & rendre sa Couleur au Vert.*

Dans le bocal, dissolution de cuivre, & dans le vase, 1°, de l'esprit de nitre, 2°, de l'huile de tartre.

9°. *Pour faire que le Rouge devienne Noir, & ensuite Rouge.*

Dans le bocal, teinture de roses, & dans le vase, 1°, dissolution de vitriol, 2°, huile de tartre.

10°. *Pour faire qu'une Liqueur limpide devienne successivement Noire, Transparente, & encore Noire.*

Dans le bocal, de l'infusion de galles, & dans le vase, 1°, dissolution de vitriol, 2°, huile de vitriol, 3°, huile de tartre, &c. &c.



---

 CHAPITRE IV.

*Il fait de vains efforts pour donner de l'esprit à une Financière qui lui apprend ce que c'est que de L'EAU BÉNITE DE COUR, & après avoir enseigné des Mots qui s'écrivent de cinq à douze manières différentes, quoiqu'ils soient toujours les mêmes pour l'oreille, il expose le danger de jouer au Domino dans les Cafés, & dévoile l'art de faire parade de science sans en avoir. Un Lyonnais lui fait manger du poisson d'Avril au mois d'Octobre. Conversation avec un Peintre Matérialiste, dont le système sur la formation des Insectes n'étoit fondé que sur un tour de passe-passe.*

**J'**AVOIS fait connoissance à Lyon avec plusieurs riches Bourgeois, qui paroissoient se plaire à ma société, & m'invitoient à toutes leurs parties de plaisir. Je pouvois, chaque jour, aller dîner chez l'un, & souper chez l'autre, & j'étois assuré d'être bien reçu; mais, outre que j'avois une aversion naturelle pour la profession de parasite, je me dégoûtai bientôt de ce genre de vie, quand je m'aperçus que la nécessité de me présenter toujours sous un costume brillant, m'occasionnoit beaucoup plus de dépense que



je n'en aurois pu faire en vivant philosophiquement chez moi; d'ailleurs mon introduction dans le beau monde, ne me conduisoit à rien; je voyois tous les jours mes finances diminuer, & quoique mon entrée dans de bonnes maisons excitât l'envie de plusieurs personnes qui avoient quatre ou cinq mille livres de rente, cet avantage n'étoit pas très-agréable pour moi, à qui il ne restoit qu'environ quinze louis de capital. Je pressentis que je pourrois me trouver dénué de toutes ressources, quand je serois dans la détresse, & je pensai que je ferois bien mieux de combattre cette maladie dès sa naissance, que d'attendre, pour y remédier, qu'elle fût parvenue à son comble.

*Principiis obsta, sero medicina paratur,  
Cum mala per longas invaluere moras.*

C'est pourquoi je fis part de ma position à tous ceux qui m'avoient témoigné de l'estime & de l'amitié, en les priant de me procurer parmi leurs connoissances quelques élèves dont je pusse commencer ou perfectionner l'éducation. Alors, il y en eut plusieurs qui me tournèrent poliment le dos, tous les autres me firent des promesses, & un seul me tint parole. Celui-ci m'introduisit chez une riche Financière, jouant la Marquise, & soi-disant protectrice des gens à talents, qui, voyant ses charmes diminuer tous les jours,



vouloit y suppléer par ceux de l'esprit & du savoir; ce n'est pas qu'elle voulût précisément devenir savante, ou précieuse ridicule; mais comme elle avoit trop écouté dès sa plus tendre jeunesse les admirateurs de sa taille & de sa figure, elle se repentoit d'avoir négligé les autres moyens de plaire. Madame *Turcaret* étoit une beauté sur son déclin, & quoiqu'elle jouît d'une fortune immense, ses soupirans désertoient peu à peu, tandis que sa sœur, moins belle & moins riche, mais qui avoit eu soin de cultiver son esprit, tant par la lecture des bons Livres, que par la conversation avec des Gens de Lettres, se voyoit tous les jours entourée de personnes du plus haut rang & du plus grand mérite, qui lui faisoient la cour. La Financière, qui avoit autrefois causé beaucoup de jalousie à sa sœur, étoit à son tour un peu jalouse, & pour pouvoir inspirer de l'estime quand elle n'inspiroit plus d'amour, elle se mit en tête d'avoir de l'esprit, & demanda un Maître qui pût lui en donner.

Ayant été choisi pour l'exécution de ce projet, je représentai à Madame, combien il étoit difficile, & toutefois pour dorer la pilule, je lui dis en manière de compliment, que la Nature l'avoit douée de qualités si brillantes, que l'art n'avoit presque plus rien à faire. Cependant, ajoutai-je, l'art d'avoir de l'esprit, s'il y en a un,



présente beaucoup plus de difficultés à vaincre , qu'aucune science en particulier , puisqu'il s'étend en général , sur toutes les connoissances humaines qui sont son élément. L'esprit , tantôt superficiel , tantôt profond , s'exerce également sur toutes les matières frivoles & intéressantes ; tout est de son ressort , depuis le gain d'une bataille jusqu'à une déclaration d'amour ; quand il nous étonne par la hardiesse & la nouveauté de ses productions , on l'appelle *génie* ; mais quelque nom qu'on lui donne , il se replie de mille manières , & se cache de temps en temps pour paroître ensuite avec plus d'éclat , & s'il montre quelquefois une fausse lueur , il doit toujours finir par répandre des traits de lumière aussi brillans qu'inattendus.

Je pense bien , me dit Madame Turcaret , que c'est en cela que l'esprit consiste , car c'est en parlant de toutes sortes d'objets , & en donnant à ses idées une tournure toujours nouvelle , que ma sœur excite alternativement le rire & l'admiration , selon ses desirs ; mais , ajouta-t-elle , il faut donc que je commence comme ma sœur , qui a étudié long-temps les Éléments de Chimie , d'Histoire & de Mécanique ; elle fait parfaitement la Grammaire Angloise & l'Astronomie ; elle fait des vers comme Cicéron , & moi je fais à peine écrire de la prose.



Madame, lui repliquai-je, il est très-possible qu'une Dame fasse des vers François, aussi bien, & même un peu mieux que Cicéron n'en faisoit en Latin; mais, si outre cela, cette personne a bien étudié la Langue Angloise par principes, elle ne peut pas avoir eu le temps d'apprendre parfaitement la Mécanique, l'Histoire & la Chimie; chacune de ces sciences, en particulier, peut occuper un Savant toute sa vie, sans qu'il parvienne à la perfection (1); vous parler autrement, ce seroit vous tromper, & je ne veux vous promettre que ce que je peux accomplir. Croyez que Madame votre sœur n'a qu'une légère idée des sciences, & que c'est assez pour faire briller une femme quand ceux à qui elle parle lui font la politesse de n'être point exigeans, & surtout quand elle a l'art d'éluder les questions qu'elle ignore, pour ne parler que de ce qu'elle fait. Au reste, je ne suis ni Chimiste ni Historien, ni Mécanicien, ni Géomètre. Il vous faudroit vingt Maîtres différens, pour vous expliquer toutes les sciences, & vous n'en apprendriez aucune; mais comme je connois de tout un peu, à peu près comme Madame vo-

---

(1) *Ars longa, vita brevis, experientia fallax, judicium difficile.*



tre sœur, si les connoissances variées que j'ai acquises peuvent vous être agréables, j'offre de vous en faire part.

Alors elle me pria de lui donner régulièrement des leçons méthodiques de Géographie, à condition que nous y joindrions l'Astronomie & l'Histoire, & qu'en parlant de la patrie des Virgiles, des Archimèdes, & des Vaugelas, nous ferions de fréquentes incursions sur la Poësie & les Mathématiques, sans négliger l'orthographe.

Voulant vaincre toutes ces difficultés, & me tirer, comme on dit, de ce mauvais pas avec les honneurs de la guerre, je me procurai diverses sortes de Livres, que je regardai, non comme des instrumens de ma victoire, mais comme des armes défensives qui pouvoient me procurer une capitulation honorable. Ce n'est pas que j'eusse besoin d'étudier moi-même, pour instruire mon élève des plus petits élémens des sciences; mais je prévoyois que m'érigeant en Maître, je pourrois être obligé tôt ou tard, de lutter contre des forts, qui par jalousie ou par amour propre, chercheroient à me convaincre de ma foiblesse. Tel un Maître en fait d'Armes, qui n'a souvent à montrer que la tierce ou la quarte, à ceux qui commencent à s'escrimer dans son art, est cependant



obligé d'en connoître toutes les ruses, pour se défendre au besoin contre ses concurrens.

Ce que j'avois prévu arriva bientôt après, car, un jour que j'avois expliqué dans ma leçon, en présence d'un prétendu Savant, comment les planètes paroissent s'arrêter ou reculer dans le Ciel, lors même qu'elles avancent dans leur orbite, il m'attaqua sur les comètes, & me prouva facilement que je n'étois pas en état de prédire au jour & à l'heure le retour de celle qui parut en 1661. Je convins de mon ignorance sur ce point, & sur plusieurs autres qu'il n'entendoit pas mieux que moi; mais comme il affecta de m'interroger sur les points les plus difficiles, qui forment encore un problème parmi les Savans, & comme il sembloit vouloir prouver à mon élève qu'elle n'avoit pour Maître qu'un petit écolier, je l'interrogeai à mon tour, sans aucun égard pour son air de suffisance, & quand j'eus découvert le côté foible qu'il vouloit me cacher, je le poursuivis l'épée dans les reins, en le frappant d'estoc & de taille. Apprenez, lui dis-je en finissant, que, quoique je sois un petit Astronome, je fais bien distinguer ceux qui ne le sont point; sachez encore, qu'on peut très-bien montrer l'usage d'un planétaire, sans être obligé d'expliquer tous les phénomènes célestes, par la raison qu'un *Pilote Côtier*,



peut conduire un vaisseau hors du port & de la rade, pour le laisser entre des mains plus habiles quand il est parvenu en pleine mer. Apprenez enfin, que si j'étois savant Astronome, je n'expliquerois point ici la définition du Zodiaque & du Méridien, avec la diversité des faisons, parce que le Souverain d'un Empire ne doit pas être, chez lui, l'introducteur des Ambassadeurs. Madame *Turcaret* étudioit aussi l'Anglois, tant pour suivre la mode, que pour avoir le plaisir de parler dans l'occasion avec quelques unes de ses amies, sans être entendue par ses gens. Son Maître de Langues lui donnoit tous les jours un thème & une version, pour lui apprendre la Langue Angloise, comme on apprend le Latin dans les Colléges. Un jour qu'elle étoit embarrassée pour traduire quelques vers de Pope, elle me pria de lui aider à faire sa traduction; & comme je connoissois passablement les principes de cette Langue, je parvins facilement, à l'aide d'un Dictionnaire, à faire ce qu'elle désiroit. Ensuite elle montra mon ouvrage au Maître de Langues, qui la félicita de ses progrès, croyant que c'étoit elle qui avoit traduit le passage du Poëte. Elle fut si contente des éloges qu'elle reçut en cette occasion, que le lendemain & les jours suivans, voulant obtenir les mêmes louanges, elle me



pria de lui rendre le même service. En continuant ainsi pendant deux mois, j'appris l'Anglois pour elle; le Maître croyoit toujours que mes traductions étoient l'ouvrage de son élève; il voyoit avec peine arriver le moment où il n'auroit plus rien à faire, & cependant il la félicitoit sur son intelligence, tandis qu'elle rioit en s'applaudissant en secret du tour qu'elle lui avoit joué.

Lorsqu'elle vit que j'en favois à peu près autant que son Maître, elle le congédia pour devenir encore mon écolière en cette partie. Je voulus commencer par lui expliquer quelques dialogues familiers, sur divers sujets; mais elle préféra de traduire un Roman dont on lui avoit parlé, comme d'un Ouvrage *délicieux*. D'abord, je lui en expliquai tous les jours un chapitre, en m'attachant au *mot à mot*, pour mieux inculquer les principes; mais comme la matière devenoit tous les jours plus intéressante, Madame *Turcaret* m'ordonna de laisser là toutes discussions grammaticales, pour avancer plus vite vers le dénouement. Dans la suite, elle prit tant d'intérêt à l'Héroïne du Roman, qu'elle se contenta de me le faire lire en François.

C'est ainsi que finit son étude de la langue Angloise, & comme elle savoit à peine dire en cette Langue, *bonjour & bonsoir*, elle me fit reproche de lui avoir donné tant de leçons pour  
ne



ne lui rien apprendre. Je lui représentai que ce n'étoit pas entièrement ma faute, & que si j'avois manqué mon but, c'étoit parce qu'elle m'avoit indiqué une fausse route.

Cette réponse lui fit comprendre que ce n'est pas à l'aveugle à montrer le chemin à son conducteur, & dans la suite, elle se prêta de meilleure grâce à adopter de temps en temps ma méthode dans les leçons que je lui donnai sur d'autres matières.

Elle apprit passablement les Éléments de l'Histoire de France, & la Description de l'Europe & de la Mappe-monde; mais la Grammaire fut son écueil. Je crois qu'elle auroit mieux appris la définition d'une *paralaxe* que d'un *adjectif*, & j'aurois eu plus de facilité à lui montrer les lois de Képler, sur la distance & les mouvemens des planètes, qu'à lui enseigner les règles de Restaud, sur les participes François. Je ne pus jamais lui faire entendre aucun principe général sur l'orthographe: il est bien vrai que lorsque je lui expliquois ces principes, elle me disoit à chaque instant: *je vous entends bien*; mais quand il falloit en venir à l'application, elle écrivoit à chaque mot, deux ou trois lettres de plus ou de moins qu'il ne falloit; cependant elle avoit la meilleure volonté du monde, elle se roidissoit contre toutes les difficultés; mais je



renonçai à lui expliquer les principes généraux, & me voyant réduit à imiter les Maçons qui cachent le tuf avec du plâtre, je lui montrai l'orthographe de chaque mot en particulier, en lui faisant écrire sous ma dictée, quelques Poësies légères pour diminuer la sécheresse des leçons.

Un jour qu'elle vouloit absolument comprendre comment un mot doit quelquefois être écrit différemment, selon le sens de la phrase, quoiqu'il soit toujours le même pour l'oreille, elle appuya ses deux coudes sur la table, & mit sa tête dans ses deux mains pour mieux m'écouter sans aucune distraction. Alors je fis une assez longue dissertation pour expliquer en détail la différence qu'il y a entre le *sein* d'Abraham, le *seing* privé, le *saint* Martyr, le *cing* Janvier, & le *sain* & *sauf*; mais, tandis que je parlois, elle fit un somme, & quand elle fut éveillée, elle écrivit; le *cing d'h* *Abraame*, le *sein privée*, le *sain Jean Vié*, le *sain* & *sove*, & le *seing Marc tire* (1).

---

(1) Les personnes qui veulent faire parade de savoir en fait d'orthographe, demandent quel est le mot qui est toujours le même pour l'oreille, quoiqu'il doive s'écrire, selon le sens, de douze manières différentes. Ce nombre étonne d'abord; cependant elles prouvent qu'elles ont raison, en écrivant ce qui suit : la pensée, les pensées, je peux pen-



Voyant son peu de progrès dans cette partie, je pensai qu'elle devoit continuer de faire écrire toutes ses lettres par son Secrétaire, & je me regardai comme un Agriculteur malheureux qui n'a cultivé qu'un terrain stérile. Cependant je remarquai que puisqu'elle ne vivoit à autre chose qu'à avoir de l'esprit, nous nous étions un peu écartés de son but, parce que l'esprit consiste moins à savoir l'Histoire, la Géographie, l'Orthographe, & les autres parties de l'éducation, que dans la facilité naturelle qu'on a de les apprendre ou d'y suppléer : or, cette facilité peut bien se perfectionner par l'habitude; mais c'est la Nature qui la donne. Je fis part de quelques unes de ces réflexions à Madame *Turcaret*; mais elle ne fut pas de mon avis, &, pour me prouver combien j'avois tort, elle me fit lire la lettre d'un jeune Seigneur, qui lui enseignoit l'art d'acquérir de l'esprit, de la manière suivante.

« Lisez de temps en temps quelque conte plaisant, & des historiettes amusantes; apprenez par cœur des épigrammes, des couplets satyriques, & des chansons burlesques; par-

---

ser, j'ai pensé, des nombres pensés, vous pensez, cheval pansé, jument pansée, je peux les panser, je les ai pansés, je les ai pansées, vous les pansez.



courez les recueils de bons mots & de reparties fines; exercez-vous à faire des équivoques; bannissez la science & le bon sens, & ne prenez pas tant de peine pour faire de l'esprit, puisque nous avons des magasins où on le trouve tout fait ».

Madame *Turcaret* me blâma de ne lui avoir pas donné moi-même cette recette, qui lui paroissoit très-bonne; mais je lui répondis : Madame, ce n'est là que la recette d'un Empirique, qui n'apprend autre chose qu'à faire des Charlatans comme lui, en fait de bel esprit; car il y en a en ce genre, comme en Médecine.

Est-il possible ? me dit la Financière. C'est réel, lui répondis-je, car qu'entend-on par Charlatan, si ce n'est un homme qui en impose en étalant des biens qui ne lui appartiennent point, & qui se disant possesseur d'un secret que tout le monde connoît, cache son ignorance sous de belles paroles, & se montre couvert de clinquant & d'ornemens empruntés ?

Voilà, Madame, ce que l'on fera en suivant votre recette; mais le secret qu'on vous confie, est éventé depuis long-temps. On a déjà fait des Comédies avec des Recueils de bons mots, & l'on puise tous les jours dans le Dictionnaire d'Anecdotes, de quoi briller en con-



versation. La Librairie publie tant de petits Livres merveilleux pour rendre spirituels par artifice ceux qui ne le font pas naturellement, & l'esprit d'emprunt est devenu si commun, qu'on trouve à peine le véritable, & que dans peu, quiconque voudra se singulariser, sera obligé d'avoir un peu de bon sens.

Nonobstant ma réponse, Madame *Turcaret* m'invita à faire usage de sa recette, & me pria de lui donner en cela tous mes secours : de sorte qu'après avoir parlé contre le charlatanisme, je fus obligé d'en poser les premiers fondemens.

Depuis le *Menagiana* jusqu'au *Santeuillana*, nous parcourûmes des *ana* de toute espèce. Nous parvînmes à en extraire deux mille huit cents pointes, qui en étoient comme la quintessence, de sorte qu'on ne pouvoit guère nous parler sans que nous eussions l'occasion d'intercaler quelque répartie superfine de Santeuil, de Scarron, ou de Roquelaure. Par ce moyen, nous en imposions facilement aux gens du commun, & nous paroissions riches avec le bien d'autrui. Tel est un Marchand Bijoutier qui étale dans sa boutique une infinité d'objets précieux, où l'on voit briller l'or & les diamans : ceux qui ne connoissent pas les crédits du commerce, le regardent comme un millionnaire ;



mais les gens mieux instruits savent souvent que ce qu'on voit chez lui appartient à ses créanciers.

Telle étoit à peu près notre position, en fait de bel esprit. Nous ne pouvions rien étaler dans la conversation, dont nous ne fussions redevables à quelque Auteur subtil, & les personnes instruites s'apercevoient facilement, non seulement que tous nos discours brilloient d'un éclat emprunté, mais encore que tous nos propos étoient autant de larcins.

Madame *Turcaret*, mécontente de voir qu'elle n'avoit pu obtenir qu'un succès éphémère, me reprocha indirectement de lui avoir fait perdre son temps. Mais, me disoit-elle, êtes-vous bien en état de montrer ceci ? pouvez-vous bien enseigner cela ?

Il est possible, Madame, lui répondis-je, que je n'aie pas autant de facilité à vous montrer, que vous en avez à apprendre ; mais au moins veuillez faire attention, que vous m'avez presque toujours indiqué ma route, & que, si je me suis égaré en la suivant, je ne vous ai jamais promis plus de succès que vous n'en avez. D'ailleurs, ajoutai-je, si vous voulez bien vous rappeler les nombreuses distractions que vous ont causé votre Parfumeur & votre Marchande de Modes, vous verrez que vos progrès sont sen-



fibles, eu égard au peu de temps que vous avez employé à l'étude.

Madame *Turcaret* m'invitoit souvent à dîner, & je remarquai qu'elle affectoit toujours de m'inviter lorsqu'elle donnoit des repas de parade, comme pour me rendre témoin de toute sa grandeur, & de tous les honneurs qu'on lui rendoit chez elle. Le matin, quand je lui donnois leçon, je la voyois, pour ainsi dire, dépouillée de tout son éclat, & accompagnée de son seul mérite. Souvent nous déjeûnions ensemble sans façon; nous lisions quelques scènes de Molière, ou nous jouions au volant, tandis que d'honnêtes gens se morfondoient dans l'antichambre, parce que jusqu'à midi, on faisoit dire qu'il n'étoit pas jour. Mais à l'heure du dîner, c'étoit à moi à me morfondre à mon tour, pour expier les menus-plaisirs dont j'avois joui le matin. Je me trouvois dans une compagnie brillante dont je n'étois que la partie honteuse. L'or & la broderie éclatoient sur tous les habits, excepté sur le mien, & je voyois tant de joie factice sur tous les visages, que je croyois être dans un bal, où tout le monde me paroïssoit masqué excepté moi. On s'accabloit réciproquement de cérémonies, en disant qu'on n'en faisoit point, & quand une Dame ennuyoit la compagnie par des contes à dor-



mir debout , un flatteur bâillant à bouche close , lui répondoit fort sérieusement , qu'il y avoit de quoi mourir de rire. J'étois absolument seul dans une société si nombreuse , & j'étois continuellement obligé de garder le silence ; car comment aurois-je pu placer un mot , dans un lieu où personne n'étoit disposé à m'écouter , & où l'on ne parloit que d'objets qui m'étoient entièrement inconnus. Le vieux *Dorimon* ne citoit d'autre Auteur , que son Marchand de chevaux Normands ; le jeune *Damis* employoit toute sa rhétorique à faire un éloge perpétuel d'une jeune Payfanne qu'il avoit enlevée dans un village ; il cherchoit à faire admirer sa bienfaisance , en se vantant d'avoir envoyé quelques écus de six francs à une pauvre mère dont il avoit déshonoré la fille : & tandis que Madame *Turcaret* péroroit sur ses bijoux & ses chiffons , son mari agitoit les grandes questions , de savoir si le vieux Mondor étoit bon Gentilhomme , & si , quand il seroit veuf d'une vieille prude , il épouserait une jeune coquette.

A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,  
Ou comme la Statue est au Festin de Pierre.

Ce qui me tourmentoit le plus dans cette occasion , c'est que la plupart des Orateurs me regardoient de temps en temps , comme pour me



demander mon suffrage, & j'étois obligé d'applaudir des yeux, & d'un signe de tête, à des discours qui ne faisoient qu'étourdir mes oreilles.

Quoique je ne jouasse là-dedans qu'un rôle muet, je me gardois bien de rester dans une parfaite inaction : je mangeois bien, & je buvois mieux ; mais en faisant main-basse sur les perdrix & les poulardes, je disois en moi-même : heureux le Philosophe, qui ne connoissant ni l'ambition ni l'infortune, peut manger tranquillement une côtelette dans son grenier ; chez les Riches, continuai-je, & chez les heureux du siècle, le Sage est toujours déplacé ; il ne peut ouvrir la bouche qu'au risque d'être accusé de pédanterie, & ceux qui lui imposent silence, sont les premiers pédans, puisqu'ils parlent toujours de leur métier.

Quand on m'invitoit à dîner dans cette maison, c'étoit pour moi un jour de corvée. J'étois obligé d'accepter par bienfaisance, car lorsque je voulois trouver un prétexte pour m'en dispenser, en disant, par exemple, que j'avois des leçons à donner en ville, on me donnoit à entendre que je devois me féliciter de l'honneur qu'on me faisoit, & négliger toutes mes affaires pour faire ma cour. Je me gênois ainsi, trois ou quatre fois par semaine ; mais c'étoit avec d'autant plus de raison, que Madame



*Turcaret*, outre qu'elle payoit mes leçons au prix ordinaire, m'avoit promis, dès le commencement, un poste de mille écus de rente; cependant au bout de quelques mois, elle me dit que cette place ne me produiroit qu'environ dix-huit cents livres. Je lui dis que ce seroit bien assez pour moi; mais dans la suite, ma protectrice se réduisit à me promettre douze cents francs, & enfin quand il fallut en venir à l'exécution, elle m'envoya chez un de ses amis, qui me dit, que si je voulois étudier la Minéralogie pendant deux ans, j'aurois une corde de plus à mon arc, & qu'il pourroit me placer ensuite, *je ne sais où*, en qualité de furnuméraire, avec six cents livres d'appointemens; j'appris, en cette occasion, ce que c'est que de *l'Eau bénite de Cour*.

Une circonstance concourut à me dessiller les yeux sur la belle perspective qu'on m'avoit fait voir, comme à travers un verre d'optique; car un jour qu'un jeune *merveilleux* parloit à *Madame Turcaret* d'un certain protecteur, qui promettoit la même place à six personnes différentes, pour recevoir en attendant l'encens que ses protégés lui offroient de toutes parts, elle trouva ce fait si naturel, qu'au lieu d'en témoigner son indignation, elle ne fit qu'en sourire.



On se gênoit si peu avec moi dans cette maison (à cause de la fortune qu'on m'avoit promise), qu'on me faisoit venir quelquefois à huit heures du matin, pour donner une leçon à midi, & me laisser sortir à la fin du jour; cependant, je gagnois à peine pour mon entretien, & l'on me faisoit perdre trop de temps pour que je pusse employer ailleurs une partie de la journée à des occupations utiles. Je projetois une retraite, lorsque Madame *Turcaret* me dit qu'elle se trouvoit suffisamment instruite en littérature, & me proposa de montrer à lire à sa fille. J'avois regardé comme un grand honneur, d'être employé à perfectionner l'éducation d'une Dame estimable; mais quand il fut question de montrer à épeler à un enfant, je me retirai bien vite, crainte qu'on ne finît un jour par me proposer une place de Portier.

Lorsque je sortis de cette maison, pour n'y plus rentrer, il me sembla que mes épaules étoient soulagées du plus pesant fardeau, & que je commençois à respirer un air plus pur. Je repris mon ancienne gaieté, & tout en jouissant du présent, je m'occupai un peu de l'avenir, bien décidé à ne pas me laisser leurrer une seconde fois par de belles espérances, à ne plus baguenauder chez des gens qui n'esti-



ment que l'argent, & à préférer toujours une honnête liberté à des chaînes d'or.

Mon introduction dans le grand monde, m'avoit causé tant d'embarras, & procuré tant d'ennui, que j'aurois volontiers fait mes adieux à tout le genre humain; mais il ne m'étoit guère possible de prendre ce parti, parce que,

Pour être mysanthrope, il faut avoir des rentes.

Je cherchai donc à me faire des amis; mais, pour ne pas perdre entièrement mon temps, j'employai toutes mes heures de loisir à lire des Gazettes dans les Cafés, & à écouter des conversations de politique. J'appris en cette occasion, deux tours d'une nouvelle espèce, dont je ne fus pas la dupe, mais que je crois devoir rapporter ici, pour empêcher quelques uns de mes Lecteurs de s'y laisser prendre. Le premier consiste à tricher au *domino*. On joue quelquefois à ce jeu dans les Cafés de Lyon, quoiqu'on y joue plus souvent aux cartes; & je fus témoin que le premier est susceptible d'autant de tricheries que le second: les tours de cartes ayant été suffisamment expliqués (dans mon Testament), je me borne ici à dire un mot du domino. Ayant observé qu'un certain Chevalier d'industrie gagnoit tous les jours deux ou trois louis à ce jeu, & supposant que pour y réus-



fir, il avoit pour lui d'autres moyens que le hafard & le calcul, je l'observai avec quelque attention, fans faire semblant de rien. Je remarquai d'abord, que mon Chevalier clignant les yeux, & faisant semblant d'être *myope*, baiffoit souvent la tête pour voir ses dés de plus près, comme un homme qui a la vue basse. Je pensai qu'il pouvoit bien profiter de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur les dés qui étoient à l'écart, afin de les distinguer à quelque petite marque extérieure, & de connoître par ce moyen le jeu de son adverfaire. Le Chevalier étoit d'autant moins soupçonné de cette industrie, qu'on le regardoit comme une espèce d'aveugle. Je fus entièrement confirmé dans mon idée, quand je le vis jouer presque toujours aussi bien que s'il eût vu les deux jeux, & il ne me resta aucun doute lorsque je le vis brouiller les dés à son tour; car, en faisant semblant de les mêler au hafard, il retenoit les meilleurs sous un pouce, & les plus mauvais sous l'autre, ayant bien soin de prendre les premiers pour lui, & d'examiner si son adverfaire s'emparoit des seconds. Cependant, il me restoit à expliquer comment le Chevalier pouvoit distinguer par le dos, des dés qui de ce côté-là paroiffoient se ressembler; mais je fis attention qu'un homme n'a jamais sur son



habit deux boutons qui se ressemblent parfaitement, & que, sur cinquante écus de six francs frappés au même coin, on trouvera sur un certain nombre, quelques petits points ou quelques petites rayes qui le feront distinguer de tous les autres, quand on les examinera avec attention. La chose est encore plus facile avec les dés du domino; car quand on les brouille, soit qu'on sue de la main, soit qu'on l'ait mouillée tant soit peu avec la langue, on peut laisser sur ceux qui n'ont aucune marque extérieure, une légère empreinte qui ne sera pas sensible pour celui qui tourne le dos au grand jour, mais qui sera très-visible pour celui qui se baisse afin de les voir de près, & sous un jour favorable. Le fripon peut aussi avoir un *compère*, qui, se plaçant à côté du Joueur dupé, pour regarder son jeu avec une indifférence simulée, le fait connoître à son complice par des signes de doigts; en un mot, ce jeu est susceptible d'autant de friponneries, que beaucoup d'autres qui semblent ne dépendre que du savoir & du hasard. On pourroit faire un gros Volume sur les mille & une fraudes qui s'y commettent tous les jours, & le seul moyen bien assuré que je connoisse pour n'y être pas trompé quand on est avec des personnes d'une probité suspecte, c'est de n'y pas jouer



du tout, ou de ne jouer qu'une prise de tabac.

Le second tour que j'appris dans un Café de Lyon, est d'un genre plus amusant & moins dangereux; il consiste à montrer beaucoup d'esprit & de science, sans avoir ni l'un ni l'autre.

Deux jeunes gens s'y disputèrent, d'abord, très-savamment, en citant, à l'appui de leurs assertions, une infinité d'Auteurs Grecs & Latins, dont ils ne manquoient pas d'assigner la page & le chapitre, & lorsqu'un d'entre eux sembloit avoir terrassé son antagoniste, celui-ci se relevoit avec plus de vigueur, & devenoit vainqueur à son tour. Le dernier qui parloit, sembloit toujours avoir raison. Un Académicien qui se trouvoit là, par hasard, les avoit écoutés, d'abord, avec indifférence; mais il ne put s'empêcher de les admirer, quand il les vit s'engager dans une nouvelle contestation, où ils furent également s'attaquer & se défendre. Ils se livrèrent ensuite un troisième & un quatrième combat, où la victoire resta toujours indécise; mais lorsque la conversation vint à rouler sur des objets moins intéressans, il y en eut un, qui resta le maître du champ de bataille. Alors son adversaire s'avouant vaincu, le regarda comme son maître, & le pria d'expliquer divers phénomènes. Dans une dissertation que fit ensuite le vainqueur sur les causes du bâillement & du sommeil,



il se montra favant Anatomifte , & il finit par une digreffion fur les divers foporifiques , qui fe fabriquent tant chez l'Apothicaire que chez l'Imprimeur. Un instant après , on lui demanda s'il favoit dans quels parages le brigantin Anglois appelé *the Sparrow* , avoit été pris en 1780. Le brigantin *le Sparrow* , répondit le fier athlète , ne peut pas avoir été pris en 1780 , puisqu'il n'a été conftruit à Bristol qu'en 1781. Il fortit de la rade le 15 Février 1782 , commandé par le Capitaine *Peter* , qui avoit pour Lieutenant *Jean Adamfon* ; & quand ils furent arrivés à l'embouchure de la *Delaware* , le 8 Avril de la même année , ils se laiffèrent prendre comme des poules mouillées , par une frégate Espagnole , nommée *la Sainte-Marie du Rosaire* : mais cette prise ne coûta pas aux Espagnols , autant que celle du port Mahon , par le Maréchal de Richelieu , ni autant que la conquête du Pérou , par Pizarre ; car les Anglois n'avoient à leur bord que douze Mouffes , huit Matelots , & trente-cinq Soldats , parmi lesquels étoient vingt-deux Recrues qui n'avoient pas de pierre à leur fusil.

L'Académicien , qui jufqu'alors n'avoit vu dans ce jeune-homme qu'un Savant hériffé de Grec & de Latin , fut bien furpris de l'entendre parler de nouvelles politiques , avec autant de volubilité , & surtout d'entendre citer les noms



& les dates avec autant de précision; mais le Nouvelliste ne s'en tint pas là, car, ayant eu occasion de parler de la pièce intitulée *les Battus payent l'Amende*, jouée aux *Variétés Amusantes*, il entreprit l'Histoire détaillée de ce Théâtre Forain, depuis le temps où l'on ne varioit qu'en jouant la même Pièce deux cents fois de suite, jusqu'à son établissement au Palais-Royal, époque où l'on a commencé de le regarder comme un second Théâtre François; mais quelqu'un l'ayant interrompu pour parler d'un jeune-homme qu'on disoit marié avec une Actrice, il répondit : cela n'est point exact; Mademoiselle *Fretil* n'est point Comédienne de profession, puisqu'elle n'a jamais joué que dans la Comédie Bourgeoise : c'est sur un petit théâtre du Marais qu'elle fit connoissance avec *Fierval*; mais ils n'ont jamais joué ensemble, du moins à la Comédie; car l'un n'a jamais eu d'autre rôle que ceux de *l'Enfant Prodigue*, de *l'Indiscret* & de *l'Étourdi*; tandis que l'autre jouoit continuellement *la Femme Industriuse*.

C'est ainsi que ce jeune - homme nous régala de plusieurs anecdotes, après nous avoir étonnés par des discussions scientifiques; de sorte qu'en s'en allant, il nous laissa dans l'incertitude, si nous devions le prendre pour un Savant ou pour un homme du monde; mais un Vieillard de



la compagnie, qui jusqu'à ce moment avoit gardé le silence, nous dit que c'étoit un Comédien.

Comment cela se peut-il, lui répondit-on, puisque nous le connoissons de vue, depuis dix ans, & que nous ne l'avons jamais vu sur aucun Théâtre ?

C'est très-possible, repliqua-t-il, parce qu'il ne joue la Comédie que dans des Cafés : tout son rôle consiste à réciter deux ou trois chapitres de *Vinnius* & de *Schneideven*, qu'il a appris par cœur, avec quelques dialogues de la Physique de Regnauld, un chapitre des Lettres Persanes, & trois ou quatre pages du *Colporteur* : celui qui dispute contre lui, ajouta le Vieillard, est un *compère* qui ne lui propose que des argumens communiqués, & c'est aujourd'hui pour la cinquième fois, que, depuis un an, je les entends agiter les mêmes questions sans y rien ajouter de nouveau. Il est bien vrai, que par ce moyen, ils ne font autre chose qu'escamoter quelques applaudissemens par-ci par-là ; mais c'est là leur manie ; chacun a la sienne, & la mienne consiste, en ce moment, à vous dire naïvement ce que j'en pense.

Ceux qui se plaisoient au merveilleux, aimèrent mieux croire que ce jeune-homme ressembloit au fameux Pic de la Mirandole, qui, comme on fait, n'étoit âgé que de dix-huit ans, quand il



soutint des thèses générales *de omni scibili* ; mais ceux qui avoient assez étudié pour connoître les bornes de l'esprit humain, & l'étendue immense de l'Encyclopédie, convinrent que Pic de la Mirandole, & tous ceux qui ont prétendu l'imiter, n'étoient autre chose que des Charlatans en fait de science, & d'adroits ignorans.

Ne voulant pas aller perdre tous les jours mon temps dans les Cafés, je me fis annoncer dans le Journal de Lyon, pour donner des leçons d'Histoire & de Géographie. Cette annonce me procura d'abord deux Ecoliers, & quelques jours après, trois ennemis. D'autres Maîtres, jaloux de mon entreprise & de mes succès naissans, vinrent me trouver, sous prétexte de recevoir eux-mêmes de mes leçons ; mais n'ayant réellement d'autre but que de me décourager, ils me firent cent questions, pour sonder ma capacité, en disant que j'avois tort de m'annoncer ainsi au public, sans avoir fait mes preuves. Je leur dis, en m'apercevant de leur projet, que je fournirois mes preuves à quiconque voudroit m'employer, mais que pour le moment, il me suffisoit d'avoir la permission de la Police, & que je voulois éviter, avec soin, toute altercation avec des concurrens qui chercheroient à me faire perdre mon temps, sous prétexte de me faire gagner leur estime ; voyant qu'il



n'y avoit rien à mordre, ils s'avisèrent de me jouer un petit tour d'espièglerie, en m'écrivant par la petite poste une lettre, dans laquelle on me marquoit, que si je voulois me rendre le lendemain au faubourg de Seran, près du château de Pierre-en-Cise, on me procureroit trois Ecoliers, &c.

Je me rendis au lieu indiqué; mais je n'y trouvai qu'une vieille femme, qui me remit une lettre conçue en ces termes :

*UNE affaire imprévue m'empêchant de me trouver au rendez-vous que je vous ai donné dans ma lettre d'hier, je vous prie, Monsieur, de revenir la semaine prochaine, si vous n'aimez mieux m'aller trouver, avant la fin de celle-ci, au faubourg de la Guillotière, vis-à-vis l'Église.*

*Signé, JEAN PORTAL.*

La Femme qui me remit cette lettre, étoit une Boulangère, qui m'affura ne connoître que de vue celui qui l'avoit déposée entre ses mains; mais à la description qu'elle me fit de cet homme, je crus connoître un des trois champions qui m'étoient venu voir la veille. Cette circonstance me fit soupçonner qu'on pouvoit bien vouloir me faire courir d'un faubourg à l'autre, pour me *mystifier*. Cependant, soit par curiosité, soit pour n'avoir aucune négligence à me re-



procher, j'allai, en me promenant, au lieu indiqué, vers l'autre extrémité de la ville, c'est-à-dire, à une petite lieue de Pierre-en-Cise. Je trouvai effectivement M. Portal; mais il me dit qu'il n'avoit écrit à personne, qu'on avoit signé son nom sans imiter son écriture, & que vraisemblablement on avoit voulu me faire manger du poisson d'Avril au mois d'Octobre. Cette aventure ne fut cependant pour moi, qu'un très-petit désagrément; parce que j'avois appris de bonne heure que, depuis deux Savoyards, qui se disputent pour savoir à qui gagnera un fou, jusqu'aux Rois, qui se font la guerre pour la possession d'une Province, par-tout où il y a quelque chose à gagner, ce ne peut être qu'à la pointe de l'épée.

Dans la suite, je me trouvai dans une maison Bourgeoise, où je fis connoissance avec un Peintre qui étoit un homme vraiment singulier (1).

---

(1) Lecteur, qui lirez peut-être avec répugnance les prétentions absurdes de ce soi-disant Philosophe, permettez-moi de les exposer à vos yeux, quelques choquantes qu'elles puissent être: celui qui s'occupe de la recherche de la vérité, est obligé de jeter quelquefois la vue sur le tableau dégoûtant de l'erreur; par la raison qu'un Médecin ne fau-  
roit procurer la santé, s'il dédaignoit d'écouter la description fastidieuse de la maladie; c'est à l'Hôpital, parmi les morts & les mourans, que celui-ci peut apprendre tous les jours à



En donnant sa première leçon de Dessin, il débuta, par dire à la Maîtresse du Logis, qu'il étoit Peintre de *Philosophie*, & quand on lui eut demandé ce qu'il entendoit par là, il répondit : Madame, vous savez qu'il y a des Peintres d'Histoire & de Batailles, qui expriment, avec des couleurs, les actions que les Historiens ont tant de peine à peindre avec des paroles; hé bien, je suis Peintre de Philosophie, parce que je démontre avec mon crayon & mon pinceau, de grandes vérités que les Savans ne sauroient expliquer dans leurs systêmes.

Ceci paroît intéressant, lui dit la Dame; mais quels sont ces systêmes, & ces grandes vérités?

Madame, répondit-il, c'est le systême du monde, & l'origine du genre humain.

Alors, j'observai que ceci n'étoit pas très-nouveau, à cause que nous avons des dessins qui représentent le systême de Copernic, & des tableaux représentant la création.

Vous n'y êtes pas, me dit-il, car je vous démontrerai en Peinture, que le genre-humain vient d'un tas de vermisseaux, que nous def-

---

guérir les infirmités du corps; c'est en écoutant les faux Philosophes, que vous apprendrez à réfuter leurs systêmes, qui sont les maladies de l'esprit, &c.



cendons en droite ligne de la taupe & de la fouris, & que les araignées font autant de filières par où l'espèce humaine a passé avant d'arriver à sa perfection.

Ici on s'aperçut bien que le Peintre avoit un petit grain de folie, si ordinaire parmi ceux qui cultivent les arts d'imagination; & quelqu'un qui ne se gênoit point, lui dit : votre systême est sûrement trop absurde pour être dangereux; cependant je ne vous conseillerois pas d'aller enseigner votre Philosophie dans les carrefours; car vous pourriez bien vous faire loger aux cabanons, parmi les Philosophes de Bicêtre.

Point du tout, repliqua-t-il; on est trop éclairé aujourd'hui, pour ne pas voir que, quand la terre refroidie cessa d'être une boule de verre, elle dut naturellement être couverte d'une infinité d'insectes; ce fut alors le genre humain, dans son enfance, parce que la foiblesse étoit son partage; mais, quand ces insectes eurent été métamorphosés en petits quadrupèdes, la vigueur commença à se développer; ce fut l'adolescence du genre-humain. Dans la suite, les petits quadrupèdes furent changés en singes, dont les grimaces, les mouvemens brusques, & les gestes animés annonçoient plus de pétulance que de raison; c'étoit la jeunesse de l'espèce humaine. Enfin l'homme parut, & l'on



vit éclore la Poësie , la Fable & la Peinture , & voilà le genre humain arrivé à l'âge viril.

Mais , lui dit-on , si tous les hommes raisonnoient comme vous , croyez-vous que le genre humain seroit encore bien loin de l'enfance du dernier âge ?

Ho , dit-il , tout le monde ne peut pas raisonner comme moi , parce que dans un corps , les pieds ne ressemblent pas à la tête.

C'est-à-dire , lui repliqua la Dame , que vous vous placez modestement à la tête du genre humain , & que vous vous regardez comme le premier homme du monde.

Oui , Madame , ajouta-t-il , je suis le premier qui ait donné de l'espèce humaine la généalogie complète , que voici : L'homme civilisé vient du sauvage parlant ; celui-ci vient du sauvage balbutiant , qui vient du *sauvage muet* ; le sauvage muet descend de l'orang-outang , ( ou homme des bois ). L'orang-outang vient du babouin , qui est arrière-petit-fils du singe-nain. Le singe-nain vient du loir & de la taupe , qui viennent de la fouris : celle-ci vient du *mulotin* , qui descend de la salamandre & du *lézardinet*. Le *lézardinet* descend de la chenille & du ver , & le ver vient des quatre élémens combinés ensemble.

Tout cela est fort bien , lui dit la Dame , en



hauffant les épaules , mais il me semble que vous mettez dans notre généalogie des aïeux dont il n'est point parlé dans l'Histoire , & dont vous ne pourriez pas prouver l'existence par des titres authentiques : qu'est-ce que c'est , par exemple , que les *sauvages muets*, les *lézardinets* & les *mulotins*, en auriez-vous vu dans des cabinets d'Histoire Naturelle ?

Il est vrai, répondit le Peintre, que je n'en ai jamais vu ; mais ils peuvent avoir existé , & si je supplée aux défauts de l'Histoire par des faits de mon invention , je ne fais en cela qu'imiter les plus grands Généalogistes.

On pourroit, lui dit-on, pardonner à un Généalogiste de nous donner quelquefois pour des êtres réels , ceux qui n'ont été créés que par son imagination , parce qu'il n'a d'autre but que de prouver l'antiquité de la Noblesse qui est un bien imaginaire ; mais un Philosophe qui prétend démontrer de grandes vérités , ne devroit jamais appuyer ses démonstrations sur des mensonges.

Ce ne sont pas là des mensonges, repliqua le Peintre, parce que personne ne peut me prouver que la Nature n'a jamais produit d'animaux d'une forme telle que je la conçois dans mon *mulotin* & mon *lézardinet*, & quand même je me tromperois sur ce point, & que je serois obligé d'y faire quelque changement, mon



système ne feroit pas moins bien étayé, parce qu'on peut tous les jours ôter une mauvaise pierre d'un mur, sans faire écrouler un grand édifice.

Vous avez raison, lui dit-on, pourvu que l'ouvrage soit composé d'ailleurs de bons matériaux, & qu'il ne soit pas bâti sur le sable.

Mon système, repliqua le Peintre, n'est point un édifice fondé sur le sable, puisqu'il est principalement appuyé sur le feu, l'air & l'eau.

C'est encore pire, lui repliqua-t-on; mais laissons là la métaphore, prouvez-nous, comme vous nous l'avez promis, que la peinture sert de développement à vos principes, & d'appui à vos prétentions.

Alors il tira de sa poche un gros cahier, dans lequel il avoit dessiné & colorié sept à huit cents espèces d'animaux, depuis la plus laide chenille, jusqu'à la plus belle femme. Ces animaux, dit-il, sont arrangés de manière, que chacun ressemble à son voisin, & cependant, en les parcourant tous, depuis le premier jusqu'au dernier, on passe par des nuances insensibles de la laideur à la beauté, de la foiblesse à la force, & de l'instinct à la raison. Telle seroit une armée dont tous les Soldats seroient arrangés sur une même ligne par rang de taille. Par-tout, où l'on en choisiroit deux ou trois de suite, ils seroient de la même hauteur, & cependant



on trouveroit à une extrémité, le plus petit Tambour, & à l'autre, le Grenadier le plus gigantesque. Dans la galerie d'animaux que je vous présente, continua-t-il, chacun ressemble si bien à ses deux voisins, qu'il peut être évidemment le fils de l'un & le père de l'autre; mais, après plusieurs générations, la différence commence à paroître, de sorte qu'après avoir augmenté peu à peu, elle fait voir une jolie femme, & un petit-maître, parmi les descendans du singe & de la guenon.

Il vous manque trois points essentiels, lui répondis-je, je ne dis pas pour compléter, mais pour commencer votre démonstration: premièrement, il faudroit prouver qu'il n'y a pas de ligne de démarcation & de barrière insurmontable, entre l'instinct aveugle & muet des animaux brutes, & la lumière de la raison, qui est accompagnée dans l'homme du don de la parole. Il faudroit, en second lieu, retrancher de votre galerie une cinquantaine d'animaux imaginaires, pour en substituer d'autres, plus réels; enfin, vous devriez nous expliquer d'où viennent les quatre élémens, & comment ils ont pu produire des vers.

Ce dernier point est bien facile, répondit le Peintre, car les atômes ronds ou cylindriques, pointus & crochus, qui pendant plusieurs mil-



lions d'années s'étoient mus dans l'espace, en suivant des lignes parallèles, changèrent enfin de direction pour suivre des lignes convergentes; par ce moyen, ils se rencontrèrent *un beau matin*, & s'accrochèrent, je ne fais comment. Il en résulta une confusion que je ne faurois vous démêler; mais le chaos se débrouilla de lui-même, & c'étoit bien naturel, car tandis que le feu, comme plus léger, s'élevoit pour former le soleil & les étoiles fixes, la terre & l'eau, comme plus pesantes, devoient évidemment rester en bas, & l'air devoit occuper la région moyenne. Quant à la formation des vers, par la combinaison des quatre élémens, je vais la faire paroître sous vos yeux. Vous mettrez vous-même de la terre & de l'eau dans une bouteille, & après l'avoir échauffée au bain-marie, je vous y ferai voir un million de vers. Ce ne fera pas, dit-il, de ces petits insectes qu'on ne peut voir qu'au microscope, & que les Physiciens Naturalistes font remarquer dans une infinité de substances: ce seront des vers de deux ou trois pouces, que vous pourrez distinguer à la vue simple, & personne que moi, ne connoît cette expérience merveilleuse.

Ceci étant un fait, parut un peu plus intéressant que toutes les vaines paroles dont il nous avoit amusés; c'est pourquoi on le pria,



d'une commune voix, d'exécuter cette jolie expérience. Alors, il tira de sa poche une bouteille de verre blanc, & nous pria d'y mettre nous-mêmes de l'eau & de la terre, ensuite, il la boucha, & la cacheta, pour nous faire voir qu'il lui étoit impossible d'y introduire les animaux qu'il prétendoit tirer du néant. D'abord, nous n'aperçûmes dans la bouteille que ce que nous y avions mis; mais quelle fut notre surprise, lorsque la bouteille chauffée & secouée, nous fit voir une infinité de vers vivans, dont quelques uns étoient longs de deux ou trois pouces; on les voyoit se remuer & s'agiter, comme pour exprimer le plaisir & la surprise d'avoir reçu l'existence. Ce n'est pas le tout, dit le Peintre, je vais leur ôter la vie que je viens de leur donner, & dans un instant vous ne verrez que des cadavres. En effet, il ne fit que poser la bouteille dans un vase, & deux minutes après, les vers immobiles ne donnèrent aucun signe de vie.

Quand on demanda au Peintre, s'il pouvoit sur le champ répéter son expérience, il dit que non, en reprenant la bouteille qu'il avoit fournie lui-même, ce qui me fit penser qu'il lui falloit quelques préparatifs, & qu'il y avoit un peu d'escamotage.

Je soupçonne, lui dis-je, que votre expérience n'est autre chose qu'un tour de passe - passe;



vous savez, ajoutai-je, que de la petite corde à violon, qu'on appelle *chanterelle*, coupée en petits morceaux, & jetée sur un chapon qu'on vient de faire rôtir, paroît comme de petits vers, parce que la chaleur la met en mouvement, à peu près comme du cuir qu'on jette sur la braise (on se sert quelquefois de cette petite supercherie pour empêcher certaines gens de manger du chapon, tandis que ceux qui font du secret le mangent sans répugnance). Vous savez aussi, continuai-je, que plusieurs autres substances animales, telles que le crin, le drap, le parchemin, les cheveux, la corne & la plume, se meuvent & se replient sur un fer chaud; la corne, quand elle est bien mince, se remue par la simple chaleur de la main. Je fais, par expérience, que si on racle cette matière avec un morceau de verre, la raclure, jetée dans l'eau tiède, se remue & s'agite pendant quelques secondes, & ressemble, par ce moyen, à de petits vers plats, qui deviennent immobiles, & paroissent morts quand l'eau est refroidie ou qu'ils sont imbibés; votre expérience ne se réduiroit-elle pas à cela, ou à quelque chose de pareil?

Dans ce cas, me répondit-il, il faudroit m'expliquer par quel moyen j'ai pu introduire quelque chose dans la bouteille, après l'avoir bouchée & cachetée.



Il est possible, lui repliquai-je, que je ne connoisse pas en détail tous les moyens employés par un Escamoteur, pour exécuter ses prétendues métamorphoses, & cependant je suis bien assuré que ses tours ne sont que de vaines apparences, & qu'il n'employe en général, que de l'adresse, des mensonges, & de la subtilité.

Alors, pour me faire voir que son opération ne consistoit point en une vaine illusion, il vida sa bouteille dans un plat, & nous fit remarquer que ce que nous avions vu en dedans, étoit réellement un tas de vers, & non des substances animales, mises en mouvement par la chaleur de l'eau.

Cette observation me mit dans le plus grand embarras; mais un heureux hasard me fournit la réplique. Le Peintre ayant laissé tomber par mégarde un gros bouchon qui roula sous une commode, il se hâtoit de le ramasser, lorsque, pour lui en épargner la peine, je fus assez poli pour le ramasser moi-même. Je fus bien récompensé de ma politesse, car je m'aperçus que ce bouchon étoit creux, & ouvert dans sa partie inférieure, comme un petit verre renversé.

Je vois bien, à présent, lui dis-je, que votre système n'a pas plus de solidité que votre bouchon; c'est, sans doute, là dedans, que vous aviez caché les vers, & vous aviez vraisemblablement bouché la petite ouverture avec un



morceau de sucre qui s'est fondu, pour laisser tomber les vers dans l'eau, quand vous avez secoué la bouteille; ensuite vous avez fait mourir ces vers, par la chaleur, en faisant chauffer peu à peu la bouteille au bain-marie, &c.

Le Peintre, soi-disant Philosophe, fut entièrement déconcerté par cette petite découverte. En rougissant jusqu'au blanc des yeux, il avoua sa supercherie, & quelqu'un lui dit que son système n'étoit point un édifice fondé sur le fable, mais qu'il étoit pour le moins aussi imaginaire que les châteaux en Espagne.

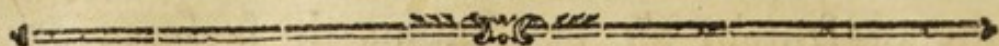
*Nota.* Si quelqu'un de mes Lecteurs vouloit faire cette expérience avec de la raclure de corne, comme je l'ai dit précédemment, il pourroit bien ne pas y réussir à la première fois, & m'accuser injustement de lui avoir indiqué un mauvais moyen, parce qu'il est un art de faire les expériences, & parce qu'en fait de tours, comme en Physique, les Théoriciens sont quelquefois mal-adroits, quand il faut en venir à la manipulation; je les prie donc d'observer, 1<sup>o</sup>, que si l'eau est un peu trop chaude, la corne se remuera à peine pendant une seconde, parce qu'elle sera trop tôt imprégnée de molécules ignées, &c.; 2<sup>o</sup>, que si les morceaux sont un peu longs & larges, ils se remueront un peu plus long-temps dans l'eau tiède, parce  
que



que présentant un peu moins de surface, en proportion de leur volume, ils feront un peu plus long-temps à être pénétrés par la chaleur dans toutes leurs parties; 3<sup>o</sup>, que les parois de la bouteille doivent être un peu épaisses, ou peu transparentes (si l'on n'aime mieux faire usage d'eau trouble), afin que les spectateurs puissent apercevoir le mouvement de ces vers artificiels, sans remarquer que ce sont des substances inanimées; 4<sup>o</sup>, qu'il ne faut laisser la bouteille sous les yeux du spectateur, que pendant un instant, crainte que l'immobilité qui doit survenir ne fasse découvrir la supercherie; 5<sup>o</sup>, que l'expérience doit se faire dans une bouteille à gros goulot, afin que le bouchon puisse contenir plusieurs morceaux de corne, sans qu'ils soient trop resserrés, parce que s'ils formoient un groupe, en forme de peloton, ils seroient empêtrés les uns dans les autres, ce qui nuiroit à la liberté des mouvemens, &c.







## C H A P I T R E V.

*Jérôme Sharp & son Compagnon de voyage, logent à Auxerre, dans un petit cabaret borgne, avec une troupe de Saltimbanques. Définition du mot BANQUISTE. Dialogue avec un Directeur de Spectacle, qui égorgeoit ses Acteurs quand ils ne jouoient pas bien leur rôle. Avis au Public sur les Marchands ambulans, & sur certains voyageurs soi-disant dévalisés. Conseils aux Curés de campagne sur les Marchands d'encens. Leçon aux bonnes gens qui ont des parens dans des pays lointains. Notice sur les Mendians connus sous le nom de FRANCS-BOURGEOIS. Tour d'escroquerie joué à un Aubergiste. Moyen de vendre trois louis un vieux pot-de-chambre de faïence. Récréation hydraulique.*

**N**'AYANT fait que végéter à Lyon, je me hâtai d'en sortir pour continuer ma route. M. Boniface avoit séjourné quelque temps dans la même ville, non pour attendre mon départ, mais pour obtenir le paiement d'une petite somme qui lui étoit due; on l'avoit renvoyé d'une quinzaine à l'autre, pendant cinq mois, & comme par ce moyen on lui avoit déjà fait perdre tout espoir, il finit par s'estimer très-heureux de n'avoir dépensé que vingt louis pour se faire payer six cents francs.



Sur la route de Lyon à Auxerre, nous ne vîmes, pour ainsi dire, de Châlons à Saulieu, que des montagnes incultes, des villages déserts, & des châteaux en ruine. Ces aspects sauvages pourroient me fournir ici un assez long article, où je donneroïis la description de divers points de vue comme si je favois la Peinture, & où je répéteroïis, tout comme un autre, ce qui a été dit si souvent en fait d'Histoire Naturelle & d'Architecture gothique; mais n'écrivant que mon Histoire, je ne dois parler d'objets étrangers à mon sujet, qu'autant qu'ils m'ont fourni quelques réflexions, & j'avoue que, sur ceux que je viens de nommer, je n'en fis aucune; d'ailleurs je n'aime à faire des digressions que sur la nature vivante, & je veux m'attacher surtout à peindre cet animal qui est alternativement savant & crédule, impie & superstitieux, franc & suborneur, assassin & bienfaisant.

A Auxerre, nous logeâmes par hasard dans une auberge qui étoit le rendez-vous des *Banquistes*, & comme ce mot ne doit se trouver que dans les prochaines Éditions du Dictionnaire de l'Académie, je vais en donner ici une définition; on entend par *Banquistes*, toute sorte de gens qui vont de ville en ville, pour vivre aux dépens du public qu'ils attrapent. Les uns vendent de l'onguent pour la brûlure, les autres



des cloux rouillés pour guérir du mal aux dents ; ceux-ci font voir un bœuf à la tête duquel on a industrieusement ajouté une troisième corne ; ceux-là montrent pour de l'argent un grand jeune-homme habillé en femme, qu'ils appellent une *Géante* ; il y en a qui vendent des cantiques de S. Hubert avec un petit anneau, pour guérir de la peste & de la rage ; quelques uns vendent des bouts de suif qu'ils appellent *de la graisse d'ours*, pour faire croître les cheveux ; d'autres font voir des singes de Ceylan, & des léopards d'Afrique ; mais la plupart, pour me servir de leurs expressions, ont *un truc*, pour roustir les gonzes ; c'est-à-dire, une supercherie pour attraper les bonnes gens, & payer quelquefois leurs dettes en monnoie de finge ; il y a, dans cet état, comme dans beaucoup d'autres, de bons & de mauvais sujets, des victimes & des coryphées. On a vu des gens très-riches y manger leur bien, & des Savoyards y faire fortune ; ils ont quelquefois de grands protecteurs, & ils font presque tous autorisés par la Police, non en tant qu'ils attrapent le public, mais seulement en tant qu'ils l'amusent, & comme un mal nécessaire. On n'apprendra peut-être pas sans surprise, qu'il y a à Paris un homme de cet état, qui est si enthousiasmé de ce genre de talent, qu'il reçoit, loge & nourrit chez lui, *gratis*, pendant



trois jours, tous les pauvres *Banquistes* qui vont lui demander l'hospitalité; mais j'en parlerai dans la suite de mon Histoire, & je reviens à mon auberge.

Il y avoit là une douzaine de gros gailards, qui n'avoient pas tous une très-bonne mine, quoique plusieurs eussent de l'oripeau sur leur habit; ils avoient avec eux leurs femmes, que je pris d'abord pour des *Vivandières*; mais leur conversation m'apprit bientôt en quelle compagnie je me trouvois. Je demandai une chambre particulière, pour M. Boniface & moi; mais l'Aubergiste me dit que cela ne se pouvoit point, & que, puisque j'aimois la solitude, il me feroit coucher dans une petite chambre à quatre lits. Il étoit trop tard, pour aller chercher une autre auberge; c'est pourquoi je fis de nécessité vertu, & je soupai à table d'hôte avec toute la compagnie. D'abord, on parla peu; mais en compensation, on but beaucoup, parce que les convives obfervoient à chaque instant qu'il falloit profiter de l'occasion, puisqu'on étoit dans la Bourgogne. Une demi-heure après, la conversation s'anima peu à peu; mais M. Boniface & moi, n'y primes aucune part, parce qu'on parloit d'une infinité d'objets qui nous étoient inconnus; c'est pour cela qu'on parut ne faire aucune at-



tention à nous, ou qu'on nous regarda comme deux imbécilles, plus propres à être la proie des aigrefins qu'à faire des dupes. Je voudrois pouvoir donner ici à mes Lecteurs une idée du bavardage que j'entendis ce soir-là, parmi ces Messieurs; il me suffiroit, peut-être, de dire que leurs discours étoient aussi libres que leurs manières, & aussi bigarrés que leurs habits; mais je crois pouvoir rapporter ici un petit dialogue qui eut lieu entre un des convives, qu'on appeloit *l' Aboyeur*, & un autre, qu'on appeloit *le Directeur*.

L' A B O Y E U R.

Hé bien, Monsieur le Directeur, comment va votre spectacle? êtes-vous toujours bien content de vos Acteurs & de vos Actrices?

LE D I R E C T E U R.

Ils commencent à jouer passablement leur rôle; mais j'ai un Danseur & une Danseuse, qui ne peuvent jamais paroître sur le théâtre sans faire quelques faux pas.

L' A B O Y E U R.

Pourquoi ne leur faites-vous pas payer l'amende?



LE DIRECTEUR.

Tu fais bien qu'ils n'ont pas le fou.

L' ABOYEUR.

Je le fais bien, Monsieur le Directeur; mais vous pourriez les punir en les faisant coucher sans souper.

LE DIRECTEUR.

Si je prenois ce moyen, ils danseroient encore plus mal le lendemain, & le public, mécontent, finiroit par abandonner mon spectacle.

L' ABOYEUR.

Dans ce cas, il faut les renvoyer dans leur pays pour en faire venir d'autres.

LE DIRECTEUR.

Il m'en coûteroit trop, de les renvoyer à cinquante lieues; j'aime bien mieux les tuer.

L' ABOYEUR.

Vous auriez peut-être tort de les tuer, parce qu'ils peuvent se corriger, & mieux danser dans la fuite.

LE DIRECTEUR.

Ils sont incorrigibles, & demain matin je leur coupe la tête.



Surpris de cette résolution sanguinaire, je ne pus m'empêcher de m'écrier : Quoi, Monsieur, vous voulez couper la tête à un Danseur & à une Danseuse ; & le Directeur en colère, me répondit : Oui, sans doute, je veux les égorger, les éventrer, & leur manger le cœur ; au reste, ajouta-t-il, ils ne feront pas les premiers, car j'en ai embroché beaucoup d'autres.

Dès ce moment, je crus être dans une bande d'affassins ; je regardai le Directeur comme un de ces fameux férailleurs, qui méprisent les petits spadassins lorsqu'ils n'ont encore tué que deux ou trois hommes. Cependant, ma surprise alloit toujours en augmentant, & je ne pus m'empêcher de faire diverses questions pour savoir les *pourquoi* & les *comment* ; mais alors, tout le monde, excepté mon compagnon & moi, se mit à rire, en disant : on voit bien que ces Messieurs ne sont pas *Banquistes*.

Le lendemain, je séjournai à Auxerre, pour attendre le départ du coche de Paris : & en faisant quelques informations sur M. le Directeur, j'appris qu'il m'avoit dit la vérité ; mais que je l'avois mal entendu. Cet homme avoit dressé dans la ville un petit théâtre, sur lequel il faisoit danser des canards & des dindons au son du violon & de la flûte ; je vis par là, que pour nourrir ses Acteurs il n'avoit pas besoin



de Boulanger, & que, pour se nourrir lui-même, il pouvoit les égorger, & les envoyer chez le Rôtisseur.

Si on désire favoir comment on peut faire danser des dindons & des canards, voici ce que j'ai appris depuis, dans un petit Ouvrage fort rare, de M. de Nougaret.

On les met sur un théâtre de tôle, entouré d'un grillage de fil-d'archal; de sorte que ce théâtre n'est autre chose qu'une grande cage, dont le fond est une mince plaque de fer. Pour commencer la danse, on allume le feu sous le théâtre, & les pauvres bêtes, qui commencent à sentir la chaleur, lèvent alors tantôt un pied, tantôt l'autre; dans ce moment, les violons jouent très-lentement; mais lorsque la chaleur augmente, & que la tôle devient un peu rouge, les Acteurs sont obligés de sauter, sous peine d'avoir le pied rôti jusqu'aux ergots; alors les violons jouent beaucoup plus vite, & les Musiciens ont soin de suivre le mouvement des dindons, tandis que les spectateurs ignorant la supercherie, s'imaginent que ces animaux ont l'instinct de suivre la musique.

Voyant que le Directeur & ses confrères n'étoient pas si méchans que je l'avois cru d'abord, la curiosité de les entendre encore une fois, & le désir de les observer, m'empêchè-



rent de changer d'auberge. Nous soupâmes donc une seconde fois avec la même compagnie, & la conversation y devint plus animée que le jour précédent, parce qu'on but quelques bouteilles de plus. Sur la fin du repas, il y en eut un qui désira, pour l'instruction générale, que chacun se vantât du plus joli tour qu'il jouoit dans l'occasion; si vous y consentez, dit-il, je vous promets pour récompense, de vous enseigner comment j'ai fait pour vendre trois louis un pot-de-chambre de faïence, qui ne m'avoit coûté que six sous. Alors, chacun fut piqué de curiosité, & l'on acquiesça à la proposition. Le marché paroissoit d'autant plus avantageux, qu'en enseignant un seul tour, chacun pouvoit en apprendre une douzaine. Les tours que j'appris en cette occasion, ne sont, à proprement parler, que des tours d'escroquerie, & je crois devoir les dénoncer au public, afin qu'on n'ose plus les employer. Si quelque Lecteur, trop scrupuleux, me reprochoit de donner ici des instructions dont les personnes mal intentionnées pourroient quelquefois faire mauvais usage, je les prierois d'observer qu'il faudroit blâmer pour la même raison, dans les Livres de Botanique, la description des plantes venimeuses, parce qu'elles peuvent devenir funestes entre les mains d'un empoisonneur. Je



le prierois aussi de faire attention que plus un trait d'escroquerie est connu, moins il est dangereux, parce qu'on n'ose plus le faire paroître, & que le public averti, se tient sur ses gardes par une méfiance salutaire; Messieurs les Auteurs du Journal de Paris sont si persuadés de cette vérité, qu'ils ont dévoilé plusieurs fois les petites friponneries des aigrefins dont leur ville fourmille, & les Anglois, qui sont nos maîtres en politique & en morale, donnent tous les jours, dans leurs Gazettes, le catalogue des ruses qui ont été mises en pratique la veille, pour leurrer les honnêtes Citoyens de Londres (1).

Voici donc l'aveu que firent huit des convives, d'après l'invitation d'un de leurs confrères.

#### PREMIER BANQUISTE.

Mes chers confrères, je suis encore novice dans mon état, & je ne vous dirai peut-être rien qui ne vous soit connu; quoi qu'il en soit, voici ma meilleure ruse. Lorsque je vends des mouchoirs dans les rues ou dans les promenades, je m'adresse ordinairement de préférence à ceux

---

(1) Il y a aussi des pièces de Théâtre où l'on dévoile des tours d'escroquerie; telles sont la Comédie de *l'Avocat Pazelin*, & la Farce de Nicolet, qui a pour titre, *les Girandolaes*.



dont la physionomie annonce l'inexpérience & la crédulité : sachant que beaucoup d'hommes sont bien aises de faire de bonnes affaires aux dépens du pauvre , que les circonstances obligent de perdre , je ne manque pas de dire que je donne ma marchandise à vil prix , & que j'ai besoin d'argent ; alors plusieurs personnes croyant profiter d'une occasion favorable , veulent favoriser le prix de ma marchandise , & comme je fais qu'ils ne m'offriront guère que la moitié de ma demande , j'ai toujours soin de leur demander le double de ce que je veux obtenir. Ici j'emploie dans l'occasion , un petit tour d'escamotage pour faire croire que mes mouchoirs sont plus grands que tous ceux avec lesquels on peut les comparer , quoique dans le fait , ils soient plus petits ; mais ce n'est là que le commencement de ma finesse ; car , tandis que mon marchand s'en va devant moi , sans marchander , & que je le suis par-derrière , en le priant d'ajouter quelque chose à l'offre qu'il m'a déjà faite , je mets subtilement sous mon habit les deux ou trois mouchoirs qu'il a déjà vus , & j'en tire de ma poche quelques autres qui ont à peu près la même apparence , mais qui sont plus petits & plus grossiers. Après cela , je continue de lui offrir ma marchandise en rabattant quelque chose de ma première demande ; mais ordinai-



rement il s'obstine , & ne me répond rien ; alors je passe devant lui ; & jette les nouveaux mouchoirs par terre comme par désespoir , & je lui donne à entendre que c'est le besoin d'argent , qui m'oblige de vendre à si bas prix. Aussi-tôt , il me paye en se félicitant du bon marché , tandis que je me félicite au contraire d'avoir bien vendu ; & quand il est en train de ramasser les mouchoirs , je m'en vais bien vite , crainte qu'il ne me rappelle pour les changer ; voilà , Messieurs , par quel moyen je peux *solir pour une roue de derrière ce qui m'a coûté cinquante ronds* ( c'est-à-dire , vendre six francs , ce qui m'a coûté cinquante sous ).

## SECOND BANQUISTE.

Quant à moi , Messieurs , je ne suis pas encore assez adroit pour faire des tours de main , & je me contente de ne jouer que des tours d'esprit. J'allois un jour de Paris à Cambray , & j'étois sur un cheval que j'avois emprunté (*pour ne pas le rendre*) ; quand j'arrivai à Senlis , vers les huit heures du soir , je m'arrêtai devant une auberge , où je ne pouvois entrer faute d'argent , & je me mis à conter , à quiconque voulut l'entendre , que je venois d'être attaqué dans la forêt , par des voleurs qui m'avoient pris ma



bourse après m'avoir affommé. Je m'étois réellement battu avec un Cocher de Fiacre, trois jours auparavant, & comme j'avois un œil poché au beurre noir, le peuple qui s'étoit assemblé en foule autour de moi, crut que cela provenoit d'un coup de bâton de la part des voleurs. Je ne manquai pas de dire comment ils étoient habillés, & de quel côté ils avoient pris la fuite; j'ajoutai, que j'étois un riche Négociant d'Orléans, que j'allois à la Haye, pour une affaire très-intéressante, & que j'avois une maison dans telle rue, & un bien de campagne dans tel territoire. Alors, un bon-homme qui avoit tout entendu de sa fenêtre, me fit prier de monter chez lui pour souper; vous pensez bien que je ne me présentai point avec un air emprunté, comme mon habit. Je lui contai combien il étoit intéressant pour ma famille, que j'allasse directement à la Haye, sans retourner à Orléans, & je lui fis voir des lettres-de-change que j'avois faites moi-même, sur Anvers, Malines, & Rotterdam; bref, je jouai si bien mon rôle, qu'il me prêta six cents francs pour continuer ma route; mais je vous assure, mes amis, que cet argent n'est pas perdu pour lui, car mon intention est de le lui rendre aussi-tôt que j'aurai dix mille livres de rente.



## TROISIÈME BANQUISTE.

Et moi, Messieurs, quand je ne peux plus vendre d'orviétan dans les villes, je suis Marchand d'encens dans les campagnes. Je fais composer une pâte, dont je forme de petites tablettes comme du chocolat. Quand on en jette une au feu, elle produit une épaisse fumée, qui, à vous dire la vérité, ne sent ni bon ni mauvais; mais j'ai le secret de la faire passer pour de l'encens d'Arabie. Ce n'est pas une merveille que de faire cette pâte, l'essentiel est de savoir la vendre; pour cela, je tâche ordinairement de faire connoissance avec le Carrillonneur d'un village. En lui payant bouteille, je lui promets un petit écu, à condition qu'il m'introduira chez son Curé, pour lui dire qu'il me connoît, & qu'il a souvent entendu faire mon éloge par des gens de sa connoissance. Appuyé par cette recommandation, je me présente au Curé, pour lui offrir de l'encens de toutes les manières, car en offrant de vendre mes tablettes, je lui fais des complimens qui ne finissent point. Cependant M. l'Abbé, à qui la flatterie n'en impose pas, demande à faire l'essai de ma marchandise; en conséquence, on lui apporte du feu sur une pelle, & il jette un peu de mon encens sur la braise; aussi-tôt, je le prie d'observer qu'il s'y



est mal pris, & qu'il faut briser les tablettes. J'en prends parmi les autres, une bonne que je connois à une marque extérieure, & qui est de véritable encens, &, sous prétexte d'enseigner au Curé comment il faut faire, je brise celle-là en la jetant au feu; par ce moyen, la chambre se trouve embaumée un instant après, & le Curé, flatté de cette bonne odeur, achète mes tablettes, croyant que toutes produiront le même effet. Quand mon tour est fini, le Carillonneur ne manque jamais de me demander l'écu que je lui ai promis; je lui réponds ordinairement que je n'ai pas de monnoie, mais que je lui donnerai six francs le lendemain, & je vais à quelques lieues de là, pour en faire autant.

#### QUATRIÈME BANQUISTE.

Messieurs, quand je suis dans une auberge de village, chez de bonnes gens, je tâche de faire connoissance avec l'Aubergiste & avec les Payfans du voisinage. Je fais tourner la conversation sur les gens qui vont courir le monde, & qui ont assez de négligence pour être cinq à six années sans écrire à leurs parens; alors il arrive quelquefois qu'on me parle d'un tel & d'un tel, qui sont partis il y a dix à douze ans, & qui, depuis ce temps-là, n'ont  
donné



donné aucune nouvelle. Quand on m'apprend qu'il existe dans le voisinage des parens défolés pour une pareille cause, je ne manque pas de m'informer bien au juste des mœurs, de la taille, du métier, & des inclinations de ce voyageur absent, & , après cela, j'écris pour lui, ou plutôt à son nom, une lettre dans laquelle je lui fais dire qu'il a fait fortune dans un pays lointain, & que n'ayant point d'enfans, il s'estimera heureux de partager son bien à ses parens. Vous pensez bien, bonnes gens, que je ne manque pas de bien recommander l'honnête-homme qui sera porteur de la lettre, & que, quand je vais la remettre moi-même, je ne manque pas non plus de dire, du parent absent, tout ce que j'en ai appris dans le village voisin, pour prouver que je le connois. Après cela, je raconte comment il a fait fortune & j'enseigne comment il faut s'y prendre pour qu'il envoie de l'argent. Je n'ai pas besoin de vous dire le reste, & vous voyez sans doute, aussi bien que moi, que la famille devrait être bien pauvre, pour que je fortifie de la maison sans en avoir soutiré *quelques maltaises* ( quelques louis ).

#### CINQUIÈME BANQUISTE.

Quand le jeu des marionnettes ne me pro-



duit pas de quoi vivre honnêtement, pour moi, ma femme & mes trois enfans, je fais un autre métier, sur lequel je ne peux pas entrer dans un grand détail, parce qu'il se divise en cinquante branches différentes. Qu'il me fuffise donc de vous dire qu'alors, je me fais *franc-bourgeois*, c'est-à-dire, que je mendie sous un costume qui annonce que j'ai joui jusque là, d'une certaine aisance; par ce moyen, je m'introduis facilement dans les bonnes maisons, & quand je porte un vieux habit de velours, je trouve quelquefois telle personne, qui donne à peine un liard au mendiant couvert de haillons, & qui cependant rougiroit de m'offrir moins d'un petit écu. Au reste, le métier de *franc-bourgeois* commence à tomber, parce que tout le monde s'en mêle, depuis qu'il y a des MENDIANS SUIVANT LA COUR. Mais j'ai inventé depuis peu, pour le faire valoir, une bonne ruse, qui peut servir jusqu'à ce qu'elle soit divulguée: je vais à la porte d'un spectacle, & quand je vois un homme de bonne mine qui tient dans sa main trente sous ou un écu pour prendre un billet de troisièmes loges ou d'amphithéâtre, je me place à côté de lui, & je lui dis tout doucement: *Monfieur, j'ai faim*; alors il arrive souvent que cet homme me donne tout l'argent qu'il a dans sa main, & que, se privant ce jour-là du Spectacle, il a le



plaisir de faire l'aumône sans vider sa bourse ; mais je vous avertis que pour faire ce métier-là , il faut être bon physionomiste , & avoir bonne mémoire , car un jour je m'adressai , dans la foule , à un homme qui m'avoit donné trente sous un demi-quart-d'heure auparavant , & qui me répondit : *malheureux , tu dis que tu meurs de faim , & il n'y a pas trois minutes que je t'ai donné de quoi acheter trois pains de quatre livres.* Vous pensez , sans doute , que je me sauvai bien vite , sans attendre mon reste , crainte que la garde ne vint m'arrêter pour me conduire au dépôt des vagabonds. A cela près , je crois ce *truc* bon , tant qu'il ne sera pas connu , car en jouant cette comédie , il m'est arrivé souvent de recevoir ainsi , à la porte du spectacle , plus que le meilleur Acteur ne pouvoit gagner en dedans.

#### SIXIÈME BANQUISTE.

Messieurs , à bon entendeur demi-mot ; c'est pourquoi mon histoire sera courte : voici comment j'ai été *franc-bourgeois* d'une nouvelle espèce ; je passois un jour à Bayonne , ne sachant de quel bois faire flèche , lorsque je m'avisai d'aller trouver le Lieutenant-Général de Police de cette ville , pour lui dire , après m'être muni de bons certificats ( écrits & signés par moi-même ) , que



j'avois eu le malheur, en venant de la Sicile, de faire naufrage sur la côte de Portugal, & qu'étant bon Gentilhomme, réduit à la misère, mais n'osant demander l'aumône, je le priois de vouloir bien m'acheter ma dernière chemise. Dans ce moment, j'avois un très-bel habit; mais je n'avois pas de chemise sur le corps, & j'en tirai une de ma poche qui valoit bien trois louis à cause des manchettes à points de Bruxelles. Le Magistrat, persuadé par les circonstances, que je disois la vérité, me répondit qu'il ne falloit pas vendre mon linge, & me donna un louis d'or; mais, quand je le priai d'observer que j'allois à Lille en Flandre, & que cela ne suffisant pas pour faire ma route, je ferois obligé, tôt ou tard, de vendre ce qu'il ne vouloit point m'acheter, il me dit qu'il feroit une quête pour moi parmi les Gentilshommes de sa connoissance, & que je pouvois revenir le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller, à l'heure indiquée; il avoit ramassé cinquante écus, qu'il me donna très-poliment, & je pris des chevaux de poste pour aller en faire autant à Bordeaux, & à Nantes. Ce métier me parut si bon, que je ne voulois pas en faire d'autre; mais, me trouvant un jour dans une auberge où je faisois le grand Seigneur, j'eus une querelle avec un Cocher, & dans la chaleur de la dispute, je fus



reconnu par un gros Domestique, qui m'avoit vu mendier chez son Maître. Il me traita de gredin, je lui donnai un soufflet; je fus arrêté & mis en prison: un an après, je n'en fortis que par une espèce de miracle, car je passai par la fenêtre, au risque de me casser le cou. Alors mon signalement fut envoyé aux Cavaliers de Maréchaussée de plusieurs Provinces; on sonna le tocsin sur moi, comme pour la bête du Gévaudan, & mon affaire a fait trop de bruit dans le monde, pour que j'ose recommencer.

## SEPTIÈME BANQUISTE.

Messieurs, je n'ai jamais été *franc-bourgeois*; mais je peux au moins me flatter d'avoir été un *franc coquin*. J'arrivai un jour à Lunel, en Languedoc, avec un de mes amis, qui me servoit de Domestique. Je mis pied à terre dans une grande auberge, & j'y fis une certaine dépense, pendant huit jours. Au bout de la semaine, je demandai le mémoire, & je payai généreusement; mais je dis à mon Hôte, que j'étois obligé de séjourner quelque temps chez lui, à cause que j'attendois des lettres & de l'argent de la Lorraine pour continuer mon voyage. Feignant ensuite d'avoir quelques emplettes à faire, je le priai d'aller vendre ma tabatière chez un Orfé-



vre, & je lui remis aussi-tôt une tabatière d'or, en le priant de ne pas terminer le marché sans m'avertir du prix qu'on pourroit lui offrir. Il revint une heure après, & me dit que le bijou étoit de bon or, & que l'Orfèvre en donneroit quarante louis; je lui répondis que je ne pouvois pas le donner à ce prix, à cause qu'il m'avoit coûté trois louis de façon, & qu'il y avoit de l'or pour cent pistoles; en conséquence, je reprends ma tabatière en attendant mes lettres. Cependant ces lettres n'arrivent point; je continue de faire de la dépense, sans payer, & pour calmer les inquiétudes que mon Hôte pourroit avoir, je lui offre mon bijou en gage. D'abord il fait poliment quelque difficulté de l'accepter; mais il le reçoit enfin par complaisance, & dit à sa femme de le mettre dans son armoire. Il ignore dans ce moment que je lui donne une tabatière de similor qui ressemble parfaitement à la première, excepté quant au poids & à la valeur. Quelque temps après, mon Hôte part pour la campagne, & je profite de l'occasion pour dire à sa femme que je connois à Nîmes un riche Négociant que j'aurois envie d'aller voir, & je la prie de me prêter dix louis & un cheval. Elle y consent avec d'autant moins de difficulté, qu'étant munie de ma tabatière, elle ne croit courir aucun risque, & que me croyant très-géné-



reux, elle attend de moi une bonne récompense. Aussi-tôt, je prends Jacques *desloges* pour mon Procureur, & je vais faire un coup de filet dans une autre Province.

#### HUITIÈME BANQUISTE.

Mes ruses sont meilleures que les vôtres, & pour vous prouver que vous vous amusez à la moutarde, je pourrois vous enseigner des tours d'un genre supérieur; je les tiens du Procureur *Friponneau*, qui méprise ceux qui escamotent des muscades, parce que d'un trait de plume, il a l'art d'escamoter une maison; mais je vous expliquerai tout cela quand nous ferons seuls, & je défends que pour le moment, on en dise davantage, parce qu'*il pleut* (Le Lecteur voudra bien observer que ces mots, *il pleut*, signifient en langage de Franc-maçonnerie: *Taisons-nous, parce qu'on nous écoute, & nous risquons d'être entendus par des personnes qui ne doivent pas connoître nos secrets*).

#### NEUVIÈME BANQUISTE.

Peu m'importe, qu'il *pleuve* ou non, & je veux m'acquitter sur le champ de ma promesse, en vous apprenant comment j'ai vendu mon pot de chambre trois louis. J'étois domicilié à Namur,



lorſqu'une maladie aſſez longue me réduiſit à la dernière miſère, & m'obligea de vendre ſucceſſivement mes meubles & mes hardes; il ne me reſtoit qu'un vieux pot caſſé que je réduiſis en pouſſière impalpable; j'en fis une multitude de petits paquets, que j'arrangeai très-proprement dans une caſſette, comme ſi c'eût été une marchandiſe très-précieuſe; enſuite, j'achetai d'un Epicier, à deux liards pièce, douze cents exemplaires d'un Recueil de chanſons qu'il avoit achetées lui-même d'un Poëte, à fix ſous la livre.

Muni de mes chanſons & de ma poudre, je vais ſur la place du Marché, j'aſſemble le Peuple au ſon de la trompette, & je l'amuſe ſucceſſivement avec mon cor-de-chaſſe, ma voix & mon violon. Enſuite je parle en ces termes, à la populace aſſemblée: „Messieurs & Dames, „vous voyez en moi le couſin-germain du „Juiſ-Errant; je ſuis le fameux *Vulpineti*, qui „voyage depuis trente ans en Autriche, en „Hongrie, & dans tous les Etats de Sa Ma- „jeſté l'Empereur & Roi (ici j'ôte mon cha- „peau, & tout le monde en fait de même); „c'eſt moi qui ſuis ce grand Chimiſte, inventeur „de la Poudre merveilleuſe, dont une pincée „ſeuſe dans une pinte d'huile bouillante, ſuffit „pour détruire, dans une maiſon, les punaiſes,



» les fouris & les rats; & ce qu'il y a de plus  
» admirable, c'est que cette même poudre, qui  
» est un poison pour les bêtes malfaisantes, fait  
» le plus grand bien à l'homme, parce qu'il suffit  
» de la porter sur soi, pendant vingt-quatre heu-  
» res, pour détruire la vermine de la tête & les  
» vers qui sont dans le corps. Ce sont ces vers,  
» Messieurs & Dames, qui engendrent en nous  
» toute sorte de maladies, telles que la dyssen-  
» terie & la sciatique. Ma poudre est à l'épreuve,  
» car elle a guéri de la péripneumonie M. l'Em-  
» peigne, maître Cordonnier, à Mons, & de la  
» diarrhée M. Couture, Marchand Tailleur,  
» rue de la Magdelaine, à Bruxelles. Ne croyez  
» point, au reste, que je veuille vous la vendre;  
» non, Messieurs, je ne la vends point; mais  
» je la donne; je suis pensionné de plusieurs  
» Puissances de l'Europe pour en faire la distri-  
» bution *gratis*, & j'en ferai présent à tous ceux  
» qui acheteront ma chanson.»

Après ce beau discours, je me mis à chan-  
ter avec un air d'indifférence, comme si j'eusse  
été là pour leurs menus plaisirs, & sans aucun  
intérêt; mais aussi-tôt, chacun me tendit les  
bras en me donnant deux sous. Ceux qui arri-  
voient dans ce moment sur la place, voyant  
tant de monde s'empressez autour de moi,  
venoient augmenter la foule par curiosité,



quand ils avoient appris le fujet de cet empressement, ils fendoient eux-mêmes la presse pour être servis à leur tour. On se battoit pour arriver jusqu'à moi, parce qu'on craignoit que bientôt il ne restât plus rien dans ma cassette, & que chacun vouloit profiter de ma libéralité. Quand j'eus donné toute ma poudre, & vendu mes chansons, il resta plus de cent Payfans qui n'ayant pu se procurer de ma drogue, me suivirent jusqu'à ma porte, & je fus obligé d'aller bien vite piler quelques vieilles assiettes pour avoir de quoi les fatisfaire.

Voilà, mon cher Lecteur, les Histoires ou les Romans que j'entendis de la bouche même de ceux qui en étoient les héros. Si j'avois voulu intervertir l'ordre des évènements, j'aurois pu vous faire quelque récit plus agréable, en mettant sous vos yeux des hommes d'une trempe bien différente; mais le détail dans lequel je viens d'entrer, peut vous être utile dans l'occasion, & ressembler par là à quelques semences dont les racines sont un peu amères, mais dont les fruits sont délicieux.

Ne croyez pas cependant qu'il faille juger de tous les autres faiseurs de tours d'après ceux dont je viens de parler. Il n'y a point de règle sans exception, & je ne vois que la prévention



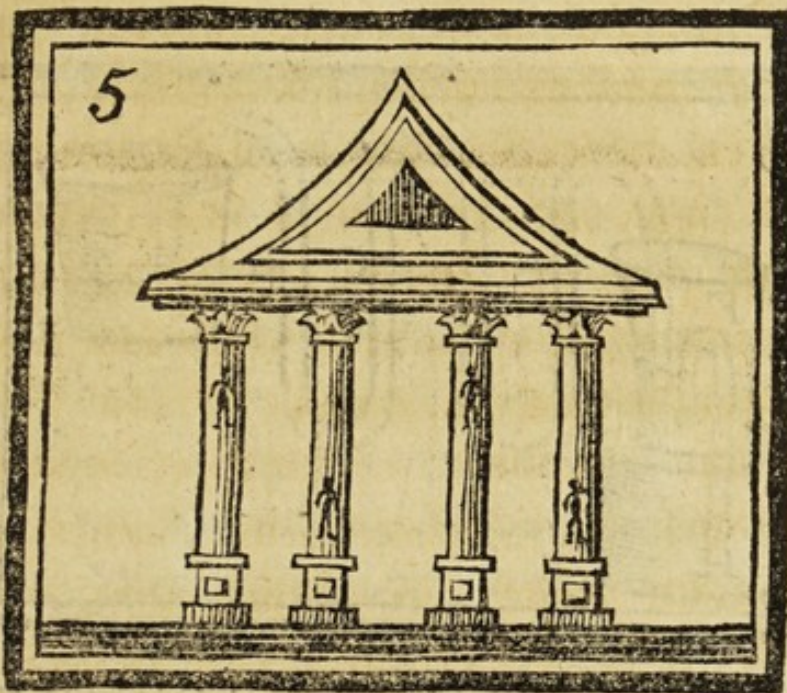
& l'enthousiasme qui puissent dire, en parlant des gens d'une contrée ou d'une certaine profession, *ab uno disce omnes*. On voit quelquefois des personnes d'une classe inférieure, qui, par leurs talens, leur probité & leur sensibilité, honorent leur état, tandis qu'un faquin, qui les méprise, déshonore souvent le sien. Jean-Jacques Rousseau a gagné sa vie pendant quelque temps, à faire voir une fontaine de Héron, & les vertus de l'Auteur d'Emile n'ont jamais été mises en question. On voit quelquefois dans le monde des gens qui semblent ne s'être enrichis aux dépens du pauvre que pour avoir le droit de l'insulter par leur faste & leur orgueil; mais j'ai connu le Directeur d'un petit spectacle, qui sembloit au contraire n'avoir fait fortune aux dépens des riches que pour avoir le bonheur de distribuer son bénéfice aux indigens. Sa bienfaisance le rendoit d'autant plus recommandable, qu'il croyoit ne faire que son devoir. De pareils hommes seront sans doute estimés partout où l'on compte la vertu pour quelque chose; mais il y en a plusieurs, qui, sans être bienfaisans, ne sont pas moins estimables, parce qu'étant dénués de moyens, ils n'ont que des desirs impuissans; la fortune pourroit bien donner de l'éclat à leur mérite; mais ils n'en sont pas moins grands pour être vertueux dans l'obscurité. } 3



Tel étoit un Mécanicien que j'ai vu confondu dans la foule, comme un diamant dans un fumier; autant les autres se faisoient remarquer par la pétulance & la prétention, autant il étoit remarquable par sa douceur & sa modestie. J'ai su depuis peu qu'il avoit autrefois joué un certain rôle dans le monde, mais qu'ayant eu du mérite sans ostentation, & des talens sans intrigue, il avoit été abandonné de ses protecteurs & culbuté par la calomnie. Ses mœurs pacifiques ayant rendu ses ennemis plus entreprenans, il avoit été obligé de quitter un état où il falloit être continuellement sur la défensive; cependant il étoit fort brave, car on doit donner ce nom à tous ceux qui ne cherchent querelle à personne. Son goût pour les voyages & son averfion pour les disputes, lui avoient fait adopter un genre de vie, où il trouvoit des confrères qui lui parloient quelquefois d'un ton brusque, mais qui ne pensoient jamais à l'embrasser pour le trahir. On n'avoit pas besoin de savoir son histoire pour l'estimer; car le son de sa voix alloit jusqu'au cœur, & la beauté de son ame étoit peinte dans ses yeux. On ne l'avoit jamais vu refuser un service pécuniaire, excepté quand il y étoit forcé par l'impossibilité; il faisoit voir ses mécaniques *gratis*, & ne trouvoit son bénéfice que lorsqu'il avoit occasion de les vendre. Quelques uns de



ses ouvrages n'étoient, à proprement parler, que des joujoux pour amuser l'enfance; mais il y en avoit d'autres, qui pouvoient contribuer à enrichir un cabinet de curiosités, comme celui que je vais décrire, & dont il n'étoit point l'inventeur (1); *fig. 5.*



Quatre tuyaux de verre, disposés en colonnade, & surmontés d'un fronton, représentent le frontispice d'un palais. Ces colonnes transparentes & remplies d'eau, laissent apercevoir de petites figures de cire qui nagent dans l'inté-

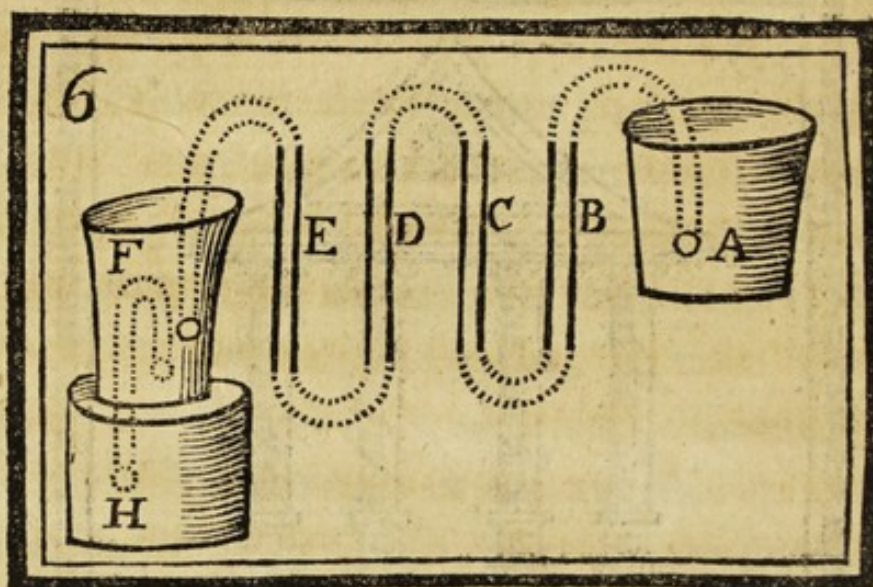
---

1°. Le véritable inventeur de cette pièce est M. le Chevalier de Trouville, avantageusement connu par ses belles découvertes en Hydraulique.



rieur, & dont deux montent & descendent alternativement, tandis que les deux autres ont le mouvement contraire, & le tout sans aiman, sans roue, & sans levier. Voici en deux mots, par quel moyen on exécute cette petite merveille; *fig. 6.*

*Intelligenti pauca.*



Au point *A*, est un bassin caché dans le corps du bâtiment, les quatre colonnes ne font qu'un seul & même tuyau de verre, recourbé comme le représente la figure; c'est, à proprement parler, un syphon par où l'eau s'écoule du bassin *A* au bassin *F*, qui est pareillement caché dans le corps du bâtiment.

L'eau ne peut ainsi passer d'un bassin à l'autre, sans descendre par la première colonne *B*, & monter par la seconde *C*, pour redescendre en-



suite par la troisième *D*, & remonter par la quatrième *E*; mais, comme on ne voit pas alors l'eau se remuer, si elle est bien claire, les figures sont entraînées par le courant, & ont des mouvemens opposés, dont on n'aperçoit pas la cause. Ces mouvemens cesseroient bientôt, quoique l'eau continuât de couler, parce que les figures étant parvenues aux extrémités supérieures ou inférieures des colonnes, sont trop grosses & trop longues pour suivre le courant dans les contours du tuyau (où l'on peut d'ailleurs poser un diaphragme pour empêcher les figures de passer); mais l'eau cessant un instant de couler rapidement, par le moyen que nous indiquerons ci-dessous, les figures reçoivent par leur gravité ou légèreté spécifique, un mouvement opposé à celui qu'elles avoient auparavant, car la première qui étoit descendue dans la colonne *B*, remonte d'elle-même quand l'eau s'arrête, parce qu'ayant à sa tête un petit morceau de liége, elle tend à surnager: la seconde, au contraire, qui étoit montée dans la colonne *C*, descend quand l'eau est immobile, parce qu'ayant à ses pieds une épingle de fer, sa gravité l'entraîne vers le fond; la troisième & la quatrième sont comme la première & la seconde, par la même raison.

Mais si, un instant après, l'eau continue de couler avec rapidité, elles quitteront encore



leur place, étant entraînées par le courant, pour la reprendre ensuite, quand l'eau s'arrêtera ou lorsqu'elle coulera très-lentement. Tout le secret se réduit donc, à présent, à faire que l'eau coule & s'arrête alternativement. Voici le moyen que l'on employe pour produire cette intermit-  
tence.

L'eau ne coule du bassin *A* au bassin *F*, que parce que ce dernier est plus bas; si donc, on fait celui-ci assez petit pour qu'il se remplisse en peu de temps, l'eau s'y trouvant bientôt élevée presque à la même hauteur que dans le bassin *A*, ne pourra plus couler que très-lentement; voilà donc le courant arrêté pour un instant; mais si le bassin *F* se vide enfin tout à coup dans un autre *H*, qui sera encore plus bas, son eau descendra par ce moyen, & permettra à celle du bassin *A* de couler encore rapidement. Or, quand l'eau est enfin parvenue à une certaine hauteur, ce bassin *F* se vide réellement tout à coup, à l'aide du siphon *F, H*; par ce moyen, l'écoulement rapide & son interruption, auront lieu alternativement jusqu'à ce que le premier bassin soit entièrement vide. *Qui potest capere, capiat.*



---

 CHAPITRE VI.

*Conversation avec des Militaires Philosophes dans le Coche d'Auxerre. Expériences Physiques sur la Réfraction de la Lumière, & sur le Mouvement composé. Joli Problème d'Architecture. Tour d'Escroquerie joué à Monsieur Boniface, à Fontainebleau, par deux Chevaliers d'industrie, sur une Récréation mathématique. Rencontre au village d'Essonne, de quelques Goguenards de Paris, qui mystifioient deux Marchands de Vin; le mystificateur est mystifié à son tour. Jérôme Sharp fait des paris à coup sûr; il enseigne l'art d'attraper sans courir, & après avoir prouvé que les plus instruits ne sont pas ceux qui possèdent les plus grandes bibliothèques, il jette un coup-d'œil rapide sur les divers genres de charlatanismes dont il n'a pas encore parlé.*

**N**ous prîmes le coche d'eau pour aller à Paris; mais cette barque ne me parut pas aussi commode que je me l'étois imaginé; j'avois espéré d'y trouver autant de commodités que dans un vaisseau Marchand, & autant de propreté que dans les chaloupes qui servent aux Dames de Marseille pour aller faire des promenades sur mer; j'avois cru pareillement



que le courant de l'Yonne & de la Seine nous conduiroit rapidement jusqu'au séjour enchanteur de l'industrie & de la politesse ; mais en cela je m'étois bercé , comme à d'autres égards , d'une vaine espérance. En entrant dans le coche , je ne trouvai pour m'asseoir , que des tas de meubles & de marchandises , & pour compagnie , que des Savoyards , des Recrues & des Nourrices ; il y avoit tant de monde & une si grande quantité de paquets , que par-tout où les eaux étoient un peu basses , on étoit obligé de mettre quelques voyageurs à terre pour alléger la voiture , tandis que d'autres entroient dans l'eau pour pousser par-derrière. Ce désagrément n'étoit pas le seul qu'éprouvoient tous ceux qui étoient un peu pressés d'arriver à Paris ; car on essuyoit aussi d'autres retardemens près des villages , où le Patron & les Bateliers étoient retenus à chaque instant , soit pour déposer des marchandises , soit pour en embarquer de nouvelles. L'ennui qui nous accabloit n'étoit diminué en aucune manière , ni par les discours des Recrues , ni par les chansons poissardes que nous étions obligés d'entendre : je commençois à me repentir de n'avoir pas continué ma route à pied , & j'enviois le sort de ceux à qui la fortune permet de prendre des chevaux de relais , lorsque trois Officiers qui couroient la poste furent



renversés dans leur voiture par une charrette, à quelques pas de la rivière. Une de leurs roues s'étant brisée dans un lieu où il n'y avoit pas de charron qui pût en fournir une autre, cet accident les obligea de s'embarquer sur notre coche, avec les débris de leur voiture, & tandis qu'ils se plaignoient de la dure nécessité où ils se trouvoient réduits, je me félicitois intérieurement de ce qu'il nous arrivoit bonne compagnie. Je ne me trompai point dans l'opinion que je conçus d'eux, par la manière libre, mais honnête, dont ils se présentèrent; ce n'étoit point de ces fanfarons qui se croient obligés de faire à chaque instant une vaine parade de leur bravoure, & qui sont bien aises d'en être quittes pour cette démonstration; ce n'étoit pas non plus de ces Guerriers sauvages & farouches, du temps des Gaulois, qui sembloient n'être devenus les protecteurs de la Nation que pour avoir le droit d'en être les oppresseurs; grâce aux Dames Françoises qui ont poli les mœurs de nos Militaires, on trouve rarement aujourd'hui le vrai courage sans qu'il soit accompagné de la douceur & de l'amabilité; mais les compagnons de voyage que le hasard nous envoyoit, n'étoient pas tout simplement d'aimables Officiers; c'étoient des Militaires Philosophes, parlant à tout le monde, ne se fa-



miliarifant avec perfonne , & fachant tenir leur rang fans fierté ; ils avoient affez de mérite pour pouvoir fe montrer de près , fans qu'on ceffât de les eftimer , & ils n'avoient pas befoin d'observer à la rigueur cette étiquette , qui femble n'être autre chofe qu'une barrière élevée par des fots pour empêcher le mérite de parvenir jufqu'à eux , & de les voir tels qu'ils font. Loin de parler continuellement de leur métier , comme font les pédans , & de garder un profond filence comme ceux qui , privés de la faculté de penfer , fe trouvent réduits à l'état de pure végétation , ils changèrent de propos fi fouvent que l'occafion s'en présenta , & parlèrent chacun à leur tour , dans les différentes queftions qui furent agitées en fait de Politique , de Littérature , & même de Phyfique & de Géométrie. Les réflexions furent tantôt légères & tantôt profondes , felon l'occafion , mais il n'y eut ni réponfe fatyrique ni replique mordante ; la difpute s'échauffa peu à peu , mais fans aigreur , & fe termina en me laiffant dans l'incertitude fur ce que je devois admirer davantage , ou l'adrefle du vaincu qui avoit présenté une mauvaife caufe fous le plus beau jour , ou la politeffe du vainqueur qui avoit la modeltie de vouloir cacher fa victoire , & de ne jamais s'en prévaloir. Il feroit peut-être trop long de donner ici le dé-



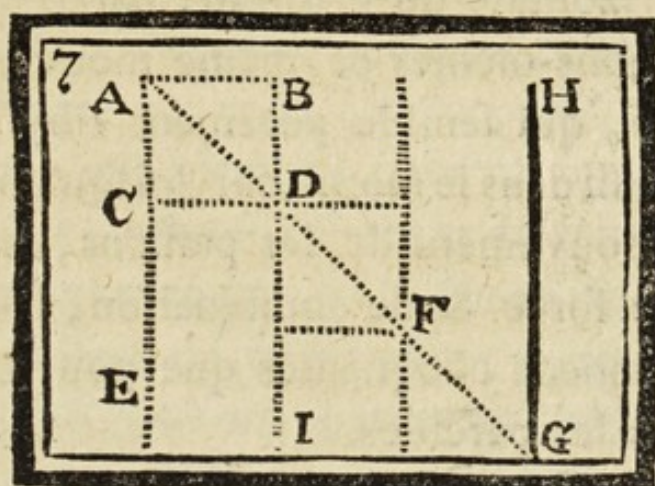
tail de la conversation que j'eus avec ces Messieurs, & dans laquelle nous eûmes le plaisir de nous inspirer une estime réciproque; mais je crois pouvoir rapporter ici deux petites expériences Physiques, dont je les rendis témoins, & qui parurent leur faire le plus grand plaisir. Ils avoient eu la bonté de m'expliquer comment un boulet de canon décrit une parabole, & par quel art, avec la même quantité de poudre, & en donnant au mortier différens degrés d'inclinaison, on peut cependant faire parvenir une bombe toujours au même but; quelques instans après, nous remarquâmes le mouvement apparent du rivage, qui sembloit remonter dans tous les endroits où la barque descendoit un peu plus vite quand elle étoit entraînée par la rapidité du courant; cette illusion d'optique nous fournit l'occasion de parler du mouvement apparent du soleil, produit par celui de la terre, en sens contraire. Un de ces Messieurs, qui n'étoit pas aussi instruit en fait d'Astronomie, que sur le jet des bombes, ou qui peut-être n'avoit d'autre but que de savoir jusqu'à quel point j'étois instruit moi-même, me proposa quelques difficultés sur le système de Copernic, & me dit, entre autres objections, que si la terre tournoit avec la vitesse qu'on lui suppose, & qui doit être bien plus grande



que celle d'un boulet de canon, les oiseaux qui s'élèvent pour planer dans l'air, sans que la terre cesse de tourner, devroient la voir fuir au dessous d'eux, & ne pourroient plus retrouver leur nid. Cette objection paroissoit être d'autant plus naturelle & victorieuse, que je convins d'abord de l'avoir lue dans les Ouvrages du savant Astronome Tycho-Brahé, qui la proposa comme une des principales, contre le mouvement de la terre; mais il fut très-surpris, quand je lui dis, que quand même l'atmosphère ne tourneroit point avec notre globe (ce qui fait que les oiseaux suivent le mouvement de la terre sans s'en apercevoir), ils devroient encore retrouver leur nid (du moins, quand ils ne s'élèvent que pour un instant), parce qu'ils auroient un mouvement commun avec la terre à cause de l'impulsion qu'ils en auroient reçue avant de s'élever en l'air. Pour lui prouver ce paradoxe, je grimpai au haut du mât de notre barque; là, je me servis d'une perche pour tenir mon chapeau élevé à six pieds au dessus de moi, & dans un instant où la barque avançoit rapidement, je demandai à ces Messieurs, dans quel endroit ils croyoient que tomberoit mon chapeau lorsque je le laisserois s'échapper; ils me répondirent unanimement, qu'il devoit tomber dans l'eau, à cause que, pen-



dant sa chute, la barque, en avançant, le laisseroit en arrière: Messieurs, leur répondis-je, vous allez voir le contraire; un instant après, je secouai la perche, & le chapeau qui tenoit à peine, tomba au pied du mât; n'en foyez pas surpris, leur dis-je; le chapeau avoit un mouvement commun avec la barque, avant que je secouasse la perche, & ce mouvement l'a accompagné dans sa chute, de sorte qu'au lieu de descendre perpendiculairement à l'horizon comme il l'a paru à vos yeux, il a décrit une ligne oblique, comme vous l'auriez vu, si vous eussiez été sur le rivage. Pour compléter ma réponse, quand je fus descendu du haut du mât, je leur fis la figure que voici (*fig. 7*), & j'ajoutai ce qui suit.



Quand le chapeau commence de tomber au bout du mât *E, A*, il se trouve poussé verticalement vers le point par sa gravité, & hori-



zontalement vers le point *B*, par l'impulsion qu'il avoit reçue du mât, avant de tomber. Ne pouvant obéir entièrement à ces deux impulsions différentes, il prend une direction moyenne, & décrit la petite diagonale *A, D*; par ce moyen, il accompagne le mât, qui, après le premier instant, n'est plus à la même place, & se trouve représenté par la ligne *B, I*. Par la même raison, le chapeau doit se trouver au point *F* après le second instant, & au point *G* après le troisième; il termine donc sa chute au pied du mât, *H, G*, & semble l'avoir parcouru perpendiculairement à l'horizon, quoique dans la réalité & aux yeux d'un homme qui auroit été sur le rivage, il aît dû parcourir la grande diagonale, *A, G*. Nous n'avons pas aperçu la direction horizontale du chapeau, parce que nous avions nous-mêmes ce même mouvement, & cette loi, qui semble purement Physique, se trouve aussi dans le moral; car, lorsqu'un homme fuit le mouvement de ses passions, selon leur degré de force & de combinaison, ses mœurs ne deviennent choquantes que pour ceux qui n'ont pas les pareilles.

Ces Messieurs furent si satisfaits de mon explication, & surtout de mon expérience à laquelle il n'y avoit rien à repliquer, qu'ils me prièrent de leur faire entendre un phénomène



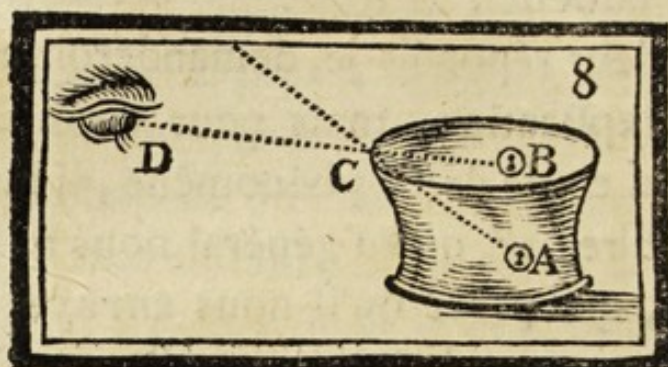
dont ils avoient souvent entendu parler, mais dont ils ne connoissoient pas bien la cause. Comment est-il possible, me dirent-ils, qu'on aperçoive le soleil le matin, avant même qu'il soit au dessus de l'horizon, & le soir un instant après qu'il est couché ?

Ceci, leur répondis-je, demanderoit une très-longue explication, mais pour vous faire entrevoir la cause de ce phénomène, il me suffira de vous dire, 1<sup>o</sup>, qu'en général nous ne voyons un objet, que parce qu'il nous envoie directement des rayons de lumière; 2<sup>o</sup>, que si cependant ces rayons parviennent à notre œil par une route détournée, comme quand ils sont réfléchis par une glace, nous pouvons encore voir l'image de cet objet, & c'est ainsi qu'à l'aide d'un miroir, nous pouvons voir en face un homme qui est à côté de nous, quoiqu'il ne se présente directement à nos yeux que de profil; 3<sup>o</sup>, que les rayons qui viennent peindre un objet sur notre rétine, peuvent changer de route, & décrire une ligne courbe ou brisée en passant dans l'air, dans l'eau ou à travers un verre; & dans ce cas, nous pouvons apercevoir l'objet, quoiqu'il y ait un obstacle intermédiaire qui empêche les rayons d'aller directement jusqu'à nos yeux.

Pour faire entendre cette dernière proposition,



je mis une pièce de douze fous dans un vase, que je plaçai ensuite à une hauteur convenable, pour que ses bords pussent empêcher de voir la pièce; ensuite je versai de l'eau dans le vase, & la pièce parut aussi-tôt au point *B*; fig. 8.



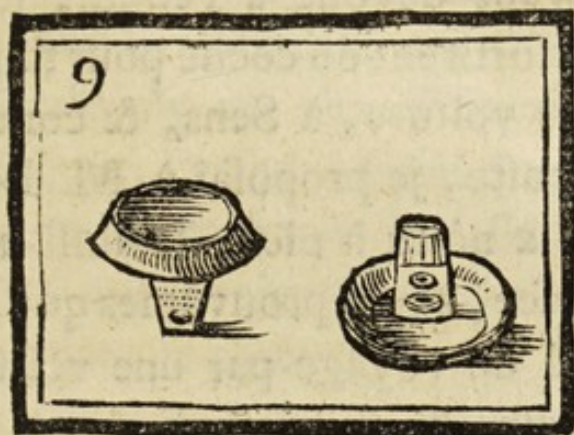
Il vous semble, leur dis-je, que la pièce est au point *B*, & cependant elle est au point *A*, parce que les rayons sortant de l'eau pour entrer dans l'air, changent de route au point *C*, pour aller à votre œil *D*, par la ligne brisée *D, C, A*; mais l'œil accoutumé à voir les objets au bout d'une ligne droite, ne peut apercevoir ici la pièce, qu'au bout de la ligne *D, C, B*, &c. C'est par la même raison que quand le soleil est sur le point de se lever, ses rayons entrant dans l'atmosphère, changent de direction, & nous le font voir au dessus de l'horizon, quoiqu'il soit au dessous.

En terminant mes observations sur la réfraction de la lumière, je fis une autre petite expérience qui est très-vulgaire, mais dont je vais



dire un mot en faveur de ceux qui ne la connoissent point.

Je versai de l'eau jusqu'à moitié, dans un verre, où j'avois mis un petit écu, & je le couvris d'une assiette; *fig. 9.*



Renversant ensuite l'assiette & le verre, je demandai combien on vouloit donner de ce qui étoit dedans. Plusieurs personnes qui ne connoissoient pas l'expérience, offrirent neuf livres, parce qu'ils croyoient voir un écu de six francs avec un petit écu; mais en soulevant le verre pour faire sortir l'eau, je leur fis voir qu'il n'y avoit réellement que trois livres; c'est ainsi, leur dis-je, que certains protecteurs font souvent apercevoir dans l'avenir, à travers des promesses emphatiques, une riche perspective qui se réduit à peu de chose quand il faut venir au fait & faire cesser l'illusion.

Nous parlâmes ensuite de l'applatiffement de la terre vers les pôles, & de la différence des



systèmes sur les forces vives, mais ces discussions qui dans ce moment étoient très-agréables pour la compagnie, pourroient bien ne pas l'être à mes Lecteurs, c'est pourquoi je vais continuer le récit de mes petites aventures.

Me voyant dévoué à l'ennui, lorsque ces Messieurs sortirent du coche pour faire raccommoder leur voiture, à Sens, & continuer leur route en poste, je proposai à M. Boniface de continuer la nôtre à pied, & aussi-tôt qu'il y eut acquiescé, nous éprouvâmes que, quand on entreprend un voyage par une voiture lourde & ennuyeuse, il est prudent de ne pas payer d'avance pour toute la route; car on ne voulut nous rendre aucune partie de la somme que nous avions donnée pour aller jusqu'à Paris; tandis que d'autres plus sages que nous, & qui n'avoient payé que pour aller à Joigni, à Sens, ou à Montereau, étoient libres de continuer en payant le surplus, ou de s'en aller sans rien perdre.

M. Boniface ne fut pas le seul de mon avis, lorsqu'il aima mieux se fatiguer sur le grand chemin que de s'ennuyer dans une voiture qui n'alloit souvent qu'à pas de tortue, & dans laquelle il falloit encore passer deux jours & deux nuits. Deux femmes d'une figure intéressante nous suivirent, en nous priant fort honnêtement, de vouloir bien les protéger sur le



grand chemin contre les insultes des polissons qu'elles pourroient rencontrer; elles nous apprirent qu'elles alloient trouver un de leurs cousins, à Fontainebleau, pour aller ensuite avec lui jusqu'à Saint-Germain-en-Laye, où une vieille tante qui étoit malade, demandoit à les voir pour faire son testament en leur faveur. Quoiqu'il n'y eût rien d'invraisemblable dans ce discours, j'y soupçonnai quelque mensonge, lorsque je reconnus ces femmes pour deux de celles qui s'étoient trouvées avec nous, à Auxerre, dans la compagnie des *Banquistes*; je leur en témoignai ma surprise; mais une d'elles me répondit, que le hasard les avoit conduites comme nous dans cette gargote, & qu'elles étoient aussi contentes que nous de n'être plus en si mauvaise compagnie. Nous sommes encore filles, continua-t-elle, & si la succession que nous attendons nous met en état de nous marier selon nos désirs, nous espérons bien que ce ne sera pas avec des escamoteurs. Alors je me félicitai de ce que je pouvois faire connoissance avec deux personnes fort aimables, que la misère actuelle obligeoit de voyager à pied sous ma protection, mais que la fortune pourroit bientôt mettre en état de me devenir utiles dans les environs de Paris. En conséquence, je leur fis tout bonnement ma cour sans



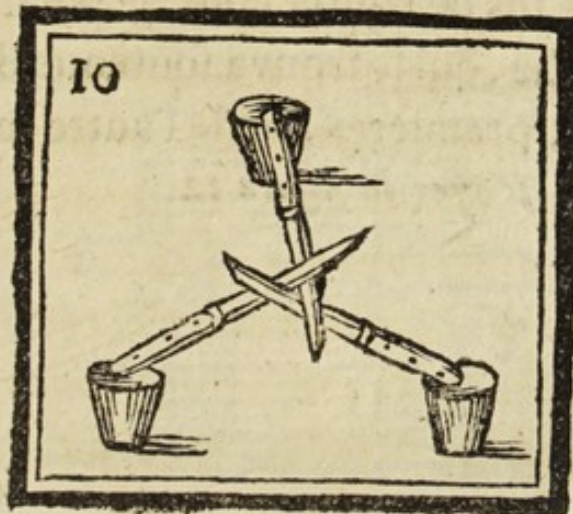
témoigner plus d'affection à l'une qu'à l'autre, crainte d'exciter la jalousie. Elles se montrèrent assez difficiles pour me faire entendre qu'elles n'étoient pas accoutumées à laisser prendre la moindre des libertés; mais en même temps, elles parurent assez indulgentes pour me laisser concevoir quelques espérances; cependant nous avancions, en chantant; je faisois tous mes efforts pour leur plaire, & je ne manquai pas de raconter comment j'avois gagné vingt-cinq louis & une montre d'or, chez un Seigneur du Dauphiné; de leur côté, elles me chantèrent les louanges de leur cousin, & firent en même temps mon éloge, en me disant combien il seroit satisfait de lier amitié avec un homme comme moi.

A peu de distance de Villeneuve-la-Guyare, nous trouvâmes un petit pont cassé, sur un ruisseau, assez étroit pour qu'un homme pût le franchir sans être un grand fauteur, mais trop large pour qu'une femme pût en faire autant. Les voyageurs avoient formé à travers les champs, un sentier qui conduisoit par un long détour à un endroit où le ruisseau étoit guéable; mais ayant suivi ce sentier, nous ne trouvâmes qu'un torrent qu'on pouvoit à la vérité passer à cheval ou en voiture, mais dont l'eau étoit si froide & si rapide qu'il n'étoit guère possible de passer à pied; alors nous suivîmes



le ruisseau pour chercher un passage moins difficile & moins dangereux , & nous étions déjà réduits à rebrouffer chemin , lorsque nous trouvâmes un tas de planches qui nous mit la joie au cœur , parce que nous espérions de pouvoir en faire une espèce de pont ; cependant , quand nous voulûmes essayer de les poser en travers sur le ruisseau , elles se trouvèrent un peu trop courtes pour être bien appuyées sur les bords. Alors j'employai un petit expédient qui prouve que les connoissances qui sont en apparence les plus futiles , peuvent devenir intéressantes lorsqu'on en fait une heureuse application.

Je me rappelai une petite Récréation mathématique , dans laquelle on propose de construire un colombier sur trois piliers , en employant des solives assez courtes , pour qu'elles ne puissent pas aller d'un pilier à l'autre ; effet dont on démontre la possibilité en arrangeant trois couteaux sur trois verres , de la manière que voici ; *fig. 20.*





Profitant de cette idée, je pensai à faire un pont, par un moyen semblable. En conséquence, je plaçai en l'air sur le bord du ruisseau, deux planches auxquelles je donnai un point d'appui avec trois harts attachées à un arbre, & je priai M. Boniface de s'asseoir à une des extrémités, pour maintenir l'équilibre; *fig. 21.*



Ensuite, je jetai cinq planches sur l'autre rive, & ayant pris l'élan, je franchis le ruisseau, au risque de me donner une entorse.

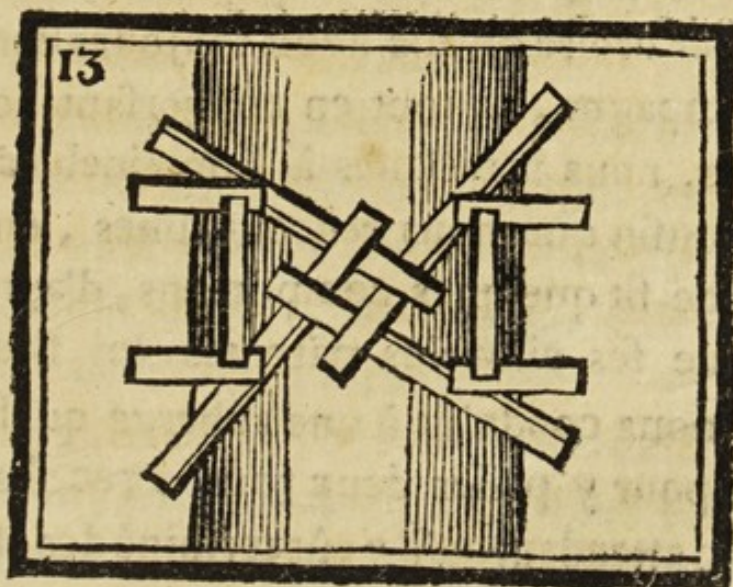
Quand je fus de l'autre côté, je posai une troisième planche, qui se trouva soutenue d'une part sur les deux premières, & de l'autre sur le bord du ruisseau. *Voyez la figure 22.*

Après





Après cela, j'entrelaçai une quatrième planche avec les trois premières, & par ce moyen, elles formèrent un seul & même corps assez solide, pour que les harts n'eussent plus aucun poids à soutenir. Enfin, je posai en travers plusieurs autres planches, que j'attachai en certains endroits avec une double ficelle, pour les empêcher de se déranger.





Je n'employai qu'une demi-heure à la construction de ce pont. Quand il fut fini, nos deux jeunes compagnes n'y passèrent qu'en tremblant, mais elles ne purent s'empêcher d'admirer mon industrie, en me répétant à chaque instant, que leur cousin étant un homme d'esprit, seroit très-flatté de faire connoissance avec moi.

Mesdemoiselles, leur répondis-je, l'amitié de votre cousin sera pour moi très-flatteuse, si elle peut me servir à me procurer la vôtre. — Que feriez-vous de l'amitié d'une Payfanne, me dit la plus jolie, il vous faut une femme qui sache danser, chanter, & jouer de l'éventail; mais une Villageoise ne fait autre chose qu'aimer tendrement son mari, & prendre soin de son ménage. Cette science, lui dis-je, en vaut bien une autre, & bien des femmes de la ville auroient besoin de l'apprendre.

Alors, elle fit sur les habitans des villes, des réflexions trop fines & trop judicieuses pour me laisser croire qu'elle avoit toujours demeuré à la campagne, & tout en conversant de cette manière, nous arrivâmes à Fontainebleau.

Le cousin que nous rencontrâmes, en arrivant, me fit quelques complimens, d'après l'éloge que ses aimables parentes lui firent de moi. Il nous conduisit à une auberge qu'il avoit choisie pour y passer deux jours avec ses cousines, en attendant qu'il y eût terminé des affaires



de la plus grande importance. Il me dit qu'il connoissoit beaucoup de monde à Paris, & qu'il pourroit m'y procurer le moyen de parvenir; il ajouta qu'il regarderoit sa cousine l'aînée, comme très-heureuse, si la fortune dont elle alloit jouir pouvoit la mettre à même de choisir un galant homme pour son mari. Là dessus, nous nous mîmes à table; mais le souper étoit à peine commencé, qu'un étranger vint nous prier de l'admettre à notre compagnie. C'étoit une espèce de fou, richement couvert, qui écorchoit le François; il nous dit en langage Savoyard, que son père l'avoit envoyé à Lyon pour y recevoir le montant d'une lettre-de-change, & qu'après l'avoir reçu, il avoit pris la route de Paris au lieu de celle de Chambery, pour aller passer agréablement une quinzaine de jours de sa jeunesse: *cependant*, ajouta-t-il, *mon bon homme de païré sera pas content de ça, mais attendrai qu'il est mort pour aller chercher sa réprimande.*

Il continua de parler sur le même ton, en affectant de dire plusieurs fois que les François étoient aussi dénués d'esprit que d'argent, & qu'il falloit aller en Savoie pour voir des gens riches, & de bons lurons.

Vous êtes donc bien riche vous-même, lui dit le cousin, pour nous regarder tous comme des misérables.



Il répondit, en tirant un gros étui de sa poche, qu'il étoit le plus pauvre de la Savoie, mais qu'il tenoit dans sa main un rouleau de cinquante doubles louis.

Alors, je lui dis qu'il étoit un imprudent, de montrer ainsi son or à des hommes qu'il ne connoissoit point, & que, s'il continuoit ses fanfaronades, il pourroit tôt ou tard rencontrer des gens mal intentionnés, qui lui joueroient quelque mauvais tour.

Il repliqua qu'il avoit toute confiance en nous, parce qu'il croyoit voir sur notre physionomie, que nous n'avions pas plus de mauvaise intention que d'esprit, & plus d'esprit que d'argent.

Piqué de cette impertinence, je lui dis qu'on pourroit bien avoir autant d'argent que lui, mais qu'on se garderoit bien de le faire voir; quant à l'esprit, lui dis-je, je crois que je peux vous en vendre.

*Me ferez plaisir, dit le Savoyard, vendez-moiz'en, tant seulement pour deux louis.*

Dans ce moment, nous étions au deffert, & je mis un macaron sous chacun de nos chapeaux, en disant: je parie de manger ces trois macarons, & de les faire trouver un instant après, tous ensemble, sous celui des trois chapeaux que vous voudrez.

Impossible, dit le Savoyard d'un ton de mé-



pris, & je parie un bouton de mon habit contre deux louis, que vous *ferez pas ça*.

Je n'ai rien à parier, lui dis-je, contre un de vos boutons, & je ne donne pas mon esprit à si bon marché.

Quoi, dit mon homme, à si bon marché; apprenez, Monsieur le François, qu'un bouton de mon pays vaut autant que tout ce que vous avez sur le corps; & donnant aussi-tôt un coup de couteau à un de ses boutons, il en tira un double louis d'or, qui lui servoit de moule.

Je fus aussi surpris de son ostentation, que choqué de ses sottises, & pour lui donner une bonne leçon de prudence & de modération, j'acceptai son pari, sans cependant exiger qu'il mît au jeu. Un instant après, je pris successivement les macarons, & je les mangeai l'un après l'autre, en laissant les chapeaux sur la table; maintenant, lui dis-je, sous quel des trois chapeaux voulez-vous que je fasse trouver les trois macarons ?

Sous le mien, me répondit-il.

Alors je pris son chapeau, & je le mis sur ma tête, en disant que les trois macarons étoient dessous.

Vous avez raison, me dit-il, en me donnant le double louis, je ne l'aurois jamais deviné.

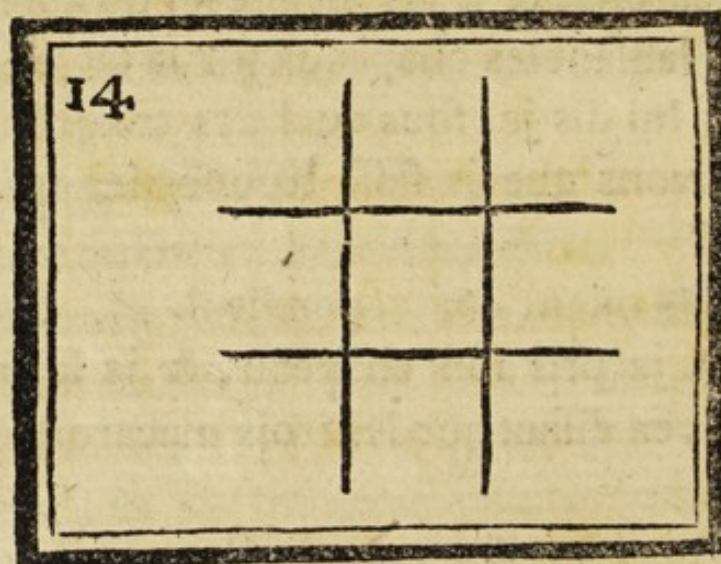
Sur le refus que je fis d'accepter cet argent,



sous prétexte que j'avois parié à coup sûr , il me pria d'observer que j'avois tort , en alléguant pour ses raisons , qu'il gagnoit plus que moi , puisque je lui apprenois pour une modique somme un tour subtil , qui devoit lui servir à attraper tous les gens d'esprit de son pays.

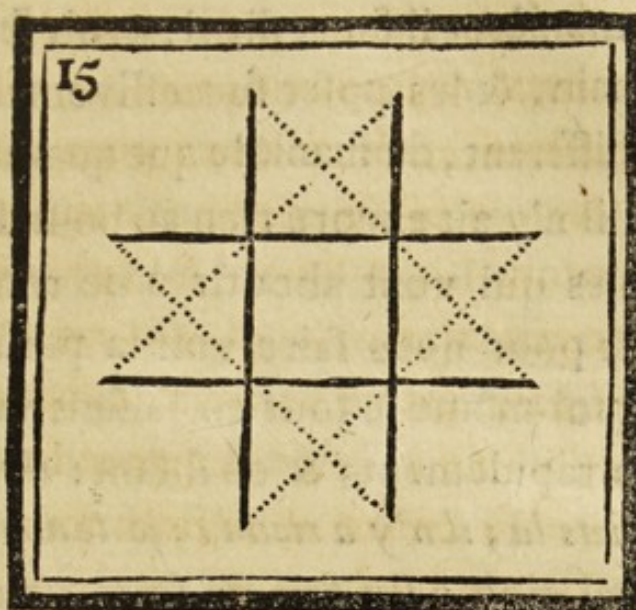
Alors , je pris le double louis , & je le donnai à l'Aubergiste , en lui disant que ce seroit pour payer la dépense de la compagnie , tant pour ce jour , que pour le lendemain.

Cependant le Savoyard continua ses impertinences , & proposa un pari pour me vendre de l'esprit à son tour. Pour cela , il traça un grand carré sur la table , avec de la craie ; ensuite , il en prolongea les quatre côtés , comme dans la *figure 24.*

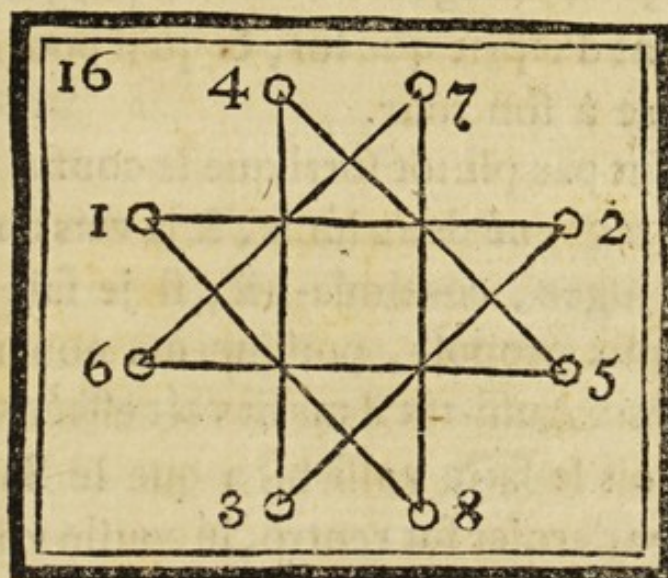


Après cela , il tira les petites diagonales , comme les lignes ponctuées de la *figure 25.*





Enfin, le tout nous présenta une figure régulière de seize angles, dont huit rentrants & huit faillans, formés par huit lignes droites qui se croisoient comme dans la *figure 16*.



Il décrivit à chaque angle un petit cercle, dans lequel il proposa de placer un liard d'une



certaine manière; il faut, dit-il, avoir sept liards dans la main, & les poser successivement, dans un rond différent, de manière que quand on pose un liard, il n'y ait encore rien au bout d'une des deux lignes qui vont aboutir à ce rond.

Ensuite pour nous faire voir la possibilité du fait, il fit lui-même le tour en faisant voltiger sa main très-rapidement; & en disant: *il n'y a rien là; je le mets là; il n'y a rien là; je le mets là, &c.*

J'essayai cinq à six fois de suite, de faire ce tour comme lui; mais il me restoit toujours deux ou trois liards que je ne pouvois pas poser à un bout de certaines lignes, parce qu'il y en avoit déjà quelqu'autre à l'autre bout. Alors le Savoyard sortit de la salle à manger en disant que les François, mangeurs de macarons, n'avoient pas autant d'esprit que lui, & qu'il pourroit leur en vendre à son tour.

Il ne fut pas plutôt sorti que le cousin me dit, vous avez gagné deux louis, & je vais en gagner autant; jugez, continua-t-il, si je fais le tour qu'on nous propose, puisque ma nourrice m'a bercé avec. Aussi-tôt il me fit voir effectivement, qu'il favoit le faire aussi bien que le Savoyard. Quand ce dernier fut rentré, le cousin voulut parier deux louis qu'il feroit ce tour, si on vouloit le répéter encore une fois devant lui; mais le Bourgeois de Chambery répondit qu'il ne mon-



troit pas son fàvoir à si bon marché, & que dorénavant il ne vouloit pas parier moins de dix louis.

Vous proposez une si forte somme, lui dit le cousin, pour éluder le pari, parce que vous pensez que je n'ai pas autant d'argent.

Le Savoyard répondit, que si on vouloit mettre dix louis au jeu, on verroit bientôt qu'il n'étoit pas homme à reculer, & ensuite il sortit pour la seconde fois.

Oh Dieux ! me dit alors le cousin, si j'avois reçu le montant de ma lettre-de-change, je punirois bien ce drôle de toutes ses impertinences. Si nous pouvions, ajouta-t-il, faire la somme de dix louis à nous trois, nous gagnerions en un instant trois louis & huit livres chacun.

Je lui répondis, que je n'étois pas homme à profiter de la bêtise d'un autre, pour lui attraper son argent.

Vous avez tort, me dit M. Boniface, qui jusqu'alors avoit gardé le silence; cet homme nous a insultés gravement, & nous devons nous en venger; s'il avoit parlé de cette manière à des Grenadiers, on lui donneroit un coup de sabre; s'il avoit insulté des Procureurs, on lui déclareroit la guerre avec un exploit pour lui foutirer ses louis; mais nous, continua M. Boniface, nous qui sommes des gens d'esprit, servons-nous de cette arme-là pour nous venger d'une injure.



Vous avez raison, dit le cousin ; d'ailleurs, cet homme est un imbécille qui perdra son argent avec le premier gredin qu'il va rencontrer ; il vaut mieux que d'honnêtes gens comme nous en profitent. Il me manque cinq louis, ajouta-t-il, pour pouvoir en parier dix ; veuillez me les prêter bien vite, & je vous partagerai mon profit.

M. Boniface les lui prêta en effet, ou plutôt ils furent de moitié pour la gageure. Quand le Savoyard fut rentré, le cousin paria dix louis, & les gagna en un clin d'œil, en faisant le tour avec toutes les conditions requises.

M. Boniface se félicitoit de ce premier succès, qui me surprit d'autant plus, que je m'attendois à une querelle, ou à quelque ruse de la part du Savoyard ; mais il perdit son argent sans rien perdre de sa gaieté, & en disant, pour se consoler, qu'un homme comme lui, qui gagnoit quelquefois cinquante louis par jour, pouvoit bien perdre une fois dix louis sans pleurer. La suite nous fera voir jusqu'à quel point il falloit ajouter foi à ces paroles ; mais, avant de continuer mon récit, je crois devoir donner ici le moyen de faire ce tour.

En cherchant à le deviner, on ne le trouve pas aussi facile, qu'il paroît d'abord, parce que, quand une fois on a posé le premier liard dans un



des cercles, il faut absolument suivre une certaine marche, pour poser les autres sans difficulté, & si peu qu'on s'en écarte, en posant le second ou le troisième, il en reste toujours sur sept, un ou deux qu'on ne peut poser avec la condition requise; mais il faut observer, pour la plus grande facilité, que la figure 16, composée de huit lignes, pourroit être formée avec un seul fil, qui partant du point 1, se plieroit au numéro 2, pour aller à l'angle 3, & de là aux points 4, 5, 6, 7 & 8, pour retourner au numéro 1: or, les points 1, 2, 3, 4, &c., sont ceux sur lesquels il faut poser successivement l'ordre des nombres; mais, pour que les spectateurs ne s'aperçoivent point de cet ordre, il ne doit pas y avoir de numéro sur la figure, quand on fait le tour, & il ne faut pas que la main, en posant les liards, suive les lignes 1, 2; 2, 3; 3, 4, &c. Le tour paroîtroit alors trop facile à tous les spectateurs; il faut donc, après avoir posé le premier liard au point 1, porter la main au point 3, en disant: *il n'y a rien ici*, & ensuite la porter au point 2, en disant: *je peux donc poser là*, & poser le second. Du point 2, il faut porter la main au point 4, en disant: *il n'y a rien là*, & ensuite au point 3, en disant: *je peux donc poser ici*, & poser effectivement le troisième. C'est par ce moyen que l'œil de celui qui opère, peut suivre



constamment le fil que je viens d'indiquer , sans que cette route soit indiquée par la main qu'on fait voltiger à droite ou à gauche , en avant & en arrière , sous prétexte de montrer les lignes sur lesquelles on n'a encore rien posé.

M. Boniface étoit si content d'avoir gagné quarante écus , en un instant , qu'il devint presque aussi insolent que le Savoyard. Vous voyez , me dit-il , d'un air goguenard , qu'on n'a pas besoin de travailler quinze jours à poser un paratonnerre sur un château , pour gagner presque autant d'argent que vous.

Cela est vrai , lui répondis-je ; mais comptez-vous pour rien le plaisir que j'ai eu de gagner mon argent , par un moyen très-honnête , & de ne le devoir qu'à la bonne volonté de ceux à qui je me suis rendu utile ?

Des paratonnerres utiles ! dit M. Boniface ; ils le sont comme une cinquième roue à un carrosse.

Cela se peut , lui dis-je ; mais de meilleurs juges que vous ont décidé le contraire , & il me suffit de le croire , comme eux pour la tranquillité de ma conscience.

Fi de la conscience , dit M. Boniface ; à être si difficile , il n'y a pas d'eau à boire ; & moi , je veux avoir du vin. Là dessus , il se mit à boire jusqu'à perdre le peu de raison qui lui restoit.



Le Savoyard but comme lui, mais il ne perdit pas la tête, & proposa un nouveau jeu pour prendre sa revanche. Pour cela, il coupa un morceau de carton carré, en vingt petits morceaux triangulaires, & quand il les eut entassés pêle-mêle, il défia la compagnie de les placer de nouveau les uns à côté des autres, de manière à former un carré comme auparavant; chacun essaya son industrie sur ce nouveau défi, mais ce fut en vain, car on avoit toujours quelque triangle de plus ou de moins qu'il ne falloit pour faire le carré parfait.

Tandis qu'on s'effayoit ainsi, le Savoyard fortit encore une fois, en disant qu'il étoit malade, & le cousin profita de son absence pour nous prouver qu'il pouvoit gagner ce nouveau pari. Je connois très-bien ce tour, dit-il, quoique j'aie fait semblant de l'ignorer, & alors il forma devant nous un carré avec tous ces petits triangles; mais il les brouilla aussi-tôt, afin que le Savoyard, qui rentroit dans cet instant, ne soupçonnât point qu'on étoit assez instruit pour lui gagner son argent.

J'avoue que les ruses & l'instruction de ce cousin, sous un habit de Payfan, me le firent regarder, dans ce moment, comme un homme à craindre; le soi-disant Savoyard, qui, sous un habit de velours, faisoit le sot, en proposant



des tours ingénieux, & qui fortoit de temps en temps comme pour nous donner le temps de nous concerter contre lui, ne me parut pas aussi honnête & aussi défintéressé qu'il auroit bien voulu le faire accroire. Il seroit possible, dis-je en moi-même, que ces deux aigrefins fussent d'intelligence pour nous jouer quelque tour de Maître Gonin, & les cinq louis que M. Boniface vient de gagner pourroient bien n'être qu'un appât pour le leurrer & le mettre à sec; que fait-on, ajoutai-je, si les deux femmes qui nous ont amenés à cette auberge, avec ce prétendu cousin, n'avoient pas prémédité quelque chose contre nous? Les politesses dont on nous a comblés, & l'espérance qu'on nous a fait concevoir de contribuer à notre fortune, ne sont peut-être qu'une finesse de plus.

. . . . . *Timeo danaos & dona ferentes.*

Je fis part à M. Boniface de mes soupçons, mais il me répondit que j'étois dans l'erreur, & que le cousin étoit un galant homme. Quant à vous, me dit-il, si vous craignez les feuilles, vous pouvez ne pas aller au bois; mais puisque j'ai le bonheur de trouver un fou qui jette l'argent par les fenêtres, je prétends être assez sage pour le ramasser.

Un instant après, le Savoyard défia de nou-



veau toute la compagnie de faire un carré parfait avec les petits triangles, & ajouta que cette fois-là il ne parieroit pas moins de cent louis.

Je lui fis observer qu'il commettoit une imprudence, parce que nous pouvions savoir ce tour aussi bien que lui, & feindre de l'ignorer pour lui attraper son argent.

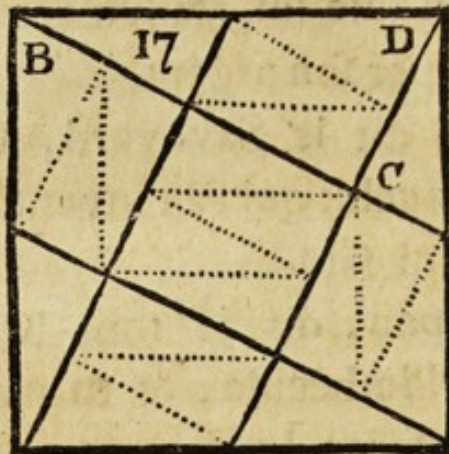
Non, non, dit le Savoyard, vous pouvez pas savoir ça; celui qui l'a t'inventé, nel'a z'enseigné qu'à moi seul.

Double fripon, dis-je tout bas, tu fais le Savoyard & l'imbécille, & tu n'es peut-être qu'un adroit escroc de Paris.

Là dessus, on bourfilla pour parier contre lui la somme de cent louis d'or. Les deux femmes fournirent vingt louis, M. Boniface en donna aussi vingt, sur lesquels il en avoit cinq de bénéfice, & le cousin en compta dix, en déposant pour faire la somme totale, une lettre-de-change de douze cents livres qu'on regarda comme de l'argent comptant. Cette affaire, à ce que disoit M. Boniface, étoit une société en commendite, dans laquelle chaque associé devoit retirer des profits en proportion de sa mise; mais son entreprise n'eut pas le succès qu'il attendoit, car, quand le cousin eut arrangé les triangles, le Savoyard lui prouva qu'il n'avoit fait autre chose qu'un parallélogramme oblong,



au lieu de faire un carré parfait comme on en étoit convenu. Il fit voir qu'on pouvoit faire ce carré en arrangeant les triangles de cette manière; voyez la fig. 17. (1)



Ensuite il empocha l'argent avec froideur & indifférence, comme si la somme qu'il venoit de gagner n'eût été pour lui qu'une bagatelle. M. Boniface beugloit de désespoir, & le cousin, pour le consoler, lui dit : vous êtes bien heureux

---

(1) *Nota.* Pour pouvoir se rappeler cet arrangement, on doit considérer cette Figure comme composée d'un carré qui est dans le milieu, & de 4 grands triangles, tels que B, C, D, formés d'un triangle & d'un trapèze. On peut observer aussi, que ce triangle & ce trapèze placés différemment, peuvent former un petit carré, & que par conséquent, on peut faire consister ce problème à faire un grand carré avec 5 petits, &c.



reux de ne perdre que quinze louis, tandis que j'en perds moi-même cinquante-cinq.

Coquin, lui dis-je, tu fais bien qu'on te rendra ce que tu as perdu, & que tu dois partager avec ton complice la dépouille de ce malheureux; fans cela, au lieu de consoler les autres, tu aurois toi-même besoin de consolation; mais nous allons favoir si tu as gagné de franc jeu. Là deffus, je crie au voleur, les gens de l'Auberge arrivent en foule, & je demande qu'on fasse venir les Cavaliers de Maréchauffée pour visiter nos passeports, & favoir quel rôle chacun de nous joue dans ce monde; on saura, m'écriai-je, si la lettre-de-change déposée au jeu, valoit autant que de l'argent comptant, ou si l'on doit la regarder comme de fausse monnoie; nous avons eu le malheur, continuai-je, de nous trouver encanailés à Auxerre, & parce qu'on s'est aperçu que nous avions plus d'argent que d'expérience, on nous a fait suivre par deux friponnes, qui nous ont conduits dans ce coupe-gorge, & le tour qu'on vient de nous jouer est un de ceux qu'on ne voulut pas expliquer en notre présence, parce qu'on se réservoirit d'en faire usage contre nous-mêmes. Mesdames, dis-je aux deux cousines, nous saurons si vous allez recueillir une succession à Saint-Germain-en-Laye; nous verrons



si vous n'êtes pas de la bande avec laquelle nous avons soupé à Auxerre, & si, comme vous l'avez assuré, c'est par un pur hasard que vous vous trouviez en si mauvaise compagnie.

Tout ce que je dis en cette occasion, fut d'autant mieux accueilli par les gens de l'auberge, qu'ils furent que je ne parlois pas pour moi-même, parce que je n'avois rien perdu : cependant, les deux cousines trembloient de peur, & le Savoyard, qui jusqu'alors avoit fait le Comédien & joué le rôle de niais, me dit en bon François : je vois bien, Monsieur, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ; je rends à votre ami l'argent qu'il regrette, & ne nous fâchons pas. Aussi-tôt il prit sa canne & son chapeau, & s'esquiva parmi les huées. Le soi-disant cousin & les prétendues cousines le suivirent de près pour aller ailleurs chercher des dupes moins revêches ; après quoi, l'Aubergiste chez qui nous avions dépensé dix-huit livres, voulut me rendre dix écus sur les deux louis que j'avois déposés entre ses mains, quand on m'avoit laissé gagner pour mieux m'attraper ; mais je le priai de distribuer ce reste aux pauvres, ou de le garder pour des voyageurs dans la détresse.

M. Boniface se félicita pour la seconde fois, d'avoir eu le bonheur de me rencontrer. Sans



vous, me dit-il, je serois réduit à mendier, pour aller en Hollande, & je serois en danger d'être arrêté comme vagabond & mendiant valide.

Je ne suis pas fâché, lui dis-je, de vous épargner ce désagrément, mais vous l'auriez mérité, par la mauvaise intention que vous avez eue de vous engraisser aux dépens d'autrui.

Mais, me dit M. Boniface, un homme qui m'avoit insulté méritoit bien la punition que je voulois lui infliger.

Vous vous méprenez, lui repliquai-je, car puisque vous regardiez cet homme comme un fou, il avoit à cet égard des droits à votre indulgence, & vous deviez lui pardonner ses folies; d'ailleurs, on ne doit pas se venger d'une insulte, en fouillant dans les poches de l'insolent dont on l'a reçue, & je ne vois pas qu'il y ait une grande différence entre un voleur vigoureux qui attaque sur le grand chemin un voyageur foible de corps, & un homme intelligent comme vous, qui cherche à s'emparer finement de l'argent de celui qui paroît foible d'esprit. L'un & l'autre ne fondent leurs droits que sur la foiblesse de la personne attaquée.

Vous avez raison, me dit M. Boniface; mais j'ai entendu dire, que le monde entier est une société de Commerçans, parmi lesquels il ne



règne d'autre loi, que celle du plus fin; c'est par finesse, qu'on gagne des procès, & qu'on se fait rendre justice; c'est par des stratagèmes de guerre, qu'on gagne des batailles. On dit que les rivaux & les courtifans tâchent continuellement de se supplanter par des embuches réciproques, & nous voyons que les femmes & tous les autres animaux foibles, cherchent à suppléer par la ruse aux forces que la nature leur a refusées; je vous prie donc de m'excuser, ou de convenir que je peux trouver dans tout être vivant, un complice ou un modèle.

Je fus d'autant plus surpris de cet argument pressant, que jusqu'alors M. Boniface ne m'avoit jamais montré tant d'esprit; mais je fis attention, qu'ayant intérêt de conserver mon amitié, il mettoit un certain prix à mon estime, & que, par conséquent, il pouvoit, en cette occasion, s'exprimer avec énergie, parce que ce sont les passions qui nous rendent éloquens, & non les règles de la Rhétorique; cependant je crus devoir affoiblir son raisonnement par les réflexions suivantes.

Il est malheureusement vrai, lui dis-je, qu'on voit régner dans les pays policés, la loi du plus fin, comme on voit chez les Sauvages, celle du plus fort; mais ces lois ne règnent pas si exclusivement dans le monde, qu'on n'ob-



serve en même temps celles de la raison & celles de l'amour, ou de la pitié, que la nature a gravées jusque dans le cœur des animaux les plus farouches. Les tigres & les lions n'employent pas la vigueur de leurs muscles à étrangler leurs femelles ou à dévorer leurs petits. L'homme sauvage respecte la foiblesse d'un vieillard, traite quelquefois son ennemi avec générosité. Le courtisan, quelques ruses qu'il employe pour supplanter ses concurrens, se conforme, pour son propre intérêt, aux lois de l'honneur & de la décence. La femme & les autres animaux foibles, n'employent très-souvent la ruse que pour échapper à l'injustice, & pour se soustraire aux persécutions d'un tyran; & les Procureurs eux-mêmes ne font usage de leurs supercheries, qu'en tâchant de les étayer par de bonnes raisons; puisque la justice, l'honneur & l'humanité, ne sont pas entièrement bannis de la terre, la ruse & la force ne jouent pas dans le monde un aussi grand rôle que vous l'avez cru, & celui qui n'employe au jeu que la première, peut bien être aussi coupable que celui qui fait usage de la seconde, sur le grand chemin. Au reste, ajoutai-je, de quel œil pouvez-vous regarder les deux fripons qui s'entendoient pour vous dépouiller, & les deux enchanteresses qui vous ont conduit, comme



par le nez, jusqu'au bord du précipice ? Ne font-ce pas à vos yeux des êtres méprisables ? Cependant vous leur ressembliez par votre mauvaise intention, & ils ne différoient de vous que parce qu'ils étoient les plus fins.

Je conviens que j'avois tort, me dit M. Boniface ; mais le désir de me venger d'une insulte, l'occasion, & surtout les conseils perfides de ce maudit cousin, m'avoient aveuglé ; cependant, ajouta-t-il, vous ne devez pas me comparer, moi qui n'ai voulu frauder qu'une fois en ma vie, à cette canaille qui ne fait pas d'autre métier. C'est en conversant de cette manière, que nous traversâmes la forêt de Fontainebleau, pour aller à Chailly & à Ponthierry.

En arrivant à Essonne, nous fûmes surpris par un orage qui nous obligea de passer le reste de la journée & la nuit suivante dans ce petit bourg. Pour ne pas nous trouver en si mauvaise compagnie qu'à Fontainebleau & à Auxerre, nous choisîmes la plus grande auberge. Là, on nous fit souper avec sept à huit Bourgeois de Paris, qui étoient venus en partie de plaisir, ou pour mieux dire, c'étoit une gageure singulière qui les avoit réunis dans cet endroit. Je compris d'abord, à leur conversation, qu'il y avoit parmi eux un Greffier, deux Procureurs,



deux Marchands de Vin, un Gentilhomme & un Avocat. Un des Procureurs avoit parié dix louis contre les deux Marchands de Vin, de faire plus vîte qu'eux, à pied, le chemin de Paris à Effonne : l'autre Procureur & le Gentilhomme les avoient suivis par curiosité ; le Greffier avoit accompagné en cabriolet pour donner du secours aux parieurs, dans le cas où un excès de fatigue les auroit mis hors d'état de marcher ; & l'Avocat avoit été invité de s'y trouver pour donner son avis en cas de contestation.

Je compris, au morne silence des deux Marchands de Vin, qu'ils avoient perdu la gageure, & qu'on dînoit à leurs dépens. Le Procureur gagnant, étoit ami du Greffier, & de moitié avec l'Avocat ; & j'aurois été bien surpris que ces trois personnages eussent fait une affaire avec de riches Marchands de Vin sans gagner de quoi boire ; les deux perdans n'en étoient pas quittes pour leur argent ; ils étoient encore obligés d'effuyer une grêle de quolibets & de plaisanteries mordantes. Les sarcasmes des Robins étoient si piquans, & se succédoient avec tant de rapidité, qu'on auroit cru que ces Messieurs avoient gagné sans tricher ; mais quand les deux perdans se furent retirés pour avoir quelques instans de relâche, je vis bien qu'on avoit profité de leur bonhommie pour les in-



duire en erreur ; en comparant ensemble tout ce que j'entendis dans le reste de la conversation, je compris que les deux Marchands de Vin, en partant de la ville avec le Procureur qui avoit parié contre eux, avoient d'abord marché assez vite pour laisser leur adversaire en arrière, & que celui-ci s'en étoit consolé en leur criant de loin qu'il aimoit mieux employer toutes ses forces vers la fin de la route, que de s'épuiser en commençant ; mais j'appris aussi, que le Greffier qui les avoit suivis en cabriolet, avoit mis de temps en temps le Procureur dans sa voiture pour lui faire faire une partie de son voyage furtivement, & sans fatigue, dans tous les endroits où quelque éminence empêchoit les Marchands de Vin de s'en apercevoir. Pour cacher la ruse, le Greffier s'avançoit de temps en temps vers ces derniers, quand il n'avoit personne avec lui dans sa voiture, & le Procureur, quand il étoit à pied, se trouvoit presque toujours à portée d'être vu par ses adversaires qui le devançoient fièrement ; mais il finit par les devancer lui-même, en faisant usage des forces qu'il n'avoit pas perdues à courir ; & par ce joli moyen, dont l'Avocat avoit donné le conseil, il gagna la gageure sans se fatiguer, contre des adversaires qui la perdirent en courant à perte d'haleine.



Ces Messieurs, au reste, paroissoient tous être des gens fortunés, & pleins d'honneur, & l'affaire qui les réunissoit dans ce lieu n'étoit regardée par eux que comme une plaifanterie. Cependant M. Boniface s'en servit un moment, pour me rappeler ce qu'il m'avoit dit à Fontainebleau, sur la loi du plus fin ; mais je lui fis cette réponse.

Quand même cette compagnie feroit de la même trempe que les deux autres, où nous avons eu le désagrément de nous rencontrer, il seroit injuste de juger tout le genre humain d'après ces trois échantillons ; d'ailleurs je suis persuadé que ces hommes-ci ne vivent pas de ruses ; je pense que les deux perdans seront régalez à leur tour, & qu'on leur apprendra peut-être bientôt une finesse dont on n'a fait usage que pour avoir occasion de rire. L'honneur des trois gens de Robe est peut-être assez connu pour que dans ce cas ils puissent être au dessus du soupçon, & les deux Marchands de Vin qui ont perdu, sont peut-être assez riches, assez généreux & assez bons amis de toute la compagnie, pour qu'on puisse user avec eux de cette familiarité. Je ne prétends pas qu'avec des personnes qui n'auroient point de fortune, on pût sans remords se procurer un pareil amusement, ni que des Gentilshommes



puffent faire noblement ce que nous voyons ici dans une compagnie Bourgeoife ; mais comme ce n'est ici qu'une fociété de goguenards & de bons vivans , je crois que , pour les juger , il faudroit les mieux connoître ; & je fuis perfuadé que les mêmes personnes qui font payer pour dix louis de violons à deux hommes de leur connoiffance , ne voudroient pas , par des moyens mal-honnêtes , gagner la même fomme à deux inconnus comme vous & moi.

Cela peut être , me dit M. Boniface , mais je ne voudrois pas m'y fier.

Vous avez raifon , lui répondis-je , & c'est parce que vous ne les connoiffez point que vous ne devez ni les condamner ni les abfoudre.

Dans ce moment , ils fe mirent à jouer aux cartes , & M. Boniface continua de s'entretenir avec moi pendant une demi-heure ; enfuite je me retirai dans ma chambre en laiffant là mon compâgnon de voyage , qui prenoit plaifir à voir jouer Messieurs les Parisiens , mais qui me promit de ne pas prendre part à leur jeu.

La chambre à coucher qu'on me donna , n'étoit féparée de la falle où étoient les joueurs que par une mince cloifon. J'entendois tout ce qu'ils difoient , mais ils jouoient d'abord fi paifiblement , qu'il me fut très-facile de m'en-



dormir. Après mon premier somme, ils jouoient encore, mais il survenoit de temps en temps quelque petite querelle.

Vers le minuit, la dispute s'échauffe; j'entends qu'on se donne des démentis, & qu'on frappe sur la table à grands coups de poings; tout le monde parle en même temps, & parmi toutes ces voix, je distingue celle de M. Boniface, qui s'écrie d'un ton dolent : *ô mes amis, prenez pitié de moi*; cependant le bruit continue, & mon compagnon se lamente en prononçant ces mots, qui me pénètrent jusqu'au cœur : *ô grand Dieu, que vais-je devenir ? Secourez-moi dans ma misère.* Je crus d'abord qu'on l'affaflinoit, ou qu'on lui avoit volé son argent; mais un moment après, lorsque les joueurs cessèrent leur dispute pour demander à mon compagnon le sujet de ses plaintes, il leur répondit : *de grâce, ne m'abandonnez point; je suis tout à coup devenu aveugle.* Quoi ? lui dit un des joueurs, vous n'avez que la cataracte, & vous faites de pareilles lamentations ? ne savez-vous pas que M. Grandjean peut vous faire l'opération pour vingt-cinq louis ? & là dessus, il se mit à compter son argent, tandis que les autres faisant peu d'attention au chagrin de mon ami, continuoient de jouer. Frappé de leur indifférence pour cet accident, j'appelai le Domestique pour



avoir de la lumière, & je fus bientôt près de mon compagnon pour lui offrir mes soins; mais quelle fut sa surprise, lorsque j'entrai avec une bougie allumée & qu'il s'aperçut qu'on avoit éteint toutes les lumières & calfeutré les fenêtres pendant qu'il sommeilloit sur une chaise, pour lui faire accroire à son réveil, qu'il étoit aveugle? Les goguenards, pour mieux jouer leur rôle, après avoir éveillé M. Boniface par le bruit d'une querelle supposée, avoient parlé entre eux dans l'obscurité, comme s'ils eussent réellement joué aux cartes, & par ce moyen ils avoient paru trop occupés de leur jeu pour faire quelque attention aux cris d'un malheureux. Voyant qu'ils avoient à faire à un Provincial, ils avoient voulu s'amuser un instant à ses dépens, & ils croyoient montrer par là beaucoup d'esprit, comme si les Provinciaux ne pouvoient pas en faire autant à un badaud de Paris, sans se mettre sept contre un.

M. Boniface me promit alors, non seulement de ne point jouer, mais encore de ne jamais s'endormir au milieu d'une compagnie de joueurs.

Le lendemain matin, quand je passai à la cuisine pour payer mon écot, le Marmiton me demanda si j'étois malade, en me disant que j'avois le visage enflé; la Cuisinière m'en dit à peu près autant, & j'entendis un des Parisiens, qui disoit



tout bas à l'Aubergiste : *ô Ciel, comme ce Monsieur est changé depuis hier au soir!* Cependant, je me sentoits fort dispos, mais je pensai que l'alerte qu'on m'avoit donnée à minuit, pouvoit avoir influé sur ma fanté jusqu'à un certain point, & la crainte de tomber malade m'affecta dans ce moment autant qu'une véritable maladie. Cependant, je demandai un miroir, pour m'affurer par mes propres yeux si j'étois aussi boursoufflé qu'on venoit de me le dire. Aussi-tôt la servante m'en présenta un, & je ne le tins pas plutôt entre mes mains, que je vis dans la glace une tête monstrueuse; mais heureusement pour moi, je m'aperçus que c'étoit un de ces miroirs concaves, qui ont la propriété de grossir singulièrement les objets qu'on leur présente. Alors, je compris que tous ces gens-là s'étoient donné le mot pour me *mystifier*, en me faisant accroire que j'étois malade; mais un d'entre eux se trouva mystifié à son tour, car quand il me dit que j'étois bouffi, je lui répondis brusquement : si je suis bouffi, ce n'est pas comme ceux qui le sont d'orgueil & d'impertinence. Les Parisiens se trouvèrent un peu déconcertés de voir que je m'étois aperçu si facilement d'une finesse qu'ils auroient voulu me découvrir eux-mêmes, après avoir ri à mes dépens. Messieurs, leur dis-je, pour me faire accroire que j'avois le corps enflé, il falloit, pen-



dant la nuit , faire retrécir mes habits par un tailleur , il falloit auffi retrécir mon chapeau , & ne pas présenter à un Phyficien un miroir conca-ve, dont il connoît la propriété ; je ne suis qu'un Provincial , & je crois que je pourrois vous donner des leçons.

On voit bien que Monsieur est fin , me dit, en fouriant , un des Parifiens , qui , peut-être dans ce moment , méditoit contre moi quelque nouvelle finesse.

Oui , Monsieur , lui répondis-je , je suis pour le moins auffi rusé que vous , & cela ne vous étonnera pas quand vous saurez que je suis de Marseille.

De Marseille ! s'écria l'Avocat , avec un ris moqueur , on dit que cette ville est presque auffi grande que la moitié de notre faubourg S. Antoine.

Et quand elle feroit encore beaucoup plus petite , lui repliquai-je , croyez-vous qu'entre le mérite de deux Citoyens , il y ait la même différence qu'entre l'étendue des deux villes qu'ils habitent ? Une goutte d'eau de fontaine vaut-elle moins qu'une goutte d'eau de la mer ? Et si la première a été puisée dans une source pure , ne peut-on pas la préférer à celle qui a croupi dans un grand cloaque ? Mais revenons à la ruse : je ne me fers ordinairement de la mienne , que pour



éluder celle d'autrui , & si jamais j'avois quelque joli tour à jouer , je n'aurois pas besoin d'être d'intelligence avec cinquante personnes , car je voudrois être moi seul , contre vous tous.

D'abord , ils regardèrent ceci comme une gasconnade , & en cela , je ne manquai pas mon but , parce que projetant secrettement de prendre ma revanche , j'étois bien aise de leur faire accroire par un excès de forfanterie , qu'on trouveroit en moi autant d'orgueil que d'incapacité.

Hé bien , me dit l'Avocat , jouez-nous donc tout à l'heure quelque joli tour.

J'y travaille , lui répondis-je , & en cela , vous aurez un plus grand avantage que je n'ai eu , car vous êtes averti d'avance , & je ne l'étois point. Cependant je ruminois un petit tour , dans ma tête ; mais je faisois semblant d'être fort embarrassé , pour que l'Avocat donnât plus facilement dans mon panneau.

Hé bien , ça vient-il , me dit le Jurisconsulte : — oui sûrement , lui répondis-je , & je n'ai pas besoin d'employer autant de temps pour vous donner un croc en jambe à ma manière , que vous en consommez pour donner une entorse au bon droit.

*... Silent viduata vindicæ leges.*

*Et te patronum causidicumque putas?*

*Quid faciunt leges ubi sola pecunia regnat?*

PETR.



Tout cela est fort bon , me dit le Robin , mais ce n'est pas du latin qu'il nous faut en ce moment ; c'est un tour.

Hé bien , Monsieur , lui répondis-je , en passant mes doigts sur son front , & en lui ferrant la main , le tour est déjà joué , mais je vous prie de ne pas m'en vouloir.

Soyons amis , Cinna , c'est moi qui t'en convie.

L'Avocat me dit alors : mais où est-il donc , ce tour ? je ne vois rien.

Monsieur , lui repliquai-je , la marque en est déjà sur votre front ; elle paroîtra tous les jours de plus en plus ; mais vous devez m'excuser , parce que c'est vous qui l'avez voulu.

*Non ego causidicus nec amaris litibus aptus.  
Esse procul lites & amara praelia linguae.*

OVID.

Pendant ce temps-là , les spectateurs rioient de la surprise du Jurisconsulte , & comme il ne comprenoit rien à tout ce que je disois , surtout quand je parlois latin , il étoit déjà à moitié mystifié sans que j'eusse employé d'autre moyen que des paroles ; mais il le fut encore davantage , lorsqu'ayant demandé à la compagnie si je lui avois fait quelque marque sur le front , il m'entendit dire qu'il n'avoit sur lui d'autre signe que

ceux



ceux du Taureau & du Capricorne ; vous voyez bien , ajoutai-je , que je plaifante : cependant

. . . : *Ridendo dicere verum ,  
Quid vetat ?*

Mais changeons de propos , lui dis-je , laif-  
fons là les animaux *cornus*. . . . Quoique vous  
foyez fort agile , je peux parcourir un mille fur le  
grand chemin , beaucoup plus vîte que vous , & je  
parie de vous attraper avant que vous foyez ar-  
rivé à trois cents pas de ce village , quoique en  
partant, vous me devanciez de quatre-vingts pas.

Le pari lui fembla fi avantageux , qu'il n'hé-  
fita point à l'accepter. Il fut convenu , qu'il feroit  
permis de rire aux dépens du vaincu , & que  
celui-ci payeroit aux rieurs deux bouteilles de  
vin de Bourgogne. Nous fixâmes enfuite le but ,  
où nous devions arriver , & quand il eut fait les  
quatre-vingts pas que je lui donnois d'avance ,  
une personne de la compagnie nous fit le signal  
du départ avec fa canne , comme fait un Tam-  
bour - Major ; alors nous partîmes tous deux ,  
avec la rapidité de l'éclair , mais je n'eus pas  
plutôt fait trentepas , que je m'arrêtai tout à coup ,  
pour crier de toutes mes forces , en déguifant  
ma voix : *il l'attrapera , il ne l'attrapera pas* : ce-  
pendant , l'Avocat me croyant toujours à fes  
trouffes , fe gardoit bien de regarder par der-



rière, crainte de perdre son temps ; il suivit une montée assez rude, en courant comme un lièvre, & ne pensa à se tourner vers moi, que lorsqu'il fut arrivé, hors d'haleine, au haut de la montagne. Il fut un peu surpris de s'y trouver seul, & de voir que j'étois resté avec la compagnie. A son retour, il prétendit avoir gagné, en disant : *qui renonce perd la partie* ; mais je lui répondis, que sa course étoit un coup d'épée dans l'eau, puisqu'il avoit perdu son temps & sa peine, en fuyant devant un homme qui ne le poursuivoit point, & que je gagnois en effet, puisque les rieurs étoient pour moi. D'ailleurs, ajoutai-je, je dois avoir gagné aussi les deux bouteilles de vin, car j'ai tout simplement parié de vous attraper : vous avez cru que ce seroit en courant, & j'ai fait beaucoup mieux, puisque je vous ai attrapé sans courir ;

. . . *Dolus an virtus quis in hoste requirat ?*

Au reste, continuai-je, c'est votre faute, si je vous mystifie à mon tour, 1<sup>o</sup>, parce que vous êtes l'agresseur, 2<sup>o</sup>, parce que vous croyez, à tort, qu'on n'a d'esprit qu'à Paris, & qu'on peut jouer aussi facilement deux Provençaux que deux Marchands de Vin de votre ville, tandis que vous devriez savoir qu'à Marseille nous sommes naturellement un peu *grècs* :



*Massilia phocensium filia , roma  
Soror , athenarum æmula.*

Le Jurisconsulte me dit alors , que c'étoit une pédanterie insupportable de ma part , de lui parler toujours latin. J'avois affecté de lui parler de temps en temps cette langue , pour lui faire croire que j'étois entièrement novice dans le monde , & frais émoulu du Collège , afin qu'il se tînt moins en garde contre moi ; mais ne voulant pas lui donner satisfaction , quand il me traita de pédant , je lui répondis , que , puisqu'il avoit deux montres à répétition , pour faire voir ses richesses , il devoit me permettre , en bonne justice , de parler la langue des Savans , pour étaler les miennes.

Vous avez raison , me repliqua - t - il , d'un air fâché ; mais si vous voulez que nous parlions les langues savantes , parlez - moi grec , je vous répondrai en hébreu.

Je vous avoue , lui répondis - je , que je ne fais ni l'hébreu , ni le grec.

Et moi , je vous avoue , me dit - il , que je ne fais pas le latin.

Vous m'étonnez , lui repliquai - je. Par quel moyen êtes - vous donc parvenu au Doctorat , ou à la licence , dans l'Université , où l'on ne parle pas d'autre langue ? Et comment faites - vous tous les jours , pour étudier le Droit écrit ,



que Tribonnien compila dans la langue de Ciceron ?

La première de vos questions, me dit-il, est un petit secret que certains Docteurs pourroient vous apprendre pour sept à huit cents francs (1); quant à la seconde, ajouta-t-il, ne savez-vous pas qu'une bonne traduction d'un Ouvrage

(1) Je n'ai pas donné sept à huit cents francs pour savoir ce secret, mais je l'ai appris pour rien, en voyant jouer une farce dans la Franconie. Le théâtre représentoit une école de Droit; dans la dernière scène, les Comédiens, en robes de Docteurs, examinèrent un récipiendaire; mais celui-ci ne s'étoit pas mis en état de répondre, en étudiant d'avance des argumens communiqués, puisqu'il ne fut question d'aucune espèce de raisonnement. L'examen comique se fit tout simplement, par demandes & par réponses, comme le Catéchisme Politique du Bonhomme Richard; bien plus, les demandes étoient tournées de manière, qu'il n'y avoit qu'à répondre *oui* ou *non*. Par exemple: *Nonne testamentum rectè definitur voluntatis nostræ justa sententia de eo quod quis post mortem fieri vult?* Réponse: *ita, Domine*. 2<sup>e</sup> question, qui fut proposée en montrant le poing avec deux doigts ouverts, pour indiquer la réponse. *In nostra urbe, quot requiruntur testes in testamento?* Rép. *Duo, Domine*. 3<sup>e</sup> question, proposée en hochant la tête pour indiquer une réponse négative: *servitus rustica & servitus urbana suntne unum & idem?* Rép. *Nego, Domine*. . . Si dans la Franconie, la Comédie est un tableau fidèle des mœurs, voilà la rude épreuve que les Candidats sont obligés d'y subir, pour avoir le droit de porter sur leur tête un bonnet qu'on appelle dans ce pays-là, l'éteignoir du bon sens.



grec ou latin, nous dispense de le lire dans l'original ?

Je lui répondis qu'il feroit bien douloureux pour un Client, de perdre son bien & son honneur, d'après une loi mal traduite, & que, par conséquent, un Avocat doit être assez bon latiniste, pour connoître lui-même le sens des lois, sans se laisser égarer par un Traducteur infidèle. Il y a plus, ajoutai-je, les cinquante mille lois promulguées par l'Empereur Justinien, n'ont pas été traduites en François comme vous le prétendez; par conséquent, une connoissance parfaite de la latinité, est le premier fil nécessaire pour se conduire dans ce dédale. Mais vous aurez à vaincre des difficultés d'un autre genre, lorsqu'ayant à plaider la cause d'une Province régie par le droit écrit, vous serez obligé d'étudier la loi *LECTA*, & la loi *EJUS* dont le sens n'a pas toujours été bien saisi par les Commentateurs.

*Lex LECTA sepè,  
LECTA numquam intellecta.  
Lex EJUS dicit pejus.*

Alors, l'Avocat me dit: & d'où venez-vous, Monsieur *Pejus*, pour vouloir m'apprendre que les lois Romaines n'ont pas été traduites: Apprenez que j'en ai une bonne traduction dans ma bibliothèque, par Ferrière.



Ici je m'aperçus d'une erreur grossière de la part du Jurisconsulte, & je résolus d'en profiter pour le mystifier une troisième fois. En conséquence, je feignis de savoir que Ferrière avoit fait une traduction du Digeste & du Code; ensuite je donnai à entendre que tel se vantoit de la connoître, qui ne l'avoit jamais lue (1).

Et croyez-vous, me dit-il, qu'on achète de ces Ouvrages pour les lire?

Je fais bien, lui repliquai-je, que quand on a une grande bibliothèque, ce n'est que pour en faire parade; mais je parie deux louis, que vous n'avez point dans la vôtre la traduction des Lois Romaines, par Ferrière.

Il est bien singulier, me dit-il, que vous prétendiez savoir mieux que moi, ce que j'ai, ou ce que je n'ai pas dans ma bibliothèque; vous mériteriez bien, continua-t-il, que je vous prisse au mot, en acceptant votre gageure.

Alors, je ne répondis rien, comme par crainte, & je feignis de vouloir reculer, pour mieux exciter mon antagoniste d'aller en avant. En cela, je ne manquai pas mon but; car, se

---

(1) On peut remarquer facilement, qu'à une certaine époque de ma vie, je suivois de trop près la maxime :

*Ulula cum lupis cum quibus esse cupis.*



trouvant enhardi par mon silence, l'Avocat déposa deux louis entre les mains du Greffier, & me défia d'en faire autant. J'acceptai aussitôt le défi, & je me réservai que les deux louis gagnés seroient dépensés en partie de plaisir, au gré du perdant. Cette condition imposée par moi, en faveur du parieur qui devoit succomber, fit croire au Légiste que je craignois de perdre, mais il étoit dans l'erreur, car j'avois fait ainsi ma convention, parce que je ne voulois pas embourser deux louis, acquis par un tel moyen, & parce que j'étois bien aise de faire concevoir à mon adversaire une espérance trompeuse, pour mieux jouir ensuite de sa surprise. Je pris encore un autre expédient, pour lui donner un vain espoir, car je le priai de me donner sa parole d'honneur, que pour faire trouver l'Ouvrage en question dans sa bibliothèque, il n'enverroit secrettement aucune personne, qui pût l'y placer avant notre arrivée. Par cette dernière précaution, qui étoit entièrement feinte de ma part, je lui inspirai tant de confiance, qu'il commença de plaifanter sur mon compte, comme si j'avois eu déjà perdu la gageure; mais je supportai ses petites railleries avec d'autant moins de peine, que j'étois assuré de pouvoir rire le dernier.

Alors nous louâmes une voiture, pour aller



tous ensemble jusqu'à Paris. Les deux Marchands de Vin, qui jusqu'à cet instant avoient payé les frais de la partie de plaisir, se félicitoient intérieurement de ce qu'il y avoit un nouveau pari sur le tapis, parce qu'ils espéroient de n'être plus en bute aux plaisanteries, & que les bons mots de la compagnie tomberoient bientôt sur l'Avocat ou sur moi. Ils ne se trompèrent pas dans cette conjecture, car je fus le jouet de ces Messieurs pendant plus d'une heure; mais après avoir supporté patiemment & courageusement ce premier assaut, je crus que, pour rendre mon triomphe complet, je pouvois tâcher de faire tomber dans quelque nouveau piège celui qui se croyoit le plus fin de la compagnie. En conséquence, je me mis à parler à tort & à travers, de quelques aventures que je prétendis m'être arrivées dans divers pays étrangers. Les différens points de ma narration cadroient si mal ensemble, qu'on s'apercevoit facilement que je n'avois jamais vu les pays où je prétendois avoir fait des voyages. D'ailleurs, j'affectois de déraisonner & de commettre une infinité d'erreurs Géographiques, en disant, par exemple, que j'avois vu tel objet dans la ville de Dublin, en Angleterre, & tel autre à Bristol, en Irlande. Quand on vouloit me redresser sur ces erreurs, j'affectois d'en commettre de nou-



velles, & de me défendre obstinément, de sorte que toute la compagnie me regarda pendant quelques instans pour un menteur mal-adroit, & comme un sot rempli de présomption. Dans la chaleur de la dispute, je foutins que je connoissois parfaitement l'Angleterre, & que j'y avois fait plusieurs voyages.

Mais cela ne se peut pas, me dit-on, puisque vous nous avez dit que vous n'aviez jamais été sur mer, excepté une seule fois.

Il est vrai, leur répondis-je, que je n'ai été qu'une fois sur mer, mais cela ne m'empêche pas d'avoir été souvent en Angleterre, parce que j'y allois sans m'embarquer.

On ne manqua pas de me dire que je me van-tois d'un fait impossible, à cause que l'Angleterre est séparée de notre continent par un bras de mer qui a sept lieues dans sa plus petite largeur. Alors je feignis d'être embarrassé, mais je m'aperçus bien que j'avois amené le goujon au point nécessaire, pour pouvoir le prendre dans mes filets. En conséquence, je dis à ces Messieurs, qu'ils se trompoient; ils me demandèrent des raisons; je répondis que je n'en avois d'autre à citer que les faits. Mais, me dit-on, les faits sont contre vous, puisqu'on est obligé de s'embarquer tous les jours au Havre, à Dieppe, à Boulogne, à Calais, à Ostende, ou à Dunkerque,



pour aller en Angleterre; tout cela est bel & bon, leur repliquai-je, mais je connois d'autres villes où l'on passe tous les jours pour aller en Angleterre fans barque ni vaisseau; au reste, ajoutai-je comme par obstination, je parie deux autres louis contre le plus hardi d'entre vous, que j'ai raison.

L'Avocat accepta ce second pari, en disant, qu'il aimoit à gagner du bien dans l'occasion, & qu'on pourroit vider la querelle chez lui, à cause qu'il avoit toutes sortes de Cartes géographiques, & d'Encyclopédies, pour décider le fait contesté.

Quand cette seconde affaire fut baclée, je ne craignis plus de m'amuser, à mon tour, aux dépens de l'Avocat, & je dis en plaisantant: Messieurs, si vous ne buvez qu'à la santé du perdant, ce ne sera pas à la mienne, mais à celle de mon antagoniste;

Car j'ai fait le nigaudinet,  
Pour l'attirer dans mon filet.

Croyez-vous bonnement que je serai venu du fond de la Provence, pour perdre mon argent avec des Parisiens? Observez toutefois que je n'ai pris mon homme au trébuchet qu'à mon corps défendant. Je ferois fâché d'employer mes forces contre la foiblesse modeste; mais



lorsqu'on voudra tourner en ridicule mes manières provinciales, & quand un parisien s'avifera de dire de moi :

Cet Etranger est fait pour mes menus plaisirs ;

alors, & dans ce seul cas, il se trouvera dans ma tête beaucoup plus de ressources que vous ne croyez :

*Insidie & fraudes, dolus & astutia fallax.*

Je ne fis cette observation qu'en riant, mais elle parut assez judicieuse, & présenter un assez grand contraste avec mes erreurs Géographiques, pour inspirer quelques doutes, tant sur mon ignorance, que sur les succès de l'Avocat. L'un disoit : je crois que tous les gens d'esprit ne sont pas à Paris ; & l'autre répondoit : je crois que tous les fots ne sont pas en Province ; un troisième repliquoit : les trompeurs seront trompés, & un quatrième ajoutoit : je ne suis pas assez connoisseur pour débrouiller l'intrigue, mais j'entrevois que le dénouement ne fera pas ce qu'on avoit cru ; enfin, un cinquième dit, que je paroissais trop madré pour qu'il n'y eût pas quelque anguille sous roche ; & moi, je répondis ironiquement à tout cela, que mon accent Provençal étoit un symptôme non équivoque de bêtise, mais que, n'étant pas bien cer-



tain de ce fait, je m'en rapportois au conseil de l'Avocat.

Celui-ci ne me répondit que par un sourire forcé, que quelques personnes appellent un rire *Sardonien*. Alors, je lui demandai s'il avoit été en Sardaigne : — Pourquoi cela ? me répondit-il tout étonné : — C'est, lui repliquai-je, parce que vous semblez avoir mangé de l'herbe vénéneuse de ce pays-là. — Qu'est-ce que c'est que cette herbe : me répondit le Légiste ? — C'est une plante, lui dis-je, qui a la propriété de retirer les lèvres, de manière qu'on semble rire, lors même qu'on a envie de pleurer.

Ici, il recommença son sourire *Sardonien*, & pour le rendre plus circonspect dans une autre occasion, vis-à-vis des Etrangers inconnus, je l'invitai malignement à rire tout de bon, comme quand il avoit mystifié M. Boniface.

Le petit ton de fierté que je prenois à mon tour, à son égard, lui fit croire que je devois nécessairement avoir quelque ruse, pour m'assurer le gain de nos deux gageures, comme quand je l'avois attrapé sans courir; cependant, il ne concevoit pas comment je pourrois prouver qu'on va tous les jours en Angleterre sans s'embarquer. Prétendriez-vous, me disoit-il, qu'on y va dans un ballon aérostatique ? Si c'étoit là votre finesse, vous auriez perdu, parce



que ce moyen n'est pas tous les jours mis en usage comme celui que vous prétendez connoître.

Il prévoyoit encore moins la réplique que je pourrois lui faire, quand il me montreroit dans sa bibliothèque la Traduction du Digeste & du Code, par Ferrière, qui étoit le sujet de notre premier pari.

Oseriez-vous affurer, continuoit-il, que Ferrière n'est pas l'Auteur d'un Ouvrage qu'on lui attribue; mais dans ce cas, quelle preuve pourriez-vous donner pour justifier une pareille prétention ?

Tandis que son esprit s'égaroit dans toutes ces recherches, je lui répondois peu de chose, & ne lui donnois que peu de satisfaction; cependant il se consoloit lui-même, en disant: Hé bien, si je perds mes quatre louis, je gagnerai au moins de l'instruction; car, dans le genre de combat que nous avons adopté, je ne peux être terrassé qu'en apprenant à vaincre, & cela pourra me servir au besoin. Je lui répondis que sa consolation étoit d'autant plus foible, qu'il n'en seroit pas quitte pour quatre-vingt-seize livres, à cause que les deux Marchands de Vin se préparoient déjà à lui rétorquer ses quolibets & ses sarcasmes, & le tout pour rire.

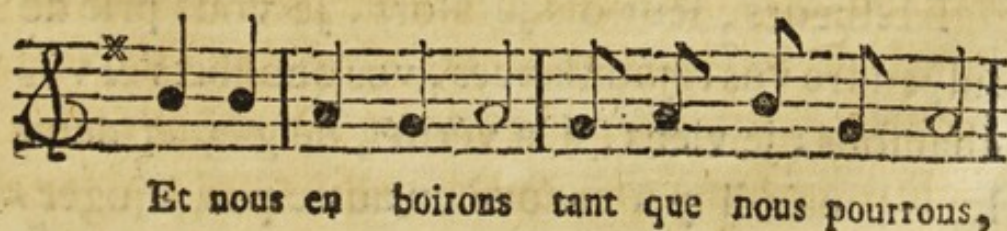
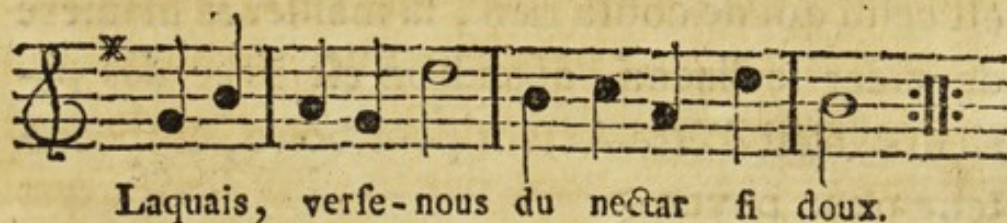
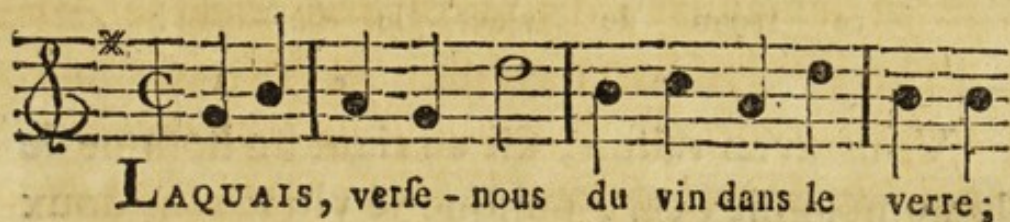
Tandis que nous conversions de cette manière, nous arrivâmes à la porte de M. l'Avocat,



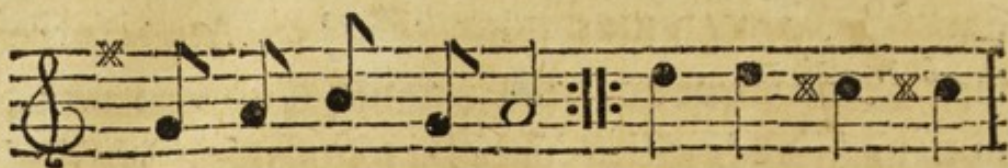
faubourg Saint-Germain; nous entrâmes aussitôt dans la bibliothèque, où nous vîmes une immense quantité de Livres dorés sur tranche; d'un côté, c'étoient des Ouvrages scientifiques, tous reliés en marroquin. De l'autre, c'étoient des Œuvres de Littérature, imprimées sur papier d'Hollande, avec les plus belles estampes, & le tout étoit si précieux, qu'il n'étoit pas permis d'y toucher. Voici, nous dit M. l'Avocat, une superbe édition des Fables de la Fontaine, qui m'a coûté vingt-cinq louis; mais on ne lit pas là dedans, crainte d'en salir les feuillets. Quand on veut lire la Fontaine, ajouta-t-il, on ne doit avoir qu'une édition de vingt-quatre sous. C'est fort joli, lui répondis-je; mais allons au fait, Monsieur l'Avocat, & dans cet instant, je lui demandai s'il n'auroit pas quelque Atlas qu'on pût feuilleter en prenant des gants: alors il m'en donna un, & quand j'eus trouvé la carte des îles Britanniques, je lui fis voir, de même qu'à toute la compagnie, que l'Angleterre est à peu près les deux tiers d'une île, qu'on nomme *Grande-Bretagne*, & dont l'Ecosse forme le tiers. Vous voyez, d'abord par là, lui dis-je, que, quand on parie que l'Angleterre est une île, c'est parier que quarante sous font un écu, c'est-à-dire, qu'on doit perdre. Quand je vous ai assuré, ajoutai-je, qu'on passe tous les jours



dans certaines villes pour aller en Angleterre sans s'embarquer, je n'ai pas dit d'où l'on part, ni dans quelles villes on passe; mais vous voyez clairement, que si on part du Nord de l'Écosse, en passant par Aberden & par Édimbourg, on peut aller en Angleterre sans aller sur mer, puisque ces deux Royaumes se touchent. Les Géographes que l'Avocat voulut consulter sur ce petit point de controverse, lui donnèrent la même décision, & il convint que sur cet article il avoit perdu le pari. Alors les deux Marchands de Vin s'écrièrent de joie: Bu-vons du Champagne mouffieux, à la santé du payant; — qu'on apporte bien vite des chapons & despouardes, — je gage de boire autant qu'un Suisse, pourvu que ce soit du vin sans eau....







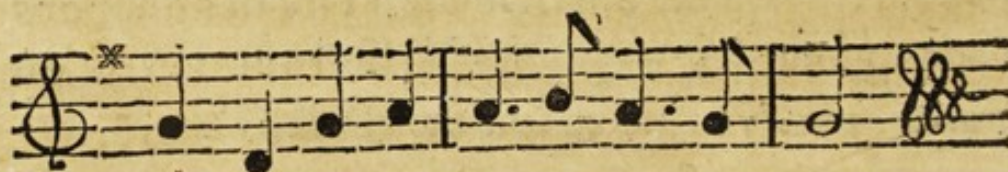
tant que nous pourrons, & nous mettrons



fin à notre chagrin, à notre chagrin.



Que j'aime cet - te manière, que j'aime cet -



te façon de vider le fla - con!

Vous avez raison, dit en riant un homme de la compagnie; car, puisque le vin le plus doux est celui qui ne coûte rien, la meilleure manière de vider le flacon, quand on est avec des parieurs, c'est d'être Acteur pour boire, & spectateur pour payer.

Messieurs, leur dis-je alors, je vous prie de suspendre vos réjouissances, vos quolibets & vos chansons; je viens, à la vérité, de gagner deux louis; mais il y a encore un autre pari à juger, &



& si je perdois le second, mes profits se réduiroient à rien; par conséquent, il n'y auroit que de l'eau à boire, où chacun payeroit son écot.

Cette réflexion fit cesser pour un moment leurs cris d'alégresse; mais ils recommencèrent bientôt après, lorsque l'Avocat ayant aveint quelques volumes qu'il me remit sans les ouvrir, en me disant que c'étoit la traduction du Digeste & du Code, par Ferrière, je lui fis observer que ce n'étoit autre chose que la traduction des Institutes, suivie de quelques remarques du même Auteur, qu'on appelle *Paratitles*. Il fut si stupéfait de mon observation, qu'il resta muet pendant un demi-quart-d'heure. Vous savez, lui dis-je, que les Institutes occupent une si petite place dans le corps du droit Romain, que la traduction de cette petite partie ne peut pas passer pour celle de l'Ouvrage entier.

C'est évident, me dit-il; mais comment avez-vous pu savoir que cet Ouvrage n'existe point?

Ce n'est pas bien difficile, lui répondis-je; j'ai lu cinquante fois des catalogues de Livres de Droit, & en particulier celui des Œuvres de Ferrière, & je n'ai jamais entendu parler d'une traduction Françoisse des Lois Romaines, que comme d'un grand projet que personne n'a exécuté. Si Ferrière avoit fait une pareille tra-



duction, qui seroit sans contredit son principal Ouvrage, on n'auroit sûrement pas omis d'en parler, par la raison que dans le tableau des Œuvres de Voltaire, on ne manque jamais de citer *Zaïre* & la *Henriade*.

C'est bien simple, me dit l'Avocat: — Tout est simple, lui répondis-je, quand on le fait.

Je crus alors qu'il seroit indécent de recommencer la raillerie; &, comme mon antagoniste s'étoit d'ailleurs montré fort aimable, & même très-instruit sur une infinité d'objets, je crus devoir lui faire ce petit compliment: Ne croyez pas, Monsieur, que je prétende m'enorgueillir de cette petite aventure, car elle ne prouve à mes yeux qu'une vérité bien simple; *un Savant comme vous, ne connoît pas tout, & un ignorant comme moi, peut savoir quelque chose.* Quant aux quatre louis que vous avez perdus, je vous prie d'en disposer à votre gré.

Il me répondit qu'il en mettroit quatre de plus, pour une partie de plaisir, qui, du consentement de tout le monde, fut renvoyée au lendemain.

Je ne parlerai point, dans ce Volume, de cette partie de plaisir, ni des connoissances & des aventures qu'elle me procura; ici je vais parcourir une nouvelle carrière, où j'ai eu alternativement des chutes & des succès. Mon



Voyage de Marseille à Paris, m'a fourni quelques traits que j'ai cru devoir rapporter tout simplement; pour l'instruction de ceux, qui n'ayant pas encore paru dans le monde, & se propofant de voir bientôt ce grand théâtre, se trouveront placés comme moi, tantôt aux troisièmes loges, tantôt au parterre; mais mon séjour dans la capitale, & les voyages qui en ont été la fuite, m'ont fait faire d'autres observations qui feront également intéressantes. Cependant il est possible que ce qui me paroît important, ne soit pas tel aux yeux du public, & dans ce cas je dois terminer ici mon récit, & me repentir de l'avoir commencé; mais, si le public juge comme moi, qu'une suite de petits tableaux représentant la ruse & le charlatanisme sous une infinité de faces, puisse lui être de quelque utilité, je continuerai de crayonner, par-ci, par-là, selon l'occasion; mon sujet est si fécond, & le monde est si rempli de charlatans de toute espèce, qu'après avoir traité longtemps cette matière, je n'aurai peut-être fait que l'ébaucher. Ici, c'est un Charlatan en Médecine, qui, voulant passer pour un véritable Docteur, en endosse l'habit & en affecte le langage; là, c'est un Charlatan petit-maitre, qui prétend se faire estimer en étalant deux paquets de breloques pour faire accroire qu'il a deux



montres ; ailleurs , je vois un Empirique d'une autre espèce , M. de Sotencour , qui ne parle jamais que de Comtes & de Marquis , & qui se donne de grands airs auprès des Roturiers , pour faire accroire qu'il est Gentilhomme. Connoissez-vous M. Duriant , qui cherche tous les jours des personnes à qui il puisse prêter aujourd'hui deux louis qu'on lui rendra demain , afin de pouvoir ensuite leur emprunter cent écus qu'il ne rendra jamais ? Avez-vous entendu parler de M. Triffotin , le Bibliomane , qui achète tous les jours une grande quantité de Livres , pour me persuader qu'il fait lire ?

Mais quel est ce nouveau groupe de Charlatans que j'aperçois au loin , & qui se jettent réciproquement de la poussière aux yeux ? Me fera-t-il bien possible de les distinguer ? Je crois en voir un , qui , pour achever de s'enrichir , cache ses richesses sous des haillons , tandis qu'un autre cache sa misère sous un habit doré ; le troisième n'a qu'un cœur de glace , & cependant il fait voir dans ses yeux la douce chaleur de l'amitié & les feux ardents de l'amour ; celui-ci est un Escamoteur , soi-disant Physicien , & celui-là est un Barbouilleur , soi-disant Peintre. D'un côté , sont les Charlatans Littéraires , qui , incapables d'éclairer l'esprit , se contentent d'étourdir les oreilles ,



Donnant à des tissus de mainte rapsodie,  
Le titre fastueux de l'Encyclopédie;

De l'autre, ce sont des Charlatans en bravoure, qui parlent continuellement de leurs prétendus exploits de la veille, pour se dispenser d'en faire de plus réels le lendemain; derrière ceux-là, j'aperçois quelques malfaiteurs, sous le masque de la bienfaisance; & tous, sont des hableurs qui veulent jouer le rôle de la franchise.

Loin de ce groupe, on peut distinguer M. Patelin, qui suit tout seul un sentier inconnu, dans le vaste champ du charlatanisme. Par ses brigandages, il s'est fait expulser du temple de la Justice, & il se dit l'interprète & le soutien des lois. Quel contraste entre sa mine douceuse & ses intentions patibulaires! Est-il possible que, sous l'extérieur le plus affable & le plus riant, il cache un cœur de fer & une âme de boue? O vous, malheureux qu'on opprime, gardez-vous bien de recourir à sa protection, car vous auriez moins à craindre de vos ennemis, que d'un si perfide défenseur. Sachez qu'il s'applique continuellement à trouver de nouveaux détours dans le dédale des lois, & qu'il n'a d'autre but que d'égarer & de dépouiller la veuve & l'orphelin, qui auront le malheur de le prendre pour guide.



Et vous, Monsieur *Philogame*, qui voulez me marier avec une veuve très-riche, que vous ne connoissez point ; vous, qui me promettez la protection d'un grand personnage que vous n'avez jamais vu, & dont vous prétendez être l'ami ; vous, enfin, qui êtes tous les jours (s'il faut vous en croire) à la veille de jouir d'une fortune immense, & qui me promettez de partager votre bourse, afin qu'en attendant je vous laisse puiser dans la mienne, je ne crois plus à vos promesses intéressées ; c'est en vain que vous me menacez à présent de votre indifférence. Allez plus loin conter vos sornettes ; on fait ici, que depuis dix ans, vous faites le même métier.

Le charlatanisme est donc un Prothée qui se présente sous un million de formes différentes ; nous tâcherons toujours de saisir & d'exprimer les moins communes, parce qu'elles sont plus inconnues, & par conséquent plus à craindre ; mais, comme il arrive ordinairement qu'en combattant un parti avec enthousiasme, on tombe dans le parti opposé, sans choisir le juste milieu, où se trouve la vérité, nous ferons continuellement en garde contre nous-mêmes, pour éviter tout excès : par ce moyen, nous ne confondrons pas l'hypocrisie avec la vertu, l'escamotage avec la Physique, & la Médecine avec



l'Empirisme. Nous pourrons tourner en ridicule la pédanterie, en conservant notre estime pour les Sciences; nous distinguerons un noble orgueil d'une vaine ostentation, & nous dévoilerons quelques ruses de la chicane, en respectant la sagesse des lois. Loin de prétendre que tout est imposture, nous croyons seulement que celle-ci est dans le monde comme une herbe venimeuse, qu'il est d'autant plus utile de bien connoître, qu'elle ressemble davantage aux plantes salutaires que la nature nous offre de toutes parts. Le soin que nous aurons de distinguer ainsi les nuances, pourra bien ôter à notre style cette chaleur que bien des Lecteurs enthousiastes voudroient peut-être y trouver, mais nous ferons en sorte que ce défaut, si c'en est un, soit compensé de temps en temps par la découverte de quelques vérités utiles & agréables :

*Leñorem deleñando pariterque monendo.*

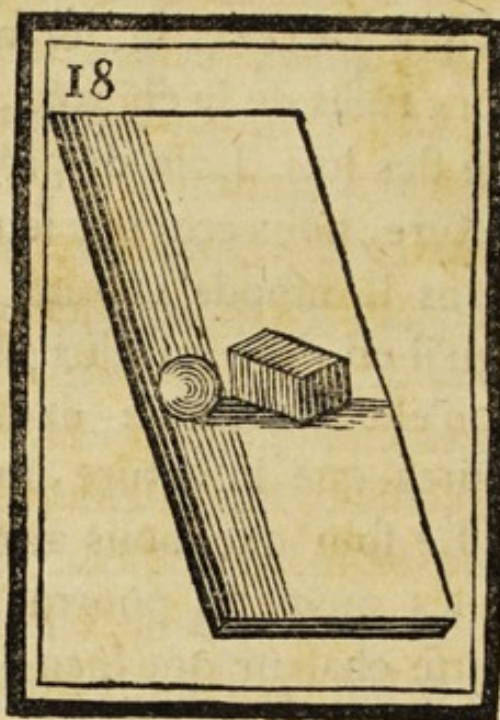
HOR. de Arte Poet.

*Nota.* Voici un petit problème dont on ne donnera la solution que dans un autre Volume, s'il a lieu, & pour cause.

On fait qu'un corps posé sur un plan poli & incliné, glisse s'il est plat, & roule s'il est rond



ou cylindrique, mais toujours en allant de haut en bas; *fig. 28.*



On demande quelle figure il faut donner à un corps solide, pour qu'étant posé sur un plan incliné, il avance en quelque façon de bas en haut, par sa seule pesanteur, de manière qu'à chaque nouvel instant, il s'appuye sur des points plus élevés qu'à l'instant précédent. Le corps ne doit contenir aucun appareil Chimique ou Mécanique; il ne doit y avoir ni eau, ni vif-argent, ni fluide quelconque, & son mouvement ne doit être que l'effet de sa forme extérieure, combinée avec sa pesanteur.

Ce problème, proposé de cette manière, annonce



nonce furement un paradoxe Physique, & il y a beaucoup de Lecteurs qui désireroient d'en voir la preuve sur le champ; cependant si je voulois expliquer ici cette expérience, mon moyen ne seroit pas plutôt publié qu'il seroit mis au rang des idées communes, ce qui prouve que je peux avoir développé dans cet Ouvrage quelques vérités nouvelles, sans qu'on m'en tienne compte, & pour ainsi dire, sans qu'on s'en aperçoive; les connoissances sont comme les dons de la fortune; la possession nous les fait regarder avec indifférence, & c'est par la privation qu'on peut en connoître la véritable valeur. On dit communément : *veux-tu savoir le prix de l'argent, va-t-en en emprunter.* Je dirai presque la même chose de mon petit problème. Voulez-vous en connoître toute la subtilité, demandez-en la solution au premier venu, avant que je vous la donne moi-même.

On me dira, peut-être, que ceci n'est pas nouveau, & que je donne tout simplement un léger vernis à une ancienne expérience que j'ai déterrée dans un Ouvrage de Physique (1), où elle étoit comme enfouie. Je réponds que le fait est vrai, mais il vient encore à l'appui de mon système, car puisque la question telle que

---

(1) Physique de Musschembrock.



je la propose, peut servir à piquer & à satisfaire la curiosité de plusieurs milliers de Lecteurs qui n'en ont jamais entendu parler, j'ai eu raison de dire, Chapitre III, qu'un Ouvrage peut être utile, & servir à la propagation des lumières, lors même que, ne contenant point d'idées neuves, il brille comme la Lune d'un éclat emprunté.

F I N.



